

VOL. II (XIX)
2007

ANALELE UNIVERSITĂȚII DE VEST DIN TIMIȘOARA
SERIA: FILOSOFIE ȘI ȘTIINȚE ALE COMUNICĂRII

ANNALS OF THE WEST UNIVERSITY OF TIMIȘOARA
SERIES: PHILOSOPHY AND COMMUNICATION SCIENCES

Editorial board:

Editor:

CLAUDIU MESAROS (West University, Timișoara, Romania)

Executive Editors:

OANA ȘOIMU (West University, Timișoara, Romania)

IOAN BUȘ (West University, Timișoara, Romania)

Members:

IOAN BIRIȘ, ILONA BÎRZESCU, OCTAVIAN BALINTFI, IONEL NARIȚA, GHEORGHE CLITAN, ALEXANDRU PETRESCU, IANCU LUCICA, IASMINA PETROVICI, MARIANA BRANDL-GHERGA, SEBASTIAN PETRIȘOR

Advisory board:

KATALIN FARKAS (Central European University, Budapest, Hungary)

NOBURU NOTOMI (Keio University, Japan)

CRISTINA IONESCU (Regina University, Canada)

MILENKO PEROVIĆ (Novi Sad University, Serbia)

NICOLAE RÂMBU („A.I.Cuza” University, Iași, Romania)

CORIN BRAGA („Babeș-Bolyai” University, Cluj-Napoca, Romania)

ALEXANDER BAUMGARTEN („Babeș-Bolyai” University, Cluj-Napoca, Romania)

ALBERTO GONZALEZ (Bowling Green State University, Ohio, USA)

NILÜFER PEMBECIOĞLU ÖCEL (Istanbul University, Turkey)

CĂLIN RUS („Babeș-Bolyai” University, Cluj-Napoca, Romania)

ILIE RAD, („Babeș-Bolyai” University, Cluj-Napoca, Romania)

TON VEEN (Christian University of Ede, Netherlands)

ISSN 1844 – 1351 (online)

ISSN 1842 – 6638 (print)

© **Universitatea de Vest din Timișoara**

Manuscripts, books and publications proposed for exchange, also submitted papers should be sent to:

UNIVERSITATEA DE VEST DIN TIMIȘOARA

FACULTATEA DE ȘTIINȚE POLITICE, FILOSOFIE ȘI ȘTIINȚE ALE COMUNICĂRII

CATEDRA DE FILOSOFIE ȘI ȘTIINȚE ALE COMUNICĂRII

BD. VASILE PÂRVAN NR. 4

TIMIȘOARA 300223

ROMANIA

e-mail: mesaros@polsci.uvt.ro

Contents:

SECTION I: PHILOSOPHY:

Constantin MIHAI: <i>Les interprétations du cartésianisme</i>	5
Gheorghe CLITAN: <i>Rationalité et présuppositions pragmatiques dans les sciences sociales. Une étude d` actualité : max weber – «l`objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales»</i>	19
Simona IONESCU, <i>Le role de l`imaginaire dans la realisation des performances sportives</i>	35
Đurđica CRVENKO: <i>Approche méthodologique à la recherche mise en pratique des méthodes modernes de l'enseignement pour l'enseignement de la philosophie</i>	45
Mirko AĆIMOVIĆ: <i>Sinnlichkeit und Reflexion. Erkenntnistheorie bei Ruđer Bošković</i>	74
Ghizela HORVATH: <i>L'habitude. Un des thèmes de la philosophie française</i>	86
Florin OPRESCU: <i>Ion Barbu's New Humanism</i>	99

SECTION II : COMMUNICATION SCIENCES

Jessica W. CHIN: <i>Post-communist body construction and global consumer culture</i>	108
Adina BAYA: <i>Media's role in political participation and civic engagement: Is entertainment a solution for the problem of political passivity?</i>	114
Teodora ARTIMON: <i>The Battle of Words in Iraq</i>	123
Adela SALA: <i>Librarians in Medical Settings. The medical librarian in the United States of America</i>	131

ANALELE UNIVERSITĂȚII DE VEST DIN TIMIȘOARA
SERIA FILOSOFIE ȘI ȘTIINȚE ALE COMUNICĂRII
VOL. II (XIX), 2007
ISSN 1844 – 1351 (online)
ISSN 1842 – 6638 (print)

SECTION I:
PHILOSOPHY

LES INTERPRÉTATIONS DU CARTÉSIANISME

Constantin MIHAI

Université de Craiova

Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3

Les monographies sur Descartes essaient d'analyser l'oeuvre du philosophe à partir de plusieurs étapes d'évolution intellectuelle, mettant l'accent sur certains éléments du laboratoire de la création cartésienne. Parfois, la biographie devient un instrument d'interprétation métaphysique. Descartes est considéré par l'exégèse soit comme philosophe et métaphysicien, soit comme catholique dévoué, qui sacrifie les exigences de la philosophie et de la science à la religion, pour éviter les conflits avec les autorités de l'Église. Il y a trois types d'interprétation de la pensée cartésienne: philosophique, scientifique et religieuse. Toutes ces interprétations sont-elles en contradiction ou s'intègrent-elles dans une conception unitaire et organique? La relation entre ces trois interprétations se retrouve au niveau du critère méthodologique, où on peut déceler l'importance de la problématique de la causalité symbolique et de son argument ontologique.

1. L'Interprétation philosophique

Cette thèse conçoit Descartes comme un philosophe rationaliste et idéaliste. Acceptant cette interprétation, Alfred Fouillée soutient que Descartes, par la réforme de la raison, est un véritable Luther de la

philosophie moderne¹. L'influence de Descartes s'est manifestée non seulement en philosophie, mais aussi dans la religion protestante. La thèse d'un Descartes rationaliste, en opposition avec la tradition médiévale et empiriste, est devenue fréquente dans la critique de spécialité. Entre les adeptes de l'autre direction qui ne conteste pas le rationalisme cartésien, mais qui le voit comme un facteur dissolutif, se trouve le philosophe néothomiste Jacques Maritain. Il soutient que la philosophie rationaliste de Descartes rapproche l'homme et l'ange. La connaissance angélique se caractérise par trois notes essentielles: elle est intuitive, innée comme source et indépendante par sa nature. Descartes commet un schisme irrémédiable entre l'intelligence et l'existence, lorsqu'il attribue à l'homme les qualités de l'ange.

«Comme la réforme luthérienne est le grand péché allemand, j'ai dit que la réforme cartésienne est dans l'histoire de la pensée moderne le grand péché français»².

Par conséquent, ces deux thèses admettent le rationalisme cartésien, tout en se séparant aux conséquences. Il y a aussi des auteurs qui contestent le rationalisme cartésien. Par exemple, Frederico Olgiati nie le rationalisme cartésien à partir du rapport entre la raison et la révélation. Chez Descartes, l'évidence ne coïncide pas avec la certitude: celle-ci appartient à la raison, tandis que celle-ci se réfère à la foi³.

On ne doit pas concevoir le rationalisme cartésien dans le sens de l'intellectualisme de la philosophie des Lumières qui mettait l'accent sur la contradiction entre la raison et la foi. On ne peut annuler la contradiction que par la suppression d'un terme, c'est-à-dire par la réduction de la foi à la raison. Si pour Descartes, l'élément rationnel n'entre dans la sphère de la foi que pour l'annuler, on ne peut nier son rationalisme. Le domaine philosophique de la lumière naturelle, indépendamment du domaine théologique de la lumière surnaturelle, offre une possibilité pour la manifestation de l'attitude rationnelle.

L'interprétation rationaliste n'exclut pas celle idéaliste, soutenue, par exemple, en Allemagne par les représentants de l'école de Marburg (Natorp, Cassirer, Heimsoeth, Kronenberg), en France par Brunschvicq, Hamelin, Blanchet, Segond ou en Italie par Croce, Gentile, Franchi, De Ruggiero, Olgiati, De Giuli, toutes ces deux conceptions impliquant la thèse scientifique.

¹ Alfred Fouillée, *Descartes*, Paris, Hachette, 1939, pp.35-54.

² Jacques Maritain, *Les trois réformateurs: Luther, Descartes, Rousseau*, Paris, Plon, 1925, p.123.

³ F. Olgiati, *Cartesio*, „Pubblicazioni della Università cattolica del sacro cuore”, Serie prima, Scienze Filosofiche, vol XX, no.8/1934, Società Editrice Vita e Pensiero, p.241.

2. L'interprétation scientifique

On suit cette interprétation à partir de quelques exégètes de Descartes qui ont souligné cet aspect essentiel de son oeuvre. On s'arrête surtout sur des auteurs qui ont signalé cette interprétation scientifique, argumentée dans plusieurs monographies systématiques et unitaires sur Descartes. La thèse scientifique de Louis Liard renverse la succession de la méthodologie cartésienne qui, s'opposant à la scolastique, passait de la métaphysique à la science. Pour ce qui est de l'ordre hiérarchique des sciences, Liard associe Descartes à la pensée du Moyen Âge et attribue au philosophe français la transition de la science à la métaphysique. La physique est placée avant la métaphysique, cette option étant chronologiquement et systématiquement justifiée par Liard.

L'absence des qualités occultes et des formes substantielles dans l'explication des phénomènes de la nature, par rapport à la mentalité médiévale, justifie l'autonomie de la physique, qui n'a pas besoin de la métaphysique pour se maintenir en tant que science. La métaphysique peut être séparée de la structure du système cartésien sans altérer les éléments physico-mathématiques⁴.

Si la métaphysique est annexe, appendice presque inutile du système cartésien, comment Liard explique-t-il le dogme de la véracité divine dont dépendent toutes les vérités scientifiques, donc les principes de la physique mathématique? Liard ne conteste pas cet aspect, mais il le sous-estime, faisant appel au critère traditionnel et au postulat de la caution scientifique⁵. Par conséquent, la métaphysique n'est pas une cause, mais une caution, un support moral de la science. Si la métaphysique est un instrument de la physique, alors ce n'est pas la physique qui se subordonne à la métaphysique, mais vice versa. Il n'y a pas un dualisme scientifique cartésien, quoique la philosophie de Descartes soit perçue par un dualisme des substances. Ce qui compte c'est le point de vue physique. L'interprétation scientifique du cartésianisme est soutenue, du point de vue de la méthode chronologique et systématique, par Charles Adam. Descartes n'arrive pas à établir l'immortalité de l'âme par la voie de la révélation, mais par la philosophie, séparant la substance spirituelle de la substance corporelle⁶.

Le but final des *Méditations* ne vise pas seulement la possibilité de prouver l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, mais aussi l'opportunité d'établir l'essence et l'existence des choses à partir des principes de la physique. L'étendue, la figure et le mouvement sont tout bien les conditions nécessaires de la conscience, que de l'existence des choses matérielles. Par conséquent, la métaphysique n'est qu'une propédeutique à

⁴ Louis Liard, *Descartes*, Paris, G.Baillière, 1882, p.141.

⁵ *Ibidem*, p.66.

⁶ Charles Adam, *Descartes. Sa vie et ses oeuvres. Étude historique*, Paris, Léopold Cerf, 1910, pp.553-554.

la physique. Par l'interprétation scientifique de la philosophie cartésienne, Charles Adam et Louis Liard arrivent aux mêmes conclusions.

On essaie de suivre l'interprétation scientifique du cartésianisme au niveau des représentants des deux courants de la philosophie catholique: le néo-augustinisme et le néo-thomisme. La dualité de la philosophie antique de type platonicien et aristotélécien a été transmise au christianisme, avec les modifications de rigueur, par saint Augustin et Thomas d'Aquin à travers le Moyen Âge jusqu'à la modernité. Le néo-augustinisme met en évidence l'attitude mythique, symbolique, tandis que le néo-thomisme, sans négliger l'ordre de la grâce et de la révélation, affirme les droits évidents de la raison dans le processus de la connaissance. On peut illustrer cette thèse de l'interprétation scientifique par la philosophie de l'action de Maurice Blondel et Lucien Laberthonnière, et par la philosophie néo-thomiste d'Étienne Gilson, Jacques Maritain et Jacques Chevalier.

La théorie de Maurice Blondel sur le caractère scientifique de la philosophie cartésienne gravite autour de l'existence des éléments religieux dans la pensée de Descartes qui ne jouent pas un rôle décisif dans la constitution du système. Descartes n'est ni le métaphysicien qui transpose certaines idées chrétiennes dans l'ordre philosophique, ni le savant qui se penche exclusivement sur les disciplines mathématiques. L'agnosticisme mène Descartes au fondement de son positivisme intégral⁷. Selon Blondel, l'idée de Dieu est présente dans la philosophie cartésienne dans un autre sens que celui commun. Descartes aborde la question de Dieu, en suivant de buts positifs⁸. Le mécanisme cartésien exclut les causes finales et l'action divine au monde, pour souligner l'importance des buts humains et pour fonder l'anthropomorphisme d'une science positive. Par sa métaphysique, Descartes détermine les conditions totales d'un positivisme intégral.

Selon Lucien Laberthonnière, la position de Descartes sur la question de Dieu n'implique pas un point de vue théologique ou métaphysique, mais elle exprime surtout des préoccupations scientifiques. Quant aux relations entre Dieu et l'homme, Descartes incarne une mentalité centrifuge et non pas centripète. Sa philosophie est l'expression du cosmocentrisme ou de l'anthropocentrisme. La mystique grecque et chrétienne est absente du discours philosophique cartésien. Le processus vers la Divinité n'est pas progressif, pour rester à un point culminant de l'Absolu, c'est un processus régressif vers l'infini du temps et de l'espace. L'absence de l'élément mystique justifie le fait que l'homme ne participe pas à Dieu, par un vivre divin⁹. Le processus de solidarisation avec la Divinité n'est pas orienté d'une manière ascendante. Descartes se désolidarise du monde pour exister, mais il s'y solidarise avec lui pour vivre. Au contraire, il se désolidarise de Dieu pour exister et puis s'y solidarise avec Dieu pour vivre au milieu du monde.

⁷ Maurice Blondel, *Le christianisme de Descartes*, Revue de métaphysique et de morale, juillet 1896, p.560.

⁸ *Ibidem*, p.562.

⁹ Lucien Laberthonnière, *Études sur Descartes*, volume II, Paris, Vrin, 1935, p.51.

Tout cela constitue le fondement du cartésianisme. La bonté de Dieu reste chez Descartes un hasard. La Révélation est une promulgation des actes divins et la grâce se réduit à une expression physique. Le système cartésien est, par excellence, scientifique¹⁰.

On arrive à la même conclusion de l'interprétation scientifique si on essaie de déceler la relation entre Dieu et l'univers. Le rapport entre l'homme et Dieu sert à Descartes en tant que transition pour arriver à la relation entre Dieu et univers, d'une part, et entre l'homme et l'univers, d'autre part. Descartes inclut dans l'existence de Dieu l'existence de l'homme et celle du monde. Dieu n'est plus le *telos*, mais le moyen pour la justification scientifique¹¹. La philosophie cartésienne ne prétend pas à savoir l'existence de Dieu à travers le monde, mais l'existence du monde à travers Dieu. Dieu devient un instrument de connaissance des choses. Tout comme Pascal, Descartes croit que Dieu est le ressort primordial qui déclenche le mouvement¹².

Chez Descartes, la théologie sert à la physique; on peut affirmer que sa théologie est la physique. Il institue une science sur Dieu pour arriver à une science des choses. Le point de vue cartésien ne mène pas à ce qu'on appelle «l'apologétique scientifique». Entre la théologie et la science il y a plutôt un rapport de séparation, de juxtaposition que de corrélation. Pour motiver sa double attitude, Descartes fait appel à un artifice commode: il sépare la théologie de la science. Une telle séparation avait été affirmée par la scolastique. La séparation médiévale essaie de sauvegarder le caractère surnaturel des dogmes par rapport aux conquêtes de la raison. La juxtaposition cartésienne sépare la raison humaine de l'importance des dogmes.

L'interprétation d'Étienne Gilson présente un intérêt particulier par cela que l'auteur souligne l'influence de la scolastique et du milieu théologique sur la formation spirituelle de Descartes. Et pourtant, Gilson incline pour l'interprétation scientifique du cartésianisme par rapport à l'interprétation religieuse. À partir d'un critère d'appréciation, Gilson s'interroge si les éléments théologiques ne constituent pas la matière, la substance de la philosophie cartésienne. Descartes utilise dès sa jeunesse la méthode de la physique mathématique avant de formuler sa métaphysique qui doit fonder la physique¹³.

Le critère chronologique n'est pas nécessaire, car le point de vue systématique indique clairement la position de la physique à l'intérieur du système cartésien. La métaphysique de Descartes ne résulte pas de sa physique. Descartes aurait pu fonder sa physique tout en renonçant à la métaphysique ou, à partir des mêmes données scientifiques, il aurait pu

¹⁰ *Ibidem*, volume I, p.311.

¹¹ *Ibidem*, volume I, p.51.

¹² *Ibidem*, volume II, p.116.

¹³ Étienne Gilson, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 1930, p.283.

constituer une autre métaphysique. Donc, il n'y a une synthèse indissoluble entre la physique et la métaphysique¹⁴. Par conséquent, le motif religieux joue un rôle secondaire dans le processus de constitution du système. La thèse scientifique du cartésianisme prédomine par rapport à l'interprétation religieuse.

Pour Jacques Maritain, la métaphysique de Descartes ne représente pas une discipline autonome, *maxime propter seipsam*, le summum des sciences (*de scientiarum*), mais un instrument de connaissance du monde sensible. La métaphysique et la théologie se subordonnent à la physique¹⁵. Selon Maritain, la philosophie cartésienne attribue à la raison humaine l'innéité, l'intuition et l'indépendance des choses, identifiant l'homme aux anges. La physique purement géométrique, l'idéal scientifique de la nature correspondent à ce rationalisme angélique. La position de Maritain concorde avec la théorie des autres néothomistes, mais aussi avec la théorie de Laberthonnière.

Enfin, selon Jacques Chevalier, la philosophie de Descartes s'explique notamment par la méthode qui permet à l'homme de «bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences». La méthode appliquée aux diverses sciences qui constitue la *mathesis universalis* offre la possibilité de saisir l'essence de l'être. Grâce à cette méthode, les procédés de calcul s'applique à tous les cas, par rapport à la nature du phénomène en question. Tout se réduit aux lignes et figures. Descartes voit que la géométrie est métrique et il l'applique à la physique.

L'influence scientifique de Descartes est si considérable qu'elle domine encore de nos jours. Le mécanisme universel reste l'idéal de la science positive. Si on peut réduire les ouvrages d'Einstein et de ses disciples à une géométrie pure, on réalise le rêve cartésien d'un univers physique, interprété par la voie mathématique¹⁶.

3. L'interprétation religieuse

La série d'interprétations religieuses de la philosophie cartésienne est ouverte par Alfred Espinas, un esprit positiviste. Selon lui, Descartes est un bon catholique qui respecte les dogmes de l'Église et qui accommode la philosophie avec la théologie. La science n'a de valeur qu'en fonction de la foi¹⁷. Pour Espinas, la foi est, par conséquent, le noyau germinatif, le *primum movens* de la pensée cartésienne. Espinas n'explique pas sa théorie religieuse seulement par la tradition de l'apologétique catholique, mais aussi par la filiation de saint Augustin. Le Cardinal Pierre de Bérulle est le guide spirituel de la philosophie cartésienne et exerce sur Descartes une

¹⁴ Étienne Gilson, *La liberté chez Descartes et la théologie*, Paris, Alcan, 1913, p.441.

¹⁵ Jacques Maritain, *Le songe de Descartes*, Paris, R. A. Corrêa, 1932, p.134.

¹⁶ Jacques Chevalier, *Descartes*, Paris, Plon, 1935, pp.138-139.

¹⁷ Alfred Espinas, *Le point de départ de Descartes*, Revue Bleue, 1906, no.10, p.295.

influence augustinienne majeure, en contrepoint avec le thomisme. Saint Augustin défend l'existence de Dieu contre le scepticisme et la spiritualité de l'âme contre le matérialisme manichéen et épicurien. Descartes démontre l'existence de Dieu contre les athées et la spiritualité de l'âme contre les libertins, héritiers d'Épicure et Lucrèce, disciples de Pomponazzi et Telesio. Les *Méditations* de Descartes reprennent toute la théologie augustinienne.

Étienne Gilson parle d'une apologétique de la science par la religion. Espinas renverse cette position et soutient une apologie de la religion par la science. La science devient un instrument pour les exigences apologétiques de la religion. Léon Blanchet distingue deux périodes significatives dans le trajet spirituel de Descartes: la première période qui s'étend jusqu'à la condamnation de Galilée (1633) et la deuxième période, post-condamnation galiléenne. La première période se caractérise par des préoccupations religieuses et tendances apologétiques. Du point de vue apologétique, le cartésianisme fonde les dogmes chrétiens à partir de données positives des sciences¹⁸. Blanchet soutient que la métaphysique de la véracité divine et de la distinction du corps et de l'âme, déduite de *cogito* précède la physique mécanique. L'élément scientifique dépasse celui religieux, apologétique. Descartes n'est plus métaphysicien, mais physicien; il ne pratique pas une apologétique de la religion, mais une apologétique de la science. Pourtant, Descartes n'abandonne pas le point de vue métaphysique et théologique.

On peut reconnaître que la première thèse de Blanchet visant la période initiale coïncide avec la position d'Espinas, c'est-à-dire l'apologie de la religion par la science, tandis que la deuxième thèse attribuée à la dernière phase n'est autre chose que l'interprétation de Gilson, c'est-à-dire l'apologie de la science par la religion. Il n'y a pas de contradiction entre ces deux théories: l'apologie de la science par la religion et l'apologie de la religion par la science.

Le but scientifique et le but religieux de la philosophie cartésienne sont identiques. La science ne contredit pas les vérités essentielles de la religion et la religion garantit la validité des principes et des méthodes scientifiques. La corrélation indissoluble entre les vérités scientifiques et celles religieuses sert à combattre le scepticisme et l'athéisme. Par l'interprétation religieuse aussi bien que par celle scientifique, Blanchet concilie les deux thèses (celle d'Espinas et celle de Gilson). Par rapport à Gilson, Blanchet accorde une grande importance aux préoccupations de Descartes de soutenir la religion par la science. Si Espinas attribue à la philosophie cartésienne une apologie de la religion par la science, Blanchet la limite à la première période de constitution. La position éclectique de Blanchet inclut la théorie d'Espinas et de Gilson dans une sphère plus large, mettant l'accent sur l'élément religieux, à partir de la présupposition que les deux thèses sont convergentes. Espinas avait avancé une thèse religieuse intégrale, limitée par Blanchet à la première phase de constitution de la pensée cartésienne.

¹⁸ Léon Blanchet, *Les antécédents historiques du „Je pense, donc je suis”*, Paris, Alcan, 1920, p.69.

Henri Gouhier reprend l'interprétation religieuse et affirme, tout comme Espinas, que Descartes a manifesté des tendances apologétiques.

La métaphysique et la physique se développent organiquement et simultanément dans l'esprit de Descartes. Les deux directions se retrouvent dans un seul courant de pensée et posent les fondements de la théorie des vérités éternelles. La question si Descartes a été métaphysicien ou physicien, apologiste ou savant, n'est pas légitime. La constitution de la physique et la démonstration de l'existence de Dieu s'identifient chez Descartes¹⁹. Dans l'unité de la conscience cartésienne il n'y a aucune séparation entre la physique et la métaphysique. Ce que intéresse Descartes est sa philosophie, la constitution de son système. C'est pourquoi la physique et la métaphysique sont dans un rapport inexorable²⁰. Henri Gouhier avance l'hypothèse d'une philosophie chrétienne chez Descartes, à partir d'une analogie entre la conception cartésienne et celle pascalienne. Selon Gouhier, Pascal n'a pas raison lorsqu'il attribue à la Divinité un rôle secondaire, qui se limite à l'impulsion initiale de la création de la matière et de la propagation du mouvement dans l'univers.

On peut rencontrer aussi chez Descartes l'idée de l'amour et de la charité comme attributs forts de la Divinité. La thèse religieuse de Gouhier est similaire à celle d'Espinas pour ce qui est de l'intensité et de la durée des préoccupations apologétiques de Descartes. Au niveau des sources, Espinas accentue l'influence directe et indirecte augustinienne, par Oratoriens. Henri Gouhier plaide pour l'influence thomiste, surtout au niveau du rapport entre la raison et la foi. La thèse religieuse d'Alexandre Koyré s'axe sur la révélation de l'idée de Dieu et les preuves de son existence dans la philosophie cartésienne.

«L'idée de Dieu dont part et à laquelle ramène l'argumentation des *Méditations* est l'idée traditionnelle de l'Église chrétienne. Descartes admet comme une donnée indiscutable l'ensemble des dogmes du catholicisme; non seulement la trinité, la divinité ou l'incarnation du Christ, mais encore la transsubstantiation sont pour lui des faits indubitables, des faits qu'on ne peut pas comprendre, mais qui sont aussi sûrs et inébranlables que les propositions de la géométrie – plus sûrs encore, puisqu'ils nous sont assurés par la foi et l'autorité surnaturelle de l'Église et de l'Écriture sainte, car l'autorité du dogme de l'Église et des livres saints est pour Descartes aussi réelle qu'elle l'était pour saint Anselme»²¹.

La métaphysique de Descartes répond à une double exigence de sa pensée: besoin de certitude religieuse et besoin de certitude scientifique. L'univers cartésien offre à l'homme une image déespérante: univers entièrement mécanique, monde composé uniquement d'étendue et de

¹⁹ Henri Gouhier, *La pensée religieuse de Descartes*, Paris, Vrin, 1924, p.181.

²⁰ *Ibidem*, pp.181-182.

²¹ Alexandre Koyré, *Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes*, Paris, Ernest Leroux, 1922, pp.3-4.

mouvement, et où il n'y plus de place ni pour l'homme, ni pour Dieu²². La parenté entre la pensée de Descartes et celle de saint Augustin a toujours été remarquée par les augustiniens. Il serait inexact de considérer l'un, un simple disciple de l'autre. Il suffit à saint Augustin de connaître son Dieu et son âme.

Mais cela ne suffit nullement à Descartes: il lui faut une physique, une connaissance du monde pour pouvoir agir et se diriger dans la vie, pour donner à l'homme le pouvoir d'ordonner et de déterminer, librement, son existence, et c'est pour pouvoir en faire une qu'il fait une métaphysique, et se tourne vers Dieu. Et cela nous ramène à la seconde exigence de la philosophie cartésienne: besoin de certitude scientifique. Besoin de fonder, métaphysiquement, les bases de la nouvelle science.

4. Le critère méthodologique

Du point de vue du critère méthodologique, on va examiner l'idée de *cogito* et celle de Dieu en corrélation avec ces trois interprétations du cartésianisme. On essaie de saisir la relation implicite qui s'établit entre l'idée de *cogito* et celle de Dieu en tant que principe d'harmonie pour ces types d'herméneutique de la philosophie de Descartes.

4.1. L'idée de *Cogito* et les trois interprétations du cartésianisme

À partir du *cogito*, comme point central de la philosophie cartésienne, Descartes déduit la spiritualité de l'âme, qui est en opposition avec l'étendue matérielle. Du *cogito* ne dérivent pas seulement la substance spirituelle et corporelle, mais aussi l'idée de l'existence de Dieu. Le *cogito* implique trois étapes: le doute, la pensée et l'existence du moi. Les deux premiers moments sont épistémologiques, tandis que le dernier est ontologique. Le philosophe établit l'existence du sujet individuel par une transition du plan épistémologique à celui ontologique. On remarque que chacun de ces moments nous mène à l'existence de Dieu. Tout comme *dubito*, le *cogito* présuppose l'idée de Dieu. Le point de vue épistémologique, par le biais de *dubito* et *cogito*, nous a orientés vers l'existence de Dieu. Le point de vue ontologique – *sum*, le second terme de *cogito* – nous oriente vers la même direction. Mon existence implique *realiter* l'existence de Dieu. Par la formulation de *cogito* et par la constatation de la spiritualité de l'âme, qui est l'objet de la raison, de la métaphysique, se constitue la thèse philosophique.

Par l'établissement de la substance corporelle (l'étendue matérielle) en contrepoint avec la substance spirituelle, on garantit le domaine des mathématiques, de la physique, des sciences positives, donc, on pose les fondements de l'interprétation scientifique. Par la tentative de prouver

²² Alexandre Koyré, *Entretiens sur Descartes*, Paris, Gallimard, 1962, pp.211-212. Pour une interprétation actuelle du cartésianisme et de son prolongement dans la culture européenne, voir la contribution essentielle de George Popescu Glogoveanu, *De la Descartes la Nae Ionescu. O analiză a cartezianismului și a crizelor sale majore*, Craiova, Sitech, 2006.

l'existence de Dieu on essaie d'affirmer l'interprétation religieuse du cartésianisme. Quelle est la relation entre ces trois positions qui ont comme point de départ, le *cogito*? On peut conclure qu'apparemment la thèse philosophique, appuyée sur le *cogito*, prime sur les deux autres: la thèse religieuse et celle scientifique comme éléments dérivés de la doctrine cartésienne. Donc, l'interprétation religieuse y jouerait le rôle le moins significatif. Descartes ne s'arrête pas à la solution offerte par l'idée de *cogito* et de ses conséquences directes.

4.2. L'idée de Dieu et les trois interprétations du cartésianisme

Pour connaître l'existence de l'homme et du monde, Descartes n'affirme pas seulement la primordialité de *cogito*, mais aussi celle de Dieu. À partir de l'idée de *cogito*, le philosophe déduit l'existence de Dieu qui maintient l'existence de l'homme et du monde, par une création incessante et qui garantit la véracité des connaissances humaines par la correspondance entre l'ordre réel extérieur et l'ordre idéal intérieur. Les principes formulés par Descartes montrent le théocentrisme de sa philosophie. De l'immobilité divine, on déduit la loi de l'inertie et les lois du mouvement. Pour l'idée de Dieu comme noyau central du système cartésien, se prononcent plusieurs spécialistes.

Si Blanchet croit que «Dieu finit par supplanter le *cogito*, parce que, dans cette dernière idée, subsiste tout le réalisme ontologique qui en avait inspiré les premières approximations et qui, en subordonnant la valeur de la connaissance à la divinité de son origine, s'adaptait mieux ou plus immédiatement que l'idéalisme aux fins religieuses de la doctrine»²³, Koyré prétend que «nous croyons, en effet que c'est l'idée de Dieu qui forme le centre de la doctrine cartésienne; si, selon le mot de Hamelin, on peut toujours chez Descartes partir de deux points, de Dieu et du moi, du *cogito*, par contre, le moi, le *cogito*, nous ramène à Dieu et c'est en cela que consiste en somme son rôle, c'est de Dieu qu'il tient sa valeur»²⁴.

Si on admet la priorité logique et ontologique de la Divinité, la relation établie antérieurement entre les trois interprétations se modifie. À partir de l'idée de Dieu (la substance infinie, absolue) dérivent la substance corporelle et celle spirituelle. Par conséquent, la thèse religieuse se situe sur le premier plan, suivie par la thèse philosophique et celle scientifique. Ce dualisme entre le *cogito* et Dieu comme principes essentiels de la philosophie cartésienne n'est pas irréductible.

²³ Léon Blanchet, *op.cit.*, p.316.

²⁴ Alexandre Koyré, *Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes*, p.3.

4.3. La corrélation entre l'idée de *cogito* et celle de Dieu, comme principe d'harmonie pour ces trois interprétations

Il ne faut pas assigner exclusivement une fonction spécifique à la primordialité de *cogito* ou à celle de Dieu en tant que motivations *sui generis* de la philosophie cartésienne. L'exégèse proposée par Hamelin qui a comme point de départ la bipolarité: *cogito*-Dieu n'explique pas suffisamment le problème de ce dualisme. Évidemment, on doit commencer notre démarche à partir du *cogito* et de Dieu, mais non pas en même temps et sous le même rapport. Le *cogito* est important dans l'ordre épistémologique, tandis que Dieu dans celui ontologique, qui garantit aussi l'ordre épistémologique. Du point de vue subjectif, psychologique, c'est-à-dire de la connaissance progressive en devenir, on peut partir du *cogito* comme point initial et d'aller graduellement, établissant la spiritualité de l'âme, l'étendue des corps et l'existence de Dieu.

Quant à la dimension objective, ontologique, c'est-à-dire la dépendance métaphysique, Dieu est l'élément central, car Il justifie l'étendue corporelle, c'est-à-dire l'existence du monde et la spiritualité de l'âme, donc, l'existence individuelle et, implicitement, les actes de *cogito*. Autrement dit, dans l'ordre épistémologique de découverte de la vérité, c'est moi qui pense ou qui existe. L'ordre ontologique précède l'ordre de juxtaposition à un Principe suprême. C'est la même controverse de la psychologie et de la logique si l'individuel précède l'universel et vice versa. Le moment épistémologique d'institution de l'autonomie cognitive est, donc, provisoire, jusqu'à l'invocation de la certitude divine. Puis, la pensée n'est plus dynamique, active, mais statique, contemplative. Il s'agit ici d'une théorie des vérités éternelles qu'il faut accepter en accord avec la décision divine.

Après la réconciliation de la raison épistémologique et de celle ontologique ou de la priorité du *cogito* et de celle de Dieu dans la structure de la philosophie cartésienne, on peut déceler la signification de ces trois interprétations. Si on admet l'aspect épistémologique du problème, alors on admet la spiritualité de l'âme et, par opposition, l'étendue matérielle du monde. Par conséquent, on admet l'interprétation philosophique et celle religieuse. Elles n'excluent pas la position religieuse vers laquelle elles convergent directement, car Dieu est invoqué pour garantir les deux vérités. Considérant préalablement l'aspect ontologique, c'est-à-dire le moment de la dépendance, alors l'idée de Dieu se situe sur le premier plan et c'est l'interprétation religieuse qui domine. Il s'agit d'une domination et non pas d'une exclusion, parce que Dieu légitime le monde en tant qu'objet de la science et l'âme en tant qu'objet de la philosophie.

Si, d'une part, s'impose l'interprétation philosophique et scientifique et, de l'autre part, l'interprétation religieuse, selon un certain critère, qu'elle est la solution définitive? On a dit que le stade épistémologique est préliminaire, adjacent. Tout se réduit au critère de la dépendance ontologique. Si *res cogitans* et *res extensa* demeurent comme entités relatives par la substance infinie et absolue de Dieu, il en résulte finalement que l'interprétation

religieuse, sans éliminer l'interprétation philosophique et celle scientifique, solutionne complètement toutes les données du problème. L'argument de la dépendance ontologique explique pourquoi Descartes fonde sa physique sur la métaphysique.

Le philosophe construit son système scientifique à partir de Dieu et non pas de la nature. Par l'Être suprême, on explique la création de la matière et du mouvement et les lois fondamentales de la physique. De l'immobilité divine on déduit la loi de l'inertie de la matière et les trois lois du mouvement:

1. chaque chose garde son propre état si personne ne le change;
2. tout corps qui se meut, tend à continuer son mouvement en ligne droite;
3. si un corps qui est en mouvement, rencontre un autre plus fort, il ne le perturbe pas, mais s'il rencontre un autre corps qui se meut plus lentement et il peut le mouvoir, alors la perte du mouvement est dans un rapport de proportion directe avec sa transmission.

Le mécanisme physique acquiert ainsi un caractère religieux. Un physicien construit son système à partir de la matière et non pas de Dieu. Soulignant cet aspect le philosophe roumain Mircea Florian admet l'interprétation religieuse du cartésianisme sans nier la thèse philosophique et celle scientifique²⁵. Les interprétations exclusivement scientifiques qui contestent le point de vue théologique ne concordent pas avec les lignes générales de la doctrine cartésienne. La prétention de Liard selon laquelle Descartes a construit sa physique par la méthode des idées claires et distinctes, méthode dérivée de *cogito* et intégrée au matérialisme de la nature, ne se soutient pas. Le point de vue de Gilson qui réclame que la physique ne dérive pas de la métaphysique et que Descartes aurait pu constituer sa physique sans la métaphysique, est aussi insoutenable.

La conception de Descartes ne mène pas à l'idéal de la métaphysique *maxime propter seipsam*, selon la théorie de Maritain, mais elle est en étroite liaison avec la physique. Les garanties que la métaphysique est redevable à la physique ne réduisent pas la philosophie des premiers principes à un simple instrument pour la physique, selon les objections cartésiennes. Si Jacques Maritain conçoit la métaphysique comme *dea scientiarum*, alors elle ne peut rester suspendue dans le vide des abstractions. La métaphysique de Descartes s'achemine par les mathématiques vers les sciences. Elle peut être nommée *dea scientiarum* ou autrement dit, *dea scientiae*.

Peut-on imputer à la philosophie cartésienne, tout comme Laberthonnière, qu'elle part de la métaphysique aux sciences et non pas inversement? L'objection de Laberthonnière vise le fait que Descartes ne part pas dans sa démarche de l'existence du monde à l'existence de Dieu, mais inversement. Il ne demande pas au monde de garantir Dieu, mais il demande à Dieu de garantir le monde. La physique médiévale s'oriente de l'inférieur au supérieur, donc, vers la théologie, tandis que la physique de

²⁵ Mircea Florian, *Dualismul cartezian*, Revista de Filosofie, XXII, no.4/1937, p.388.

Descartes s'oriente de Dieu au monde. Dans un cas, la physique est théologie, dans l'autre, la théologie est physique.

Selon Laberthonnière, Descartes ne se maintient pas sur la ligne de la spiritualité chrétienne et ne connaît pas le symbolisme mystique de l'Apôtre Paul, de saint Augustin et des autres Pères de l'Église. Il est vrai que le moment mystique caractérise l'authenticité d'une philosophie chrétienne. Mais le mysticisme ne fonde pas la philosophie chrétienne. Descartes n'est plus un illuminé des premiers siècles chrétiens; pourtant on ne peut nier qu'il manifeste une attitude contemplative à l'égard de l'intelligible. C'est la métaphysique des vérités éternelles qui le mène vers cette direction. La fonction de la raison réside dans cette oscillation rythmique, dans cet équilibre parfait: active à l'égard de phénoménal et contemplative à l'égard de nouménal. La première possibilité oriente le cartésianisme vers l'idéalisme de type kantien qu'il anticipe et la deuxième opportunité l'oriente vers l'idéalisme objectif de type chrétien dont le précurseur a été Platon.

La difficulté de soutenir la primordialité de la thèse religieuse par rapport aux autres interprétations consiste dans le fait que Descartes sépare la raison (le domaine philosophique de la lumière naturelle) de la foi (le domaine théologique de la lumière surnaturelle). La raison se réfère aux idées claires et distinctes et la foi, aux choses obscures qui présentent une certitude d'un ordre différent. L'instrument de connaissance de la raison est la lumière naturelle, tandis que l'instrument de connaissance de la foi est la lumière surnaturelle. La science appartient à la raison, à l'intellect, la foi concerne la volonté qui travaille avec la grâce. On arrive graduellement à la science, la révélation nous mène tout d'un coup à la foi infaillible. Pour éviter toute controverse, Descartes sépare sa philosophie de n'importe quelles considérations de théologie révélée ou de pratique politique. La motivation de cette séparation est double, en fonction du point de départ: l'acte de la connaissance ou l'acte de la foi.

Séparant la théologie de la philosophie, Descartes n'oppose pas ces deux domaines, mais il les juxtapose. Même si les vérités théologiques ne contredisent pas celles philosophiques, le philosophe s'abstient de les examiner. La juxtaposition n'est pas chez Descartes une conviction, mais une méthode. La séparation nette entre la raison et la foi ne conduit pas à la théorie de la double vérité. Le philosophe précise qu'une vérité ne peut contredire une autre. Il faut souligner que Descartes ne reste pas conséquent, jusqu'à la fin, à la théorie de la séparation, voire sous la forme de la concordance des vérités du domaine théologique et philosophique. Il ne se limite pas seulement à une théologie naturelle ou théodicée, selon Leibniz, mais à une théologie surnaturelle, accommodant l'épisode de la création à sa cosmogonie et expliquant, sur la voie physique, le mystère de l'Eucharistie²⁶.

²⁶ Charles Adam et Paul Tannery, *Oeuvres de Descartes*, Paris, Léopold Cerf, 1897-1910, volume III, p.296.

Expliquant la modalité du rapport entre la raison et la foi dans la conception de Descartes et enlevant l'objection de la condamnation de son oeuvre par l'Église, on a mis en évidence d'une perspective différente l'interprétation religieuse par rapport à celle philosophique et scientifique. Les considérations de Descartes sur la grâce, la volonté et le péché du domaine éthique sont transposées par Descartes au domaine noétique, épistémologique. Par la sphère infinie de la volonté, le plan restreint de la connaissance accède au virtuel. Descartes adapte le critère théologique aux exigences philosophiques de son système. La morale cartésienne inclut plusieurs éléments stoïciens et épicuriens. Le mécanisme cartésien, même s'il dérive directement des attributs de la Divinité et enlève le panthéisme et l'animisme, séparant la substance corporelle de celle spirituelle, n'admet pas la possibilité des merveilles. Cette grave conséquence du mécanisme cartésien de la nature est en quelque sorte atténuée car Dieu conserve le monde par une création permanente.

On doit reconnaître que Descartes admet l'existence de Dieu, la création, la révélation, la grâce divine, la Trinité, l'Incarnation, la spiritualité de l'âme qui présuppose l'immortalité, la transsubstantiation, donc, il croit dans la plupart des dogmes de l'Église. Et pourtant, même si le critère d'appréciation de la philosophie chrétienne implique un accord avec les données générales de la révélation et des dogmes essentiels de l'Église, on ne peut pas percevoir le système cartésien comme une philosophie chrétienne.

On peut conclure que toutes ces trois interprétations: philosophique, scientifique et religieuse sont valides si elles sont prises dans une unité organique harmonieuse, dans un rapport de corrélation et de consubstantialité qui féconde le système cartésien.

RATIONALITÉ ET PRÉSUPPOSITIONS PRAGMATIQUES DANS
LES SCIENCES SOCIALES. UNE ÉTUDE D'ACTUALITÉ : MAX
WEBER – «L'OBJÉCTIVITÉ DE LA CONNAISSANCE DANS LES
SCIENCES ET LA POLITIQUE SOCIALES»

Gheorghe CLITAN

L'Université de l'Ouest de Timișoara

Resumé

Les analyses épistémologiques traditionnelles ont longtemps évité à thématiser l'intervention des facteurs extrascientifiques du genre des croyances ou des présuppositions dans la connaissance. Le motif principal a été la conviction que une certaine démarche, quoiqu'elle puisse être intéressante du point de vue culturel, manque de relevance pour la recherche scientifique et déforme de manière épistémologique le modèle classique de la rationalité.

On a d'ailleurs considéré qu'entre la rationalité du discours scientifique et la rationalité personnelle du chercheur scientifique il resterait une faille d'irrationalité (des intuitions, des présuppositions, des conjectures etc. acceptées non rationnellement dans le discours et la démarche de la science) qui, en se manifestant seulement dans le contexte de la découverte, n'affecterait point les éléments du contexte de la justification (compris comme siège du progrès et de la rationalité dans la science) . Pas sans liaisons avec la philosophie du langage, une épistémologie qui thématise justement les éléments qui font partie de la faille même, a été mise en évidence dans nos jours: qualifiée comme « pragmatique » sur le continent européen, elle a été mise en relation avec celle située sous les « ailes » ou les orientations du pragmatisme nord-américain.

Ma contribution propose:

I) d'identifier le support théorique d'une telle épistémologie (qui est considéré comme théorie de la rationalité, dans sa formulation kantienne - wébérienne);

II) à discuter le modèle de rationalité proposé par Max Weber (en allant de certaines distorsions dans sa réception contemporaine) ;

III) à marquer le rôle que ce modèle a apporté aux présuppositions dans la connaissance (la charge des présuppositions du discours scientifique).

*Ma démarche sera focalisé sur une seule contribution du Max Weber à la théorie de la rationalité (« L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », dans **Weber, M.**, *Essais sur la théorie de la science*, Éditions Plon, Paris, 1965), mais considérée comme décisive et illustrative pour cette théorie. Le point de départ est représenté par le problème central de toute épistémologie (les conditions de possibilité de la connaissance), et le point d'arrivée sera représenté par le problème de l'opérationnalisation wébérienne des présuppositions dans le discours des sciences sociales (comme principes, par exemple : la totalité, la causalité et la normativité et comme instruments cognitifs : les idée - valeurs ou les idéal - types), qui confèrent en même temps un caractère pragmatique à la connaissance scientifique et un statut épistémologique à la rationalité comportementale des scientifiques¹.*

I

Le problème central de toute épistémologie, soit qu'elle touche ou pas l'instrumentaire pragmatique, se réduit à la détermination des conditions lorsque une croyance devient connaissance. D'habitude, pour montre que la démarche cognitive produit des connaissances, ses résultats étant fondé sur la vérité et la justification des croyances d'un individu ou d'un communauté. Lorsque ce rapport a lieu sous une forme propositionnelle, c'est-à-dire qu'ils sont explicités et qualifiés syntactique - sémantiquement, aux termes des valeurs de la vérité (de la « connaissance que »), ils font l'objet d'étude classique de l'épistémologie. S'ils ont une relation dans leur manifestation tacite (de « connaissance comment ») en dépendant des capacités recognitives (compétence cognitive, communicationnelle etc.), contexte (épistémique - cognitif, ostensif - indexical, pratique - normatif), but de la connaissance (interne et externe) ou des habilités d'argumentation, leur perception sera catalogué comme pragmatique.

Pour mettre en évidence plus précisément l'univers des approches pragmatiques, quelques remarques s'imposent des le début. Il y a aujourd'hui deux modalités d'utiliser l'instrumentaire pragmatique: sous la protection de ce qu'on désigne d'habitude par la philosophie pragmatique et aussi par le pragmatisme. En ce qui concerne le premier cas, on comprend une conception pragmatique au sens large (celle de la philosophie analytique influencée pragmatiquement) et dans le deuxième cas, une

¹ Une variante abrégée de cette étude sera publiée avec le titre « Une perspective pragmatique sur l'identité des sciences sociales » dans *LE MÊME ET L'AUTRE: IDENTITÉ ET DIFFÉRENCE*, Actes du XXXIème Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie (ASPLF), Éditions Vrin, Paris, 2007.

conception qui a un sens restreint (pragmatiste, bien qu'on puisse distinguer plusieurs typologies de pragmatisme).

La philosophie pragmatique aurait un vrai spectre d'applications plus large que le pragmatisme (c'est-à-dire : l'épistémologie, la philosophie de la science, la philosophie du langage, la linguistique et l'éthique), elle n'étant « qu'une famille des positions, mais plutôt un programme de recherche philosophique ». Strictement parlant du discours scientifique, les aperçus pragmatistes mettent en relation la connaissance et sa rationalité avec « les buts du celui qui connaît », pendant que l'épistémologie (et la philosophie de la science) pragmatique les caractérise « aux termes de leur fonctionnement dans leur propre contexte » [Schurz, G., 1998, pp. 39, 47].

L'approche traditionnelle des croyances a aussi une signification pragmatique lorsqu'elle envisage les croyances individuelles (intra - personnelles) et croyances communautaires (inter - subjectives ou inter - personnelles). De cette perspective, la croyance individuelle est aperçue sous la forme des connaissances si elle satisfait deux conditions : qu'elle soit vraie et qu'elle soit convenablement justifié. La condition de vérité s'achève lorsque, en présupposant ou impliquant la vérité de la proposition p, à une personne S on attribue le fait de savoir que p (ou la connaissance de la proposition p). Si la croyance de la personne est vraie, mais non par une justification au moins argumentative, mais seulement par hasard ou sur le fondement de la fantaisie, elle est considérée non - justifiée et elle ne reçoit pas la qualification d'acte de connaissance (producteur de connaissance).

En partant de là, certains auteurs affirment que l'aspect interpersonnel des croyances – relevé par les sciences humaines, surtout par la sociologie et l'histoire de la connaissance – intervient à un moment donné (époque historique, culture etc.) dans le processus cognitif des communautés des individus ordinaires sous la forme de vision métaphysique dont les membres de la communautés partagent ou pas au moment donné avec les chercheurs scientifiques. D'après ces auteurs, au moment et dans les conditions donnés « une représentation du monde acquiert valeur de connaissance seulement si elle est largement propagé dans la communauté ou entièrement partagée par ses membres », c'est-à-dire sans que l'usage de l'expression « la connaissance (la science) d'une époque », de la part de l'homme de science, présuppose la syntagme « la vérité de la représentation » [Jacob, F., 1987, pp. 309-310].

Le support philosophique qui facilite les interprétations actuelles de ce genre de la connaissance est donné par la théorie de la rationalité. Adoptée et développée dans la direction wébérienne, cette théorie a les origines dans l'ancien projet du criticisme kantien. Le modèle primaire de rationalité, soutenu à l'époque moderne, a distingué ainsi deux typologies de rationalisation, conçues en esprit kantien, mais avec la terminologie kantienne – wébérienne dans la manière suivante :

1. rationalisation théorique: consistant dans la maîtrise de la réalité empirique par des concepts abstraits, obtenus scientifiquement, métaphysiquement et éthiquement ;

2. rationalisation pratique : comprise comme l'activité des sujets d'atteindre des buts en calculant et en choisissant les moyens propres; autrement dit de contrôle de la réalité par l'action.

Aujourd'hui on apprend que la deuxième typologie de rationalisation « est devenue caractéristique pour la société moderne », la culture de cette société étant « pragmatique–rationaliste » [Biriş, I., 1996, p. 218].

En suivant cette évolution de la théorie de la rationalité, l'épistémologie contemporaine a distingué la rationalisation de rationalité, de fois par l'accentuation de leur dimension théorique, autre fois en sur - licitant la dimension pratique. Par exemple, certains auteurs on compris par rationalité « l'adéquation entre une réalité empirique et un système conceptuel, qui la décrit et l'explique », et par rationalisation « la mise à tout prix du real ou d'une partie de cet real dans un cadre strictement rationnel ». Y comprise ainsi, la rationalité représenterait le but même de la science et les essais d'arriver à cet but étant vues par l'histoire de la science comme un tracé jalonné par plusieurs rationalisations [Lonchamp, J.-P., 2003, p. 142].

En accentuant la descendance kantienne des contributions de Max Weber à la théorie de la rationalité (la rationalisation concerne la maîtrise théorique et pratique de la réalité, et la rationalisation est un attribut dont les images du monde puissent l'assumer par la pensée systématique et conceptuelle – dans le cas de la maîtrise théorique de la réalité, et les actions et les produits des activités humaines puissent les maîtriser soit par rapport à un but, soit par rapport à une valeur – dans le cas de la maîtrise pratique de la réalité), autres auteurs apprécie que Weber aurait soutenu, en effet, l'existence de trois modalités fondamentaux de rationalisation de la réalité [Frank, M., 1995, pp. 14-15]:

1. rationalisation scientifique, autrement dit, la capacité de maîtriser des objets en le retournant aux lois qui les dominant ;

2. rationalisation métaphysique - étique ou la systématisation des connexions par des signes, lié aux contraintes de l'homme de culture de comprendre le monde comme ensemble et la connaissance du monde comme jeu infini de significations, d'être moralement dans ce monde et de participer culturellement au jeu de ses significations ;

3. la rationalisation pratique, dans le sens d'élaboration d'un guide pour la vie de chaque jour de l'homme.

Les trois modalités de rationalisation seraient l'expression des mêmes variantes de rationalisme trouvée, conformément aux conjectures historiques, en différentes relations. Pour des relations pareilles il est décisif la modalité dont «le guide pratique de vie de l'homme» est déterminé par « les formes historiques du rationalisme scientifique et étique ». Cette remarque a lieu en fonction de l'opinion que seulement dans une monde déjà interprété théoriquement (épistémologiquement, ontologiquement,

axiologiquement) la vie peut être vécue méthodiquement, c'est-à-dire rationnellement.

II

Les contributions de Max Weber ont été interprètes dans les exégèses roumaines contemporaines en soulignant le mérite d'avoir démontré que « dans la pratique de la vie intervient une rationalisation identifiée sous trois points de vues: l'adéquation et l'optimisation des moyens pour obtenir des buts donnés, la sélection des buts en fonction de leur conséquences, assumer d'un façon normatif d'une valeur en fonction des convictions ». Autrement dit, les trois aspects sont appréciés comme références à « l'application des moyens », « l'établissements des buts » et « l'orientation par rapport aux valeurs ». L'expression conceptuelle de cette modalité de rationalisation a été dénommée « rationalité pratique », en étant thématiqué en double direction : comme « rationalité en rapport à une fin » et comme « rationalité en rapport à une valeur ». La rationalité en rapport à une fin a deux formes : « la rationalité instrumentale » (« l'adéquations des moyennes aux buts et on la mesure en efficacité ») et « la rationalité du choix » (« la sélection des buts en fonction des conséquences et on la mesure dans leurs valeurs »). La forme de la rationalité par rapport à une valeur est la « rationalité normative », envisageant de « promouvoir des valeurs comme normes en fonction de leur force génératrice d'unité et on la mesure en leur valeur » [Marga, A., 1991, pp. 98-99].

La rationalité instrumentale et celle du choix appartiendraient à la rationalité en rapport à une fin, en tant que la rationalité normative est attribuée à la rationalité en rapport à une valeur. Le chemin historique de la culture et même la différence entre ce qu'on dénomme « cultures orientales » (l'hindou, par exemple) et « les cultures occidentales » (celle moderne, par exemple) sont le résultat des deux formes principales de rationalité (la rationalité en rapport à une fin et la rationalité en rapport à une valeur), jeu qui consiste dans l'extension de l'une sur l'autre et l'inverse. La manifestation de leur jeu est évidente en fonction des différentes typologies de sociétés dont l'humanité a connu et elle est représentée par la rationalisation sociale. L'observation de leur jeu a lieu au niveau de la conscience, où la rationalité nous apparaît comme « le guide méthodique de la vie » (rationalisation comportementale), et s'il s'agit de la conscience culturelle de l'époque, alors on peut hypostasier une rationalisation culturelle (au niveau des systèmes de valeurs et des tableaux générales du monde), identique dans l'époque moderne à un « des - enchantement » du monde.

Cette présentation de la contribution de Max Weber à l'élaboration du concept de rationalité a été assumée dans la littérature philosophique roumaine par l'intermédiaire des interprétations douées à Jürgen Habermas (spécialement du Théorie de l'agir communicationel, Tome I : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société, pp. 159-281) et elle est aujourd'hui dominante. Généralement, elle est correcte. La seule inadvertance au texte

wébérien surgisse au moment où la deuxième forme de rationalité par rapport à une fin est nommée et comprise comme « rationalité du choix », respectivement « rationalité stratégique » (dans la terminologie de Habermas). Nous allons voir tout de suite que l'acte du choix n'est pas attribué de Max Weber à la rationalité en rapport à une fin (consolidation sur l'estimation et délibération critique), mais à la rationalité en rapport à une valeur (consistant en choix et décision axiologique). Cette distorsion est attribuée à la manque de distinction tranchante avec une constance suffisante entre rationalité et rationalisation (non distinction pratiquée parfois même par Max Weber) et empêche non seulement la compréhension adéquate des deux formes de rationalité pratiquées, mais aussi celle du concept wébérien de rationalité comme idéal-type.

L'un des points de départ des analyses de Max Weber est même la différence de but entre les sciences sociales et les sciences de la nature. Pendant que les sciences sociales poursuivent à offrir l'interprétation « de la réalité de la vie » de la perspective des significations culturelles des phénomènes qui la compose, les sciences de la nature sont centrées sur l'explication causale ou nomologique - déductive de la réalité. On reviendra sur cette question. Le point central du départ est pourtant constitué par la présupposition de toute forme de connaissance : toute analyse réflexive concernant les éléments ultimes de l'activité humaine raisonnable est tout d'abord liée aux catégories de la « fin » et des « moyens ».

Détailler le contenu de cette présupposition – la conformité des moyens au but « chaque fois dans les limites de notre savoir » – est équivalent à affirmer sur les catégories de fin et moyen qu'ils sont impossibles à éviter parce qu'une certaine chose est désirée in concreto, soit pour sa valeur intrinsèque, soit comme moyen pour quelque chose désiré finalement. Ainsi, toute activité humaine rationalisée est conçue, finalement, comme un comportement humain délibéré et comporte :

1. l'adéquation des moyens à un but donné ;
2. le calcul « de coût » des actions par lesquels le comportement s'achève ;
3. l'acte du choix ou la décision axiologique.

Conforme à Max Weber, la solution de l'adéquation des moyens à un but est équivalente à l'accomplissement ou à l'atteindre le but et a lieu par délibération rationnelle sur les moyens disponibles, c'est-à-dire par l'intermédiaire de la délibération des personnes qui agissent avec le sens de la responsabilité par rapport aux moyens. On considère ce problème résolu soit si on réussit à déterminer quelles moyens sont appropriés pour atteindre la fin proposée, soit si nous pourrions estimer les chances d'atteindre une certaine fin par les moyens disponibles. Par le calcul du coût de l'action on comprend d'abord « le pesage » ou « la critique » du but proposé en étant rationnel ou non - rationnel du point de vue pratique, cet élément de calcul en étant assumé suite à la solution du problème de l'adéquation des moyens à une fin. Le calcul du coût suppose,

deuxièmement, le pesage des conséquences suivies et celle qui ne sont pas suivies de l'action guidée par le but respectif, cet élément met en évidence le rôle joué par la délibération rationnelle dans le comportement humain.

Les deux éléments de calcul appartiennent – directement – à la science, en constituant le noyau autour duquel se constitue ce qui peut être compris comme rationalisation scientifique ou « critique technique ». Elles fonctionnent – indirectement – comme pré - conditions obligatoirement nécessaires à la rationalité comportementale des individus, en permettant de qualifier leur comportement comme « rationnel » seulement dans la mesure dont on y tient compte. Pratiquement, leur manifestation est tacite comme permises d'une prise de décision rationnelle ou des choix effectués de tout individu qui suit un certain but. Mais pendant que la délibération scientifique est neutre de point de vue axiologique, l'acte du choix est individuel et suppose « une option envers certains valeurs et implicitement (...) en défaveur des autres ».

Le passage du niveau des estimations délibérative - critiques, qui peuvent être réalisés avec l'instrumentaire scientifique à la prise proprement dite de décision n'appartient plus à la science, mais à l'individu guidé dans ses actions par un certain but. Ainsi, dans son chemin vers la rationalité pratique on peut et il faut distinguer entre deux formes de rationalisation :

1. *la critique technique*, dont on peut dénommer « rationalisation scientifique » : conduit vers/et favorise la « rationalité en rapport à un fin » (rationalité orienté par un but), qui, à son tour, se manifeste en deux modalités :

a. comme rationalité instrumentale, consistant dans « l'adéquation des moyens à un but donné » :

- soit dans le sens d'identification des moyens propres pour arriver à un but proposé ;

- soit dans le sens d'estimation des chances pour arriver à un certain but par les moyens disponibles ;

b. comme rationalité calculatrice, consistant dans le calcul « du coût » par lequel le comportement s'achève :

- soit dans le sens « du pesage » ou « la critique du but proposée comme rationnel ou irrationnel de point de vue pratique » ;

- soit dans le sens « du pesage des conséquences suivies et celle qui ne sont pas suivies de l'action » guidé par le but respectif ;

2. *la décision axiologique*, dont au niveau de la conscience individuelle on a nommée « rationalisation comportementale », et au niveau de la conscience culturelle – « rationalisation culturelle » : conduit vers « la rationalité par rapport à une valeur » (rationalité orienté par une valeur = rationalité normative), au sens de détermination des valeurs soutenues comme des normes – en fonction de leur force génératrice d'unité – et de la mesure de la valeur de ces normes.

Fonctionnellement, la rationalisation scientifique est une pré - condition de la rationalisation comportementale / culturelle, bien que de point de vue

formel elles puissent être définies par les mêmes éléments structurelles. Il faut préciser que la différence entre les deux formes de rationalisation dépend de la nature de ces éléments comme on peut voir à la suite :

1. rationalisation scientifique :
 - a. l'objet mis à la rationalisation : la fin, les moyens et les conséquences directes ou indirectes des actions de l'individu humain ;
 - b. le contexte ou le fond de la rationalisation : les connaissances dont on dispose à un moment donné, la situation historique respective, les conditions existantes au moment donné ;
 - c. l'acte rationalisant : l'estimation ou la délibération critique ;
2. rationalisation comportementale / culturelle :
 - a. l'objet mis à la rationalisation : les valeurs et les options induites par un acte de comportement / culture ;
 - b. les facteurs impliqués dans l'acte de décision : la conscience de l'individu et sa conception sur le monde/la conscience culturelle d'une société et les conceptions sur le monde partagées par les membres de cette société ;
 - c. l'acte rationalisant : le choix ou la décision axiologique.

Par conséquent, en paraphrasant Max Weber, si on appartient à la catégorie des personnes doués avec le sens de la responsabilité en délibération et avec le sens critique en action, la rationalisation scientifique nous aide à comprendre ou à pouvoir déterminer immédiatement et théoriquement, c'est-à-dire dans les limites des connaissances qu'on possède, quels sont les chances d'atteindre une certaine fin par les moyens disponibles, quels moyens sont et quels ne sont pas disponibles pour atteindre une fin proposée (rationalité instrumentale). Indirectement, en partant du fond historique disponible et en tenant compte des conditions existantes, elle nous permet de critiquer même le but proposé comme rationnel ou irrationnel de point de vue pratique mais elle nous permet aussi de déterminer – lorsque la réalisation d'un but nous apparaît comme possible – dans les limites des connaissances dont on dispose, les conséquences impliquées à côté de la potentielle réalisation du but proposé et l'application des moyens respectives (rationalité calculatrice). De plus, la science qui peut nous aider à comprendre que toute action et, bien sûr, en fonction des circonstances, toute inaction signifie par ses conséquences une option en faveur de certaines valeurs et, implicitement, en défaveur des autres. Le choix revient à l'individu, et non à la science et appartient à la rationalité comportementale (rationalité culturelle, finalement).

De ce qu'on a précisé jusqu'au là on ne peut pas extraire très fermement la conclusion que, à leur tour, les choix individuels seraient manquées de rationalité ou qu'elle ne pourraient faire l'objet de la recherche scientifique. En réalité, l'explication qu'on leur donne n'est pas incluse au prototype de rationalité offert par les sciences de la nature. Conforme aux ceux qui affirment le modèle de rationalité fonctionnel dans le cadre de ces sciences – modèle extrapolé par ceux-ci sur toutes les sciences, pourtant

considéré utile par Max Weber seulement pour l'explicitation des éléments quantitatives de la réalité – le fondement de la connaissance serait un système de propositions dont on pourrait « déduire » la réalité. L'organisation d'un certain système de proposition on peut le faire déductivement et permet l'explication causale (en appelant à des « rations » spéciales dénommés causes) ou nomologique - déductive (« déduction en partant des lois »). La méthode de raisonnement est « de découvrir des lois et de les organiser comme concepts généraux » (des théories ou des modèles théorique à des valences explicatives), et son objet d'étude est « un fragment limité de la réalité » naturelle.

De la perspective des science de la culture, dénommé aussi sciences sociales, cet objet serait constitué par « les phénomènes, procès et les événements de la vie », c'est-à-dire les éléments même de la réalité social - culturelle, vues comme manifestations des activités humaines rationalisées. Pour ces sciences, dont le model de rationalité doit tenir compte des aspects qualitatives et non quantitatives de la réalité, Max Weber formule la demande suivante : « la connaissance des significations culturelles et des rapports de causalité de la réalité concrète, grâce aux recherches qui concernent ce qui se répète en conformité aux lois ». La méthode de raisonnement dont ces science doivent avoir comme fondement consiste dans le rapport de la réalité aux idées de valeur (jugements de valeur de la réalité formulées en partant des typologies idéales, autrement dit « idées - valeurs ») qui lui confère une signification, ce qui de point de vue procédural signifie « accentuer et ordonner » conformément à leur signification culturelle les éléments de la réalité misent en évidence de la perspective d'un rapport pareil.

Mais, comme l'objet d'étude des sciences sociales ou de la culture est constitué par la réalité de la vie où on vit, il doit être abordé en deux modalités :

1. avec le but de dégager, d'une coté, la structure actuelle des rapports et de la signification culturelle des diverses manifestations de la vie sociale concrète;

2. avec le but de dégager, d'une autre coté, les rations qui ont été développés historiquement sous cette forme – Max Weber fait appel ici à la forme « actuelle » de la vie vécue à un moment donné – et non pas sous un autre.

Le modèle des sciences sociales – conçu par rapport à la demande, la méthode et leur objet d'étude – assume du modèle des sciences de la nature l'explication par l'appel à des actions (en multipliant leur nombre avec celui « des motivations » ou « des rations subjectives ») et développe, en partant de là, un genre propre d'analyse réflexive, appelée interprétation (l'interprétation par « reviviscence », l'interprétation par « valorisation », l'interprétation par « rationalisation »). Ceci est le genre d'analyse qui confère identité aux sciences sociales, mais sans se disloquer irrémédiablement des sciences de la nature.

Avec le but de surprendre le lien entre les sciences naturelles et les sciences sociales, Weber insiste surtout sur l'interprétation par rationalisation, mais surtout concernant les deux hypostases qu'on trouve dans toute forme d'interprétation :

1. valorisante : apparaît comme moyen d'évaluation d'un événement, processus et phénomène social conforme à sa signification culturelle ;
2. analytique : devient « connaissance causale » (par des rations : causes ou motives) lorsque elle essaie à comprendre la relation entre les phénomènes devant lesquelles la connaissance nomologique prouve son incapacité.

On observe en passant la similitude entre ces formes de l'interprétations et les deux attributs de l'action humaine rationalisante (la rationalité par rapport à une valeur et la rationalité par rapport à une fin) : l'élément d'évaluation et l'appel aux rations.

L'affirmation de la présence des formes d'interprétations en n'importe quelle de ces formes (l'interprétation par « reviviscence », l'interprétation par « valorisation », l'interprétation par « rationalisation ») est une vérité inévitable. A cause de ça, en termes wébériens, on a considéré que il n'existe pas une action rationnelle sans rationalisation causale d'un fragment de réalité (vue comme objet et moyen de l'action), autrement dit, sans la possibilité d'intégrer la portion respective de la réalité dans un complexe de règles d'expériences qui puissent indiquer le résultat attendu suite à un comportement quelconque. Par exemple, l'interprétation par « rationalisation » est susceptible d'adopter les formes suivantes [Freund, J., 1965, pp. 64-68]:

1. la forme d'un jugement de valeur, conforme au schéma: le choix du moyen y offre, après les règles connues de l'expérience, chances plus grandes d'arriver au résultat x que avec les moyens y' et y", ou au moins d'obtenir ce résultat avec moins d'effort, le moyen y étant finalement, le plus convenable ou le plus opportun ;
2. la forme d'un jugement de nécessité, conforme au schéma : au cas d'un but donné x l'agent doit choisir, après les lois connues de la transformation, le moyen y ou les moyens y, y' et y".

Un regard similaire on trouve aussi à Max Weber pour les deux formes de l'interprétation. L'interprétation par « valorisation » est considéré soit « directement valorisante » (en prenant un caractère métaphysique dans la mesure qu'elle privilégie par un acte de croyance une valeur particulière), soit « pure analytique » (au sens défini en haut, de connaissance causale). C'est pourquoi, par l'intermède de cette forme d'interprétation sont compréhensibles, d'une coté « notre curiosité causale » et, de l'autre coté, « la qualité de l'évidence des enchaînements causales singulières » et pas du tout « les différences envisageant la causalité ou la signification », ou « la manière de former des concepts », conformément aux partisans du modèle des sciences de la nature.

A son tour, en s'adressant à la sensibilité pour suggérer un moment vécu, l'interprétation par « re-vivre » réalise une orientation de la sélection des fragments de réalité qui seront supposées à la connaissance (une sorte de « sténographie » au but de distinguer ce qui semble comme essentiel des manifestations secondaires, bien que une telle détermination conceptuelle puisse être négligé sans risque pour le but de la recherche) et aussi une attribution de signification pour l'objet sélectionné (déjà constitutive à l'objet sélectionné par « vivement » individuel par chaque chercheur, autrement dit par l'acte même de son découpage de la réalité).

En revenant strictement au texte de Max Weber, une telle modalité de compréhension des formes de l'interprétation explique pourquoi la connaissance historique – par exemple – ne peut pas être réduite à la démarche cognitive des sciences de la nature. L'irréductibilité est possible parce que la recherche historique réunit aussi d'autres opérations cognitives que celles qui sont spécifiques à la connaissance de la nature :

1. la détermination « des constellations des lois et facteurs (hypothétiques) » encadrés dans un phénomène historique signifiant pour pouvoir les encadrer dans des concepts nets ;

2. « l'analyse et l'exposition méthodique » de ces constellations (comme groupe singulier chacune étant considérée à son tour significative) pour rendre intelligible le fondement et la nature de la signification du phénomène recherché ;

3. « le retour au passé le plus éloigné » pour observer comment on est arrivés « au diverses caractéristiques singulières des groupes signifiantes pour le monde actuel » et pour offrir une explication historique au phénomène recherché en partant de ces constellations antérieures, elles aussi singulières ;

4. « l'évaluation des constellations possibles au futur », au sens de prévision.

On peut observer en partant de la simple exposition des opérations cognitives d'en haut que « la disponibilité » des concepts mets pour analyse, l'exposition méthodique et leur intelligibilité donnée par « la connaissance des lois et des facteurs (hypothétiques) » - c'est-à-dire des premières deux opérations, comme opérations spécifiques de la connaissance de la nature – sont indispensables pour tout type de connaissance, mais seulement comme moyens euristiques. Elles sont employées aussi dans l'explications des procès économiques compliqués, donc dans l'entière méthodologie des sciences sociales, seulement qu'ici leur fonctionnement ne conduit pas ni à l'identification de la structure du phénomène culturel recherché ou à la compréhension de sa signification culturelle, ni au fondement ou au mécanisme de production de cette signification.

III

La signification culturelle d'un fragment de réalité apparaît non par son rapport à d'autres éléments de la réalité (lois, facteurs etc.), mais aux idées - valeurs par l'intermédiaire du quelles on voit « la culture » dans chaque cas individuel. Autrement dit, seulement par ce dernier rapportage, un phénomène devient significatif, dans sa singularité, pour chaque individu. La culture est, pour les individus humains, « un découpage fini de l'infinité sans sens du monde », découpage obtenu au cas de chaque phénomène non par conceptualisation, analyse et exposition méthodique d'un fragment de réalité (comme on soutient de la perspectives des sciences de la nature), mais par la rapport de ce fragment aux idées - valeurs partagées par chaque individu. Seulement par un tel rapport, les fragments découpés du milieu de la réalité reçoivent « sens et signification du point de vu humain ».

La plus importante supposition des sciences sociales – « présupposition transcendentaliste » - soutient que les hommes sont « des êtres culturels, doués avec la capacité et la volonté d'adopter de manière consciente une attitude envers le monde et d'y conférer un sens ». Cela veut dire que toute connaissance de la réalité culturelle émerge des points de vue particuliers, nommés « attitudes » ou « des présuppositions subjectives », contexte lorsque un phénomène de la vie devient significatif culturellement lorsqu'il est rapporté « aux valeurs culturelles universelles » et non pas aux « matériel empirique même ». Les recherches et les travaux scientifiques sont plus personnels quand « les idées évaluatives » du chercheur interviennent avec plus de force dans la sélection et la valorisation du matériel. Un cas particulier est représenté par la personnalité des hommes de génie car les valeurs dont le génie scientifique rapporte les objets de sa recherche puissent déterminer « la conception » d'une entière époque, c'est-à-dire de ne pas décider seulement ce qui est « de valeur », mais aussi ce qui est considéré plein de signification ou également insignifiant, comme « important » ou non important » dans les phénomènes.

Pareil aux présuppositions, quand on ne les identifie pas à celles-ci, « les idées - valeurs sont, indubitablement, subjectives », ce qui n'implique pas la manque de l'objectivité dans la recherche scientifique de la culture. De plus, la téléologie ne prend pas la place à la causalité. La recherche scientifique de la réalité culturel - historique ne se suffit pas à l'aspect conceptuel - constatif de la connaissance promue par les partisans des sciences de la nature, c'est-à-dire seulement à « l'édification d'un système des notions dont la réalité soit contenue dans une classification d'un certain façon définitive et de laquelle elle pourrait être après déduite ». Si elle resterait à cette étape, elle partagerait le même ensemble de suppositions avec la recherche des sciences de la nature, explicitées surtout sous la forme des principes suivantes :

1. le principe ontologique (de la totalité) : tout événement est partie de la réalité totale ;

2. le principe épistémologique (de la causalité) : tout événement est l'effet d'une cause ;

3. le principe méthodologique (de la loi scientifique) : tout événement est décomposé en lois généralement valables qui les dominent.

En assumant ces principes, mais en n'y restant pas fixées, les sciences sociales ne considèrent plus que la réalité est « déductible des lois », mais elle ont comme objectif « la compréhension » authentique de la réalité, qui peut être réalisé seulement en assumant un certain point de vue et en même temps comme :

1. compréhension causal - objective : « le but » est la représentation d'un effet et cette représentation devient la cause d'une action ;

2. compréhension présuppositionnelle - subjective : « les idées - valeurs du chercheur et de son époque détermine l'objet de la recherche et l'ampleur et la profondeur de sa pénétration dans l'infinité des connexions causales ».

Donc, le fondement de l'objectivité de la connaissance dans les sciences socio - culturelles est très lié aux suppositions des chercheurs (rationalisation comportementale) et de celles de l'époque lorsque la connaissance a lieu (rationalisation culturelle). Strictement aux termes de Max Weber, leur prise en considération nous offre « la possibilité de la rationalisation théorique et pratique de la réalité » parce que « la réalité donné est ordonné en fonction des catégories qui sont subjectives au sens spécifique qu'elles constituent la supposition de notre connaissance et qu'elles sont liées à la supposition de la valeur de la vérité dont seulement la connaissance empirique peut nous offrir ». En ne pas tenir compte de ces suppositions de ce genre mènerait pas à la science empirique, comment croyaient les adeptes du modèle des sciences de la nature, mais à un chaos de « jugements existentielles » sur les innombrables perceptions particulières. Pratiquement, n'y pas tenir compte détermine impossible à dépasser « la rupture » entre la méthode abstraite - théorique et celle empirique - historique de recherche de la réalité. Méthodologiquement, cette chose signifie l'impossibilité de substituer la connaissance historique par une connaissance appuyée sur les lois, mais aussi l'impossibilité d'obtenir des lois authentiques en partant d'une simple totalisation des observations empiriques.

Les constructions abstraits - théoriques utilisées dans la recherche scientifique de la réalité social - culturelle ne sont pas des simples déductions de lois des faites ou inductions des faits en lois et à leur confluence obtenir le concept de la réalité, mais de vraies « constructions mentales », autrement dit « des images idéales des procès » de réalité ou « des types idéales » (« idéal-types », « des idéals typiques »). Elles réunissent certains relations et procès réelles « dans un système cohérent (widerspruchloser Kosmos) d'interconnexions idéales (gedachte Zusammenhänge) », en ayant un contenu idéationnel « utopique » lorsqu'elles « intensifient mentalement » seulement certains relations et

procès de la réalité. Le chemin dont la pensée y arrive comporte les pas suivants :

1. l'intensification unilatérale d'un point de vue ou d'un autre ;
2. la réunion d'un grand nombre des phénomènes individuels diffusés et discrets, présentés parfois plus, parfois moins et autre fois pas du tout » ;
3. l'assemblage des phénomènes individuels dans une construction analytique (Gedankenbild) unifiée qui, dans sa pureté conceptuelle, ne puisse pas être retrouvée nulle part dans la réalité empirique ;
4. la détermination pour chaque cas individuel de la mesure dont, « comme utopie », la construction analytique unifiée approxime la réalité .

Les nombres « des utopies » construites ainsi est proportionnel à la diversité des points de vue possibles à être adoptées en regardant un phénomène culturel. Les utopies ne doivent pas ressembler une à l'autre, mais aussi de n'être pas retrouvées « comme une ordre existante en fait dans la réalité empirique », elles doivent émettre – chacune – la prétention de représenter la vraie « idée » du phénomène recherché, au moment où « elle a pris de la réalité certains traits, signifiants par ce qui leur est propre, de notre culture, en les assemblant dans une construction idéale unitaire ». Donc, la signification culturelle d'un phénomène provient des idées évaluatives très différentes dont on peut se rapporter, de la diversité des points de vue dont il peut devenir signifiant pour nous en impliquant la diversité des critères de sélection appliqués « aux éléments qui seront assemblés dans un type idéal ».

Une fois construit, toute construction idéale - typique « nous discipline le jugement », en fonctionnant dans nos investigations comme une authentique présupposition :

1. elle n'est pas une hypothèse, mais nous guide dans la formulation des hypothèses ;
2. elle n'est pas une description (Darstellung) de la réalité, mais essaie à offrir à cette description les moyens d'expression univoques ;
3. elle ne peut pas être retrouvée nulle part dans la réalité empirique, elle est une « utopie », mais - mise en pratique – elle donne ses services spécifiques à la recherche et à la quête des explications ;
4. elle ne doit pas être valorisée en soi-même, mais en lui opposant – « comme une antithèse » - un autre type idéal extrait de la même réalité.

La connaissance accomplie à l'aide des tels instruments cognitifs est pragmatique et consiste dans le rapport de chaque construction mentale aux données empiriques au but de découvrir ou connaître par intuition la présence des connexions de réalité qui sont pareilles à celles formulées dans la construction théorique abstraite. Finalement, elle nous permet d'élucider pragmatiquement et de rendre intelligible le spécifique de ces connexions par référence à un type [Weber, M., 1965, pp. 117-213].

Aujourd'hui, l'appel wébérien à des présuppositions est considéré un moyen d'opérationnalisation d'un des critères qui permettent l'élargissement de la rationalité et la possibilité de cette opérationnalisation est considérée

comme constitutive à la « présomption de rationalité » qui accompagnerait tout acte cognitif [Engel, P., 1989, pp. 393-397]. Tout démarche tomberait deux fois sous les consignes de la rationalité: sous sa coté informationnel (acquisition, organisation et transmission des informations) et celle performative (conférer de signification culturelle).

Le mérite de Max Weber est celui d'avoir saisi parmi les premiers ce chose, en essayant de dépasser la tradition par sa modélisation de la rationalité et de la connaissance pragmatique. En fin du compte, l'opérationnalisation discursive des présuppositions peut prendre place soit sémantique (la présupposition est interprétée comme le contenu informationnel tacite et préalable de la connaissance ou comme condition de vérité des propositions par lesquelles ce contenu peut être explicité), soit pragmatique (la présupposition fonctionne de manière performative, d'une coté comme condition de succès dans l'accomplissement d'une action cognitive, de l'autre coté comme norme ou principe de connaissance / communication scientifique).

Si on a en considération le moyen dont le contenu a été appliqué traditionnellement au discours scientifique, ce moyen peut être apprécié comme normatif: la connaissance scientifique exprimerait en vrai la rationalité du comportement des chercheurs, mais la rationalité en cause s'identifierait seulement aux résultats de cette connaissance (théories, applications etc.), ou à sa méthodologie, en les prenant comme sûres et seules critères de rationalité et en négligeant ainsi ce qui est plus important dans la connaissance (les actions cognitives proprement dites, celle de communication des résultats ou on est arrivé ou des explicitation de la méthodologie employé, mais surtout celles d'investissement à signification culturelle du démarche pratique et théorique de recherche). Max Weber est celui d'avoir saisi parmi les premiers ce chose, en essayant de dépasser la modelage épistémologique de la rationalité par la définition pragmatique de la connaissance, comme on a vu. Par la liaison de la connaissance scientifique, en l'espèce de la rationalité qui lui est adjacente de subjectivité et présuppositions, cet auteur a ouvert le chemin de « l'attendrissement » des consignes de rationalité et de largement de la typologie de la science digne à pratiquer, sans le suivre jusqu'à ses dernières conséquences (comment procéderont à nos jours les adeptes de la post - philosophie, par exemple).

Bibliographie

Biriş, I., *Istorie și cultură* [Histoire et culture], Editions Dacia, Cluj-Napoca, 1996.

Engel, P., *La norme du vrai. Philosophie de la logique*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Frank, M., „Două secole de critică a raționalității și supralicitarea ei postmodernă” [« Deux siècles de critique de la rationalité et sa surenchère

postmoderne »], dans Codoban, A., (ed.), Postmodernismul. Deschideri filosofice [Le postmodernisme. Ouvertures philosophiques], Editions Dacia, Cluj-Napoca, 1995.

Freund, J., « Introduction », dans Weber, M., Essais sur la théorie de la science, Éditions Plon, Paris, 1965.

Habermas, J., Théorie de l'agir communicationnel, Tome I : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société, Éditions Fayard, 1987.

Lonchamp, J.-P., Știință și credință [Science et croyance], Editions XXI: L'EONE DOGMATIQUE, Bucarest, 2003.

Marga, A., Raționalitate, comunicare, argumentare [Rationalité, communication, argumentation], Editions Dacia, Cluj-Napoca, 1991.

Weber, M., « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », dans Essais sur la théorie de la science, Éditions Plon, Paris, 1965.

LE ROLE DE L'IMAGINAIRE DANS LA REALISATION DES PERFORMANCES SPORTIVES

Simona IONESCU

Université de l'Ouest, Faculté d'Education Physique et Sport, Timisoara

Resumé

Par cette recherche, nous voulons souligner l'importance de l'imaginaire dans la réalisation des performances sportives et également la place que les Jeux Olympiques (et les autres grandes compétitions) occupent dans cet imaginaire en aidant dans sa construction. La façon dans laquelle le sportif opère avec tous ces concepts est très importante ainsi que le passage du registre de l'imaginaire au symbolique ou comment il réussit donner une continuité à l'activité sportive quand le réel vient s'interférer dans ce processus.

Introduction

Le carrefour entre Science, Sport et Psychanalyse se situe aussi au niveau du concept du corps. Il ne s'agit pas du corps- machine, du corps biologique et motrice mais du corps symbolique et expressif.

Les performances et les résultats sportives sont la concrétisation des certaines activités mentales complexes. Les sportifs de haut niveau parlent de la mise en acte des performances sportives, en soulignant le rôle du psychique dans cette réalisation car au niveau supérieur, aux qualités physiques presque égales, ce qui fait la différence c'est le psychique.

Pour comprendre quel est le rôle du psychique dans la réalisation de ces performances, c'est nécessaire d'analyser la relation Réel- Imaginaire-

Symbolique (Lacan, 1956). Pour la psychanalyse, le corps est une réalité imaginaire et symbolique, en temps que le corps biologique représente le réel. En traduisant cette relation en acte sportif, le corps biologique avec ses qualités physiques représente le réel, en temps que le corps et la performance sportive représente l'imaginaire et sa symbolisation.

L'essence du sport moderne c'est la recherche de la victoire et du record et les Jeux Olympiques représentent la partie du rêve de cette équation car « les images rêvés représentent le signes personnifiés des rêveurs » (C.G. Jung). Les jeux Olympiques fournissent une forme simplifiée de la vie sociale. Pour pouvoir se représenter et vivre sans conséquences réelles leurs propres rivalités et conflits, les sportifs célèbrent régulièrement la possibilité d'attendre un but clairement défini, de triompher sans ambiguïté à chaque quatre ans car « nous vivons dans une société dans laquelle les objectifs sont diffusés et pas claires et la course sociale continue à l'infini. Mais les hommes aspirent à des causes justes et à des victoires méritoires et ont besoin permanent d'être rassurés » (Chappelet, 1991, 134).

Pour un nombre des entraînement égaux, des qualités physiques égales, préparation physique égale, ce qui fait la différence c'est le point de singularité de chacun (Labridy, 1996). La façon dans laquelle un sportif s'imaginer et symbolise l'acte sportif est très importante et toujours unique et cela dépend du lieu qu'il occupe dans l'histoire sociale, familiale et personnelle de l'individu sportif.

Cette problématique est un thème recourant de recherche dans la psychologie du sport, souvent inspirée des théories freudiennes et lacanniennes (Leveque, 1992 ; Labridy, 1997 ; Huguet et Labridy, 2006) essayant d'analyser la difficulté des processus psychologiques de réalisation des performances sportives. Ce la suffit de discuter avec les sportifs pour constater que dans leurs explications, la réussite et l'échec ne sont pas toujours bien représentés.

La démarche « psychanalytique » essaye d'analyser cette « alchimie » particulière entre ces trois composants, avec accent sur l'imaginaire et qui permet la réalisation des performances sportives.

L'acte de la performance est abordée par la mise en lumière des ces trois concepts avec accent sur l'imaginaire et sa transformation ou non, en symbolique (Freud, 1923 et Lacan, 1960).

Cet étude essaye d'explorer l'importance de l'imaginaire en relation avec le réel et symbolique dans le cadre des performances et contre performances sportives (des réussites et échecs également).

L'efficacité symbolique

L'efficacité symbolique dans le sport de haut-niveau a comme but la recherche d'un schéma moteur qui peut s'avérer fonctionnel pour la recherche d'un équilibre dans la réussite et qui est différente de la superstition car il y a un processus plus complexe qui dépasse la répétition

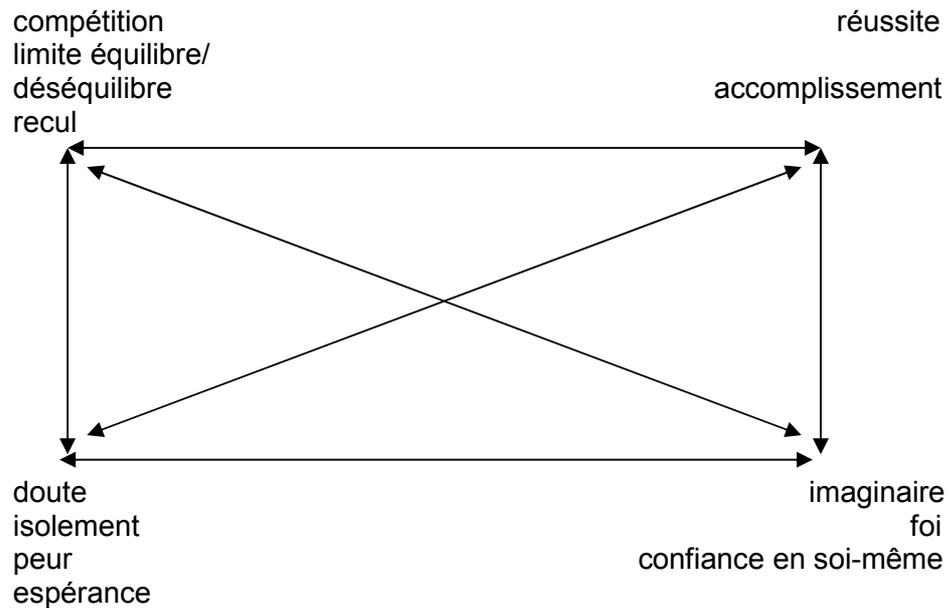
mécanique de certaines gestuelles superstitieuses néanmoins c'est du domaine du psychique car une fois « l'efficacité » prouvée lors d'une compétition, ça ne prouve pas la validité de la « formule ». De là découle le problème des champions : la difficulté de se maintenir au « top » de la haute-performance.

« L'homme passe du phantasme au symbole, pour adhérer à l'expression de ce qu'il sent comme la vérité et dont la possession lui apportera l'épanouissement total de son être » (Meslin, 1973, 221).

En tout cas, le sportif s'imagine la performance future dans un cadre limité entre le doute, le silence et l'isolement (se mettre dans « une bulle » avant la compétition, écouter de la musique, etc.) et en même temps la foi, doublée par la forte croyance en soi-même.

Et puis il cherche aussi au long du temps de la compétition, une efficacité symbolique sur le plan mental qui l'amène à la victoire car « les figures symboliques sont à la fois la projection des désirs inconscients de l'homme et porteuses d'une signification religieuse déterminée par une tradition » (Meslin, 1973, 221).

A l'insu de F. Isambert (1979) qui propose un schéma d'efficacité symbolique (qui est coextensive à l'efficacité du symbole), et qui est la possibilité d'agir sur le corps par l'esprit, nous allons proposer un modèle d'efficacité symbolique (qui comprend une structure, des caractères propres à la structure et des relations entre les caractères) qui opère dans le sport de haut-niveau et qui a comme but la transformation des émotions négatives (la peur de l'imprévisible) en émotion optimale pour motiver :



Si certaines caractéristiques de cette émotion, comme l'assimilation ou l'accommodation sont déterminables (mais pas au point de se transformer en habitus car elle garde un caractère d'insolite aussi), la difficulté reste dans l'évolution, de trouver des moyens heuristiques dans le passage de l'émotion à la motivation, le fait que cela fonctionne à chaque fois et qu'il n'y a pas de coping. Pour F. Isambert (1979) il n'y a d'efficacité symbolique qu'à condition que le moteur de l'efficacité se situe ailleurs que sur le plan du symbole. Ainsi pour les sportifs le sentiment d'appartenir à un club et tout de suite faire la séparation entre « nous et les autres » peut être un moteur de stimulation (la haine envers les adversaires) et peut être une « culture » qui marche (c'est en fonction de l'éducation). Elle ne fonctionne pas quand le sportif, formé sur des valeurs tournées plus vers l'humanisme (quelles soient religieuses ou pas) se rend compte de l'usage de certains symboles et le vit comme une manipulation du système (et de ses acteurs). La manipulation symbolique, vue comme un phénomène social complexe, a deux rôles : un rôle de dominante active, consistant à fournir à autrui un système de représentations fortement intégrées et un rôle à dominante passive, réceptive d'assimilation des représentations proposées.

L'entraîneur joue un rôle déterminant dans l'efficacité car par lui aussi peut passer le « déclic ». Le couple langage-parole peut permettre le passage du moi-réel au moi-idéal du sportif, écart qui peut être réduit à l'instant de la victoire ou plus précisément après.

Si on reste dans le registre de l'imaginaire, du réel et du symbolique, la difficulté du fonctionnement reste de transformer la malchance en erreur, car l'erreur peut être corrigée et la malchance non.

Hypothèse

L'imaginaire fait partie d'un système mental organisé au but de déclencher une efficacité symbolique. Les grandes compétitions jouent un rôle important dans cet imaginaire.

Méthode

Participants : 3 sportifs (2 sportifs de nationalité française et 1 de nationalité roumaine avec l'âge de 24, 26 et 27 ans) et 3 sportives (2 sportives de nationalité roumaine et 1 de nationalité française avec l'âge de 22, 23 et 25 ans) ont participé à notre étude et ont été choisis en fonction des leurs performances sportives.

Processus d'investigation : Plusieurs entretiens semi-structurés, d'une durée approximative à une heure ont été réalisés avec chaque sportif et sportive séparément. Le nombre des entretiens (en moyenne 3) n'ont pas été déterminé au préalable mais ont dépendu du désir de l'interviewé de discuter sur le sujet. Ces discussions ont amené les sportifs dans la situation de discuter sur leur réussites et échecs, en les mettant en relation avec des

autres événements de leur vie, et nous avons essayé de repérer la répétition de ces éléments.

Procédure : les entretiens ont été transcrits intégralement et les analyses de cas ont été réalisés en deux étapes :

1. l'analyse thématique par le codage des entretiens et le repérage des catégories thématiques.

2. l'élaboration des énonces par le recours à des concepts propres à la psychanalyse

Le nom des sportifs et sportives ont été modifiés pour garder leur anonymat.

Résultats

Stéphane est deux fois champion paralympique. Il a gagné le premier titre de champion paralympique en partant de la place d'outsider quand les autres, spécialement les leaders n'étaient pas en forme et c'est là que se manifeste le facteur chance pour lui, une chance qui existe seulement par rapport aux autres et non par rapport à lui.

La définition du saut parfait d'après Stéphane est donnée par rapport à la course, qui ne peut pas être parfaite car c'est un mouvement rectiligne, simple alors que le saut en longueur contient la phase du vol et c'est ce moment là qui est décisif : piger « le truc ». En position de leader, c'est plus difficile de se motiver. Le petit truc que trouve son entraîneur, c'est de lui redonner une image à dépasser, recréer une rivalité imaginaire, alors que quand on est premier, on n'a plus de rival. L'entraîneur a recréé ainsi un point à dépasser. Son entraîneur se sert de la relation imaginaire à l'autre pour l'orienter à nouveau vers la performance par une ouverture vers le réel (un saut exceptionnel) se nouant au symbolique (par son inscription comme record). Les JO paralympiques ont la même structure que les JO : aller du réel du corps vers l'inscription d'un record dans une table comptable symboliquement..

Dans le registre de l'imaginaire vers le registre du symbolique, Stéphane raconte comment le passage des Jeux Olympiques rêvés, au titre de champion olympique obtenu, à été fait même si ce ne sont pas les « vrais » J.O mais les jeux pour les handicapés.

La question de la longévité en sport, faire des carrières de type Carl Lewis se pose de la manière à chercher tout le temps le plaisir donné par la première médaille qui serait le point initial inaugurant une répétition de ce « une seule fois-un seul plaisir » qui oblige le sportif à se remettre en question tout le temps (le réel) et non se laisser berner dans l'illusion que se serait éternel. C'est en continuant à chercher ce passage du réel vers le symbolique par le moyen de l'imaginaire que l'on reste en prise avec la « réalité sportive », c'est une orientation à retrouver à chaque fois qui n'est jamais obtenue une fois pour toutes. Certains sportifs réussissant une fois au

JO, pris ensuite dans une sorte d'illusion imaginaire, narcissique, se perdent et ne reviennent plus au réel de la performance.

Le début de la compétition est un moment « magique », un instant de solitude et d'isolation, mais où le signe de la croix vient faire lien avec la transcendance. Mais ces moments ne semblent pas se « fétichiser » dans une répétition identique.

Jean-Patrick est cycliste professionnel et la notion d'aboutissement du travail mais aussi la nécessité de garder la vigilance dominant la notion de victoire et réussite. La victoire dans le cyclisme- à part les qualités physiques- est donnée par un « plus » qui fait la différence par rapport aux autres. Il reconnaît la valeur de la chance dans le sport qu'il pratique car « être dans la bonne roue » ne lui appartient pas. C'est une chance qui se manifeste aussi dans la vie de tous les jours. « Etre la haut » symbolise aussi la vigilance, car il ne faut pas « se laisser avoir » par les personnes qui sont autour et par le caractère éphémère du moment. Le hasard est défini comme « des moments dans la carrière qui font que tu fasses du vélo ou pas, de sport de haut niveau ou pas » et il l'accepte comme un fil conducteur dans la vie. Ne pas avoir de chance, se sentir rien dans le milieu c'est « ne pas être dans la bonne échappée qui va au bout ». Avoir connu « le bas », il reconnaît l'efficacité de l'action de ne pas avoir la confiance du directeur de l'équipe qui ne le met pas sur le Tour de France. S'il y a eu une réussite, c'est après ce passage par le bas : « le réel » et se remettre en question c'est la clé du succès. Il reconnaît que cette façon d'agir- ne pas lui faire confiance- a joué le rôle médiateur et a eu son efficacité pour la réussite dans le Tour de France où il a gagné une étape pour sa nouvelle équipe.

Gagner une étape du Tour de France ou la course mythique Paris-Roubaix représente pour un cycliste l'accomplissement de rêves d'enfant. C'est le passage du registre de l'imaginaire : « compter pour l'autre » au registre symbolique, « se compter dans l'Autre » qu'il a réussi à faire en gagnant une étape du Tour 2003, la dernière- celle des Champs Elysées.

L'école et les études lui posent un vrai problème, elles sont vues par Jean- Patrick moins comme un devoir que comme une contrainte envers laquelle il lui arrive de se rebeller quelquefois. Cela ne s'est jamais passé avec le vélo qui est vécu comme une passion et un accomplissement de son être.

Eugen est handballeur professionnel et le désir de faire du sport de haut-niveau et des études supérieures en même temps est fort car la réussite dans le sport offre la gloire, alors que les études donnent de la sécurité. Pour mener les deux à la fois, il renonce à une carrière meilleure dans le handball français. Cela provoque un regret de sa part et une difficulté d'appréhension du monde et des choses. Il était trop jeune pour comprendre l'offre et il a été mal conseillé par son entourage.

Grâce à ses atouts, la réussite peut arriver mais il parle de moments difficiles, de confrontations avec des adversaires redoutables qui l'amènent à avoir de grandes émotions avant les rencontres, des émotions qu'il reconnaît avoir une efficacité symbolique car sans elles il n'y a pas de réussite méritée : transformer les émotions en motivation est quelque chose de nécessaire à la réussite et cela se passe plutôt quand le match est chez les adversaires, où il ne se sent pas bien accueilli et grâce à la haine du public et des adversaires, il trouve la solution pour faire marcher le système de motivation. Alors que pour les matchs sans grand enjeu ou joués à domicile, le système ne fonctionne plus.

Dans toute la représentation du sport, les JO jouent le rôle de la part du rêve, inaccompli mais compensé par une vision de voir le sport comme une manière de se dédier à 100% et c'est cela qui compte le plus. Pour exemplifier cela, il fait appel à Maradona, qui n'est pas un modèle à suivre car il ne le trouve jamais investi à 100% dans le football, alors que son talent à été immense et qu'il n'a jamais réussi à se connaître et à toucher ses limites- le signe qui apporte l'humilité.

En pratiquant un sport d'équipe, la charge est moins dure à porter lors de l'échec car elle n'est pas portée par un seul individu. Il a réussi à être le meilleur du pays, pour plus de résultats, comme des titres mondiaux, olympiques, les choses ne tiennent pas seulement de lui.

Pour lui, gagner signifie aussi se construire alors que perdre signifie l'équivalent de se détruire. Dans les moments de difficulté, pendant la compétition, quand tout se jouait dans les derniers instants, il décrit le moment comme coupé du réel, où une paix intérieure s'installait.

Isabelle est judoka et le passage de l'imaginaire au symbolique est réalisé au niveau des championnats nationaux, car « ce niveau-la » elle le maîtrisait. La victoire s'est manifestée (« ça s'est produit ») aux compétitions internes, alors qu'au niveau international « le déclic- il n'y a jamais eu ». Ce qui, d'habitude, chez les autres fonctionne très bien, chez Isabelle n'a pas d'efficacité : sa motivation ne vient ni du désir de revanche, ni d'ambitions, ni de la violence envers son adversaire ou de la haine. Si pour ses entraîneurs le décès de la mère d'Isabelle a pu constituer un médiateur qui aurait pu favoriser le passage vers la réussite en compétitions d'un niveau supérieur aux championnats nationaux, cela ne marche pas et n'a pas d'effet sur ses résultats car elle refuse la manipulation.

Dans la pratique sportive, il lui manque la croyance en soi-même mais aussi le repère et le lien avec Dieu. Son rapport avec la divinité s'exprime plutôt par l'attente d'un miracle que par la confiance d'être bénie par Dieu ou d'être « regardée de là- haut ». Le blocage s'observe aussi dans son éducation, axée sur les valeurs (où le respect détient une place principale), des valeurs qui ne se constituent pas dans un système permettant la construction du transcendant.

De son éducation vient aussi la rupture entre les choses réalisées- ses performances sportives : « les choses que j'ai faites d'une certaine façon »- et la difficulté de les assumer pleinement, de se déclarer satisfaite. Ce mode d'agir présente un avantage et un désavantage : ne jamais être contente de soi peut aider à progresser mais il y a aussi le risque de se transformer en une éternelle insatisfaite.

Mariana est gymnaste, championne olympique et mondiale et faire de la gymnastique a signifié pour elle un fort besoin d'accomplissement. Après une belle carrière, qui « ne dure pas toute la vie » le retour aux études à été fait pour combiner la pratique avec la théorie et donner une suite à la carrière déjà commencée et pour la faire durer.

Si le haut-niveau la garde enfermée dans le centre où l'équipe nationale s'entraînait et où elle devait se soumettre aux règles, la vie après le haut niveau signifie la liberté de réflexion et de faire ses propres choix, tout en gardant un esprit combatif dans la vie de tous les jours.

La compétition est une lutte avec soi-même, elle ne se compare pas à ses adversaires et elle ne se fait pas des calculs tout au long de la compétition.

Mariana se déclare croyante mais elle n'aime pas être serrée avec trop de monde dans les églises orthodoxes. Si dans la victoire elle ne voit pas « la main de Dieu », et sait que tout dépend d'abord de soi-même, elle espère et garde toujours la confiance car l'aide de Dieu ne sert à rien si on ne veut pas d'abord soi-même. Pour cela, elle ne voit pas de miracle dans la réussite sportive car il y a un long travail pour effectuer le passage de l'imaginaire au symbolique.

Elle fait la rencontre du réel durant une longue période de doute, quand elle à été blessée, et dans sa tentative de revenir au haut-niveau, elle voit dans la visite du Pape en Roumanie un signe du sacré qui représente le médiateur pour sa motivation, cela lui donne le courage et la puissance de récupérer et de réussir, devenir championne olympique et mondiale.

Maria dit pouvoir contrôler ses émotions et la peur d'avant la compétition grâce à l'expérience. Elle semble divisée entre une croyance en Dieu acquise pendant le jeune âge et une forte croyance en sa valeur individuelle. Elle peut ainsi ne pas faire attention aux public, ni à ses adversaires et attend beaucoup d'elle-même.

Adriana_ a pratiqué l'aviron. Elle a été championne européenne aux juniors. La réussite va avec les sacrifices : des conditions dures de travail, pas toujours assez de nourriture par rapport à l'effort accompli, ni de l'argent. Le côté positif de tous ces sacrifices a été la satisfaction de ses parents pour les réussites obtenues, malgré les difficultés. Mais ses objectifs et ses désirs d'aller plus loin dans la performance sportive ont été stoppés par l'arrivée de la maladie : le virus hépatique C, contacté chez le dentiste.

L'hépatite C a ébranlé ses convictions, elle cherche des réponses en allant « même aux monastères », et elle ne peut pas comprendre pourquoi cette fois il n'y a plus de compensation comme à la fin du lycée quand la réussite au baccalauréat avait suivi l'échec en sport. Cette fois-ci, le recours au religieux n'a aucun effet sur le réel de la maladie, elle est en difficulté pour manager la situation. Elle cherche de nouveaux lieux de sublimation, comme celui de vouloir faire du sport une profession, pour attirer les enfants vers le sport. Elle est prise elle-même dans une contradiction qu'elle ne relève pas : elle recommande la pratique sportive pour « le bien » des enfants, alors que son expérience témoigne de l'inverse, la perte de sa santé.

Conclusions

Le but de cette étude a été d'analyser le rôle de l'imaginaire au sein du système créé par le sportif au but de déclencher une efficacité symbolique. Les compétitions sportives de type Jeux Olympiques ou le Tour de France ont leur place dans la mémoire et l'imaginaire des sportifs de haut niveau. Les trois registres de la réalité humaine sportive, énoncés par Lacan (1953) nous ont permis d'analyser la façon dans laquelle cette expérience a amené à une transformation pour les sujets interviewés. L'imaginaire est défini comme un domaine du représentable, de l'apparent, du semblant et de l'illusoire. Et cet imaginaire est vu différemment dans toutes les – analyses de cas en fonction de chaque histoire personnelle. Mais au cœur de l'imaginaire sportif il y a une grande compétition (Jeux Olympiques ou le Tour de France)

Le symbolique est ce qui fait la différence et la distinction entre les êtres humains. Pour chacun la performance sportive prend une autre valeur, en allant de l'accomplissement, respect des autres, estime de soi.

Le réel c'est ce qui ne peut pas être représenté en aucun mode et généralement celui-ci tient du corps physique : la maladie, l'accident, les limites physiques.

Nous semble nécessaire de préciser que par cette étude et par la méthode utilisée, nous n'abordons pas le problème d'une perspective générale mais cela nous permet de dégager quelques repères en ce qui concerne l'imaginaire des sportifs. Le sport a aussi ses mythes et le titre de champion olympique ou de vainqueur dans le Tour de France représente l'inscription du nom des sportifs à côté des vainqueurs. Dans toute cette logique, le corps physique est le support et tout ce travail réalisé au cours des années et les heures des entraînements effectués déterminent la création des éléments qui marquent le corps du sportif : la sensation d'effort poussée jusqu'à la limite, la douleur, le plaisir aussi. Généralement, ce corps appartient au réel et c'est celui-ci qui ne permet pas le passage de l'imaginaire rêvé (la victoire, le triomphe sur les adversaires, etc.) au symbolique (le titre de champion). Des fois, le moment du réel peut être dépassé, l'imaginaire en continuant de créer et les études liées au sport ou

même la croyance permettent un relancement dans le processus de la performance, mais différemment et dans un autre domaine.

Bibliografie

EHRENBERG, A., (1991), *Le culte de la performance*, Paris, Calmann -Lévy
 HUGUET, S., LABRIDY, F., (2004), *Approche psychanalytique de la relation entraîneur- entraîné : le sport comme prétexte de la rencontre*. Science et motricité, 52,109-127.

ISAMBERT, F., (1979), *Rite et efficacité symbolique*, Cerf.

JEU, Bernard, (1987), *Analyse du sport*, Paris, Presses Universitaires de France

LABRIDY, F., (1997), *La performance*. In MH Brousse, F. Labridy, A, Terrisse; MJ Sauret. *Sport Psychanalyse et science*, pp41-97. Paris : PUF.

LACAN, J. (1964), *Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil.

LENK, Hans, (1984), *The essence of Olympic man : Toward an Olympic philosophy and anthropology*, in *International Journal of Physical Education*, no. 21, pp. 9-14.

LENK, Hans, (1986), *Toward a social philosophy of the Olympics: Values, aims and reality of the modern Olympic mouvement*, in *The modern Olympics*, Peter J. Graham and Horst Ueberhost (ed.), West Point (N.Y.): Leisure Press, pp. 106-169.

MAISONNEUVE, J-H.& MARGOT-DUCLOT, G., (1963), *Les techniques de la psychologie sociale : l'analyse de contenu*, en *Bulletin de Psychologie*, pp.220-16.

MESLIN, M., (1973), *Pour une science des religions*, Editions du Seuil

NAHOUM, C., (1975), *L'entretien psychologique*. Presses Universitaires de France.

NISSIOTIS, M.N., (1979), *La Philosophie de l'Olympisme*, Académie Olympique Internationale, 18e session, Athènes.

QUEVAL, Isabelle, (2004), *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Gallimard.

TERRISSE, A, LABRIDY, F., (1990), *Imaginaire, Réel, Symbolique*, Actes du Colloque International de psychologie du sport, Montpellier, Publication EPS-SFPS

YONNET, Paul, (2004), *Huit leçons sur le sport*, Gallimard

APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE À LA RECHERCHE MISE EN
PRATIQUE DES MÉTHODES MODERNES DE L'ENSEIGNEMENT
POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

Đurđica CRVENKO
University of Novi Sad

Résumé

L'enseignement de la philosophie a pour but de développer le besoin de la pensée critique chez l'étudiant, il doit l'inciter à faire des recherches indépendantes, à discuter, à présenter, découvrir et raisonner des hypothèses et des thèses, jusqu'à leurs toutes dernières conclusions. L'enseignement de la philosophie est un acte philosophique. La méthodologie de l'enseignement de la philosophie n'est pas qu'un système d'instructions pratiques pour l'organisation d'une éducation philosophique, elle consiste en fait en un dialogue continu entre l'enseignant et l'élève, une philosophie du dialogue sur les philosophies. Sans un dialogue l'enseignement de la philosophie n'atteint pas la pensée philosophique.

1. Objet de cette étude

Un enseignement qui n'incite pas l'élève à l'indépendance, qui ne stimule pas son inventivité à présenter librement ses opinions et convictions, qui n'est pas propice à la confrontation de plusieurs opinions différentes, ne donne pas à l'élève la possibilité d'être suffisamment actif et d'obtenir de meilleurs résultats.

L'enseignement de la philosophie a pour but de développer le besoin de la pensée critique chez l'étudiant, il doit l'inciter à faire des recherches

indépendantes, à discuter, à présenter, découvrir et raisonner des hypothèses et des thèses, jusqu'à leurs toutes dernières conclusions.

Les considérations sur le plan théorique étant insuffisantes, et les études sur le plan empirique étant rares - c'est-à-dire insuffisantes quant à la mise en pratique de diverses méthodes dans la réalisation de l'enseignement de la philosophie, étant donné aussi que l'enseignement de la philosophie s'effectue principalement »ex cathedra«- la question se pose de savoir de quelle manière les méthodes modernes de l'enseignement de la philosophie peuvent s'appliquer.

2. Problème posé dans cette étude

Le problème que nous posons se définit explicitement comme l'étude d'une part des possibilités de la mise en pratique des méthodes modernes de l'enseignement de la philosophie dans les lycées et d'autre part de leur effet lors du déroulement de l'enseignement.

Le problème traité dans notre étude se résume donc en une question: La mise en pratique des méthodes d'enseignement modernes dans l'enseignement de la philosophie dans les lycées a-t-elle un effet positif quant à l'activité et aux résultats des élèves en cette matière?

3. But et tâches de cette étude

Nous allons donc essayer de montrer, par l'étude du problème posé, si la mise en pratique des méthodes modernes d'enseignement peut avoir une influence sur l'activité des élèves en classe, c'est-à-dire si elle a un effet positif sur les résultats scolaires en cette matière. Nous avons étudié à cet effet, à l'aide de la méthode *ex post facto*, si l'on peut obtenir chez les élèves, en appliquant ces méthodes modernes, une activité plus importante de la pensée et un meilleur effet de l'enseignement de cette matière.

Nous avons divisé le but ainsi défini en tâches.

Tâches de la recherche:

1. Faire des préparations, pour les cours de philosophie se basant sur la mise en pratique des méthodes modernes d'enseignement;
2. Suivre et évaluer les cours de philosophie mettant en pratique les méthodes modernes d'enseignement;
3. Vérifier si ces méthodes modernes résultent en une activité plus intense de la pensée chez les élèves;
4. Vérifier si ces méthodes modernes en cours de philosophie donnent de meilleurs résultats scolaires en cette matière.

4. Hypothèses de la recherche

a. Nous supposons que l'élaboration d'une préparation contribuera à une meilleure organisation des cours pendant lesquels s'appliquent des méthodes modernes d'enseignement;

b. Nous supposons que les cours évalués, pendant lesquels s'appliquent des méthodes modernes d'enseignement, seront plus efficaces que les cours d'enseignement traditionnel;

c. Nous supposons qu'un enseignement mettant en pratique les méthodes modernes pour les cours de philosophie contribue à augmenter l'activité de réflexion chez les élèves;

d. Nous supposons qu'un enseignement mettant en pratique les méthodes modernes pour les cours de philosophie contribue à de meilleurs résultats scolaires en cette matière.

5. Variables de la recherche

En déterminant les notions-clés comprises dans la définition du problème de cette étude, nous avons aussi déterminé une liste complète des variables, avec leur définition précise et claire – sur le plan théorique et opérationnel. Nous fondant sur une analyse de tous les segments du problème nous avons identifié les variables suivantes:

Variable indépendante. Les méthodes modernes d'enseignement: nous avons choisi cette méthode de recherche

- – *recherche dans le texte et méthode de dialogue*
- – *entretien heuristique et discussion*, qui auront un rôle de première importance dans le programme de notre recherche empirique.

Variable dépendante

1. intérêt de l'élève activité de réflexion pendant le cours
2. bons résultats scolaires des élèves en philosophie

6. Méthodes de recherche

Pour vérifier les hypothèses posées au début de notre recherche, nous utiliserons le procédé »ex post facto«, la méthode descriptive – la méthode d'analyse du contenu.

Même si on sous-estime généralement la valeur scientifique des recherches »ex post facto«, on met en doute leur validité et leur fiabilité par rapport à la vraie recherche expérimentale, malgré tout nous avons choisi cette méthode, car elle se réalise avec succès dans le cadre de l'école, et nos résultats peuvent être considérés comme une »introduction« ou »préparation« pour la »vraie« recherche expérimentale.

À part la méthode »ex-post facto« déjà citée, nous avons aussi utilisé la méthode descriptive – méthode d'analyse du contenu; l'analyse du matériel pédagogique comprend le plan et le programme d'enseignement de la philosophie en terminale des lycées, l'emploi du temps avec la répartition du programme sur l'année, les plans de travail mensuel des enseignants, les préparations écrites pour les cours, les manuels d'élèves, et la littérature de méthodologie etc..

7. Techniques et moyens de recherche

Nous avons employé la technique du test dans cette étude, l'observation systématique et planifiée des cours dans les classes où les méthodes modernes sont mises en pratique.

Pour obtenir les données les plus fiables sur d'éventuelles variations résultant de la méthode *ex post facto*, nous avons utilisé les moyens suivants:

1. Test de connaissances – questions à traiter comme essais, pour une évaluation des connaissances (examen final) après la mise en pratique d'un programme expérimental.

La durée du test est limitée: la question est dictée, suivie de 5 mn pour la réponse, on pose 5 questions (Le test a été rédigé par l'auteur de ce travail pour les besoins de cette étude).

2. Compte-rendu pour le suivi et l'évaluation des cours (Formulaire utilisé-Vilotijević, M., 1995.).

8. Échantillon étudié

Pour définir avec précision l'échantillon de la population nous le déterminerons de trois manières:

1. par le contenu: élèves des terminales des lycées

2. par la quantité: quatre classes de terminales, de la commune de Novi Sad

3. par le temps: en mars de l'année scolaire 2004/2005.

Nous avons choisi un échantillon défini avec les élèves des terminales du Lycée professionnel d'Économie »Svetozar Miletić« de Novi Sad, et les classes suivantes: T-4 , IV-10, IV-7 et IV-8.

L'échantillon est déterminé en quantité avec tous les élèves des classes citées, avec un total de 116 élèves (60 élèves des classes – T-4 et IV-10 – avec un enseignement à méthodes modernes et 56 élèves des classes – IV-7 et IV-8 – avec un enseignement à méthodes traditionnelles).

Le nombre d'élèves a diminué au cours de l'étude (N-80), à cause de la période choisie pour les recherches – période d'infections et de maladies de l'appareil respiratoire, ce qui a fait que la classe à enseignement à méthodes modernes avait 45 élèves et celle à enseignement à méthodes traditionnelles en avait 35.

Nous pensons que la quantité de notre échantillon, même réduite, est en mesure de satisfaire les critères de notre étude, dont le but n'est pas d'examiner un grand nombre d'élèves mais d'étudier les paramètres et les effets plus en profondeur.

Il est nécessaire de souligner que notre choix de prendre pour échantillon les classes de terminales de lycées a été basé sur le fait que le programme d'enseignement des lycées prévoit les cours de philosophie en terminale.

Seuls les traits caractéristiques de l'échantillon pouvant influencer les résultats de la recherche, directement ou indirectement, sont pris en compte; ils ont été cités lors de la classification des variables de la recherche.

Pour le choix des professeurs inclus dans notre recherche, nous avons sélectionné ceux qui avaient la formation requise, avec un minimum de dix années d'expérience dans l'enseignement (en pratique de cours), ceux qui réussissent à obtenir de bons résultats scolaires par leur enseignement, et enfin ceux qui se trouvaient prêts à coopérer et à participer au programme ex post facto.

Tableau 1. Échantillon des élèves présenté selon la mise en pratique des méthodes d'enseignement des programmes et indication des écoles et classes auxquelles ils appartiennent

Méthodes d'enseignement	École	Classe	Nombre d'élèves	Total
Méthodes d'enseignement traditionnel	Lycée professionnel d'Économie "Svetozar Miletic"	IV-7	28	56
		IV-8	28	
Méthodes d'enseignement moderne	Lycée professionnel d'Économie "Svetozar Miletic"	T-4	32	60
		IV-10	28	
		Total:		116

9. Organisation de la recherche

Dans cette recherche, le procédé méthodologique se fonde sur le modèle ex post facto. Pour entreprendre ce modèle de recherche, les étapes suivantes étaient les plus importantes:

- élaborer une préparation de cours (modèle) pour effectuer le programme de cours dans les classes où les méthodes modernes sont mises en pratique,
- établir des procédés de mise en pratique des méthodes modernes d'enseignement pour le professeur,
- suivre les effets des méthodes sur l'activité des élèves dans les classes,
- établir les résultats obtenus par l'analyse du suivi des effets des méthodes modernes sur l'activité des élèves dans les classes ,
- évaluation finale – établir la situation finale dans toutes les classes,
- établir les résultats de l'évaluation finale dans les classes où ont été appliquées les méthodes modernes.

10. Procédés d'élaboration des données

L'élaboration des données résultant de la recherche sera faite sur le plan de la quantité et de la qualité, et les résultats de la recherche seront présentés sous forme de textes, de tableaux et de graphiques. Nous nous efforcerons à faire un choix de procédé convenant au but de la recherche et à la nature des données présentées. Pour établir les avantages et les effets de la mise en pratique des méthodes modernes d'enseignement, il est nécessaire de faire une comparaison des résultats obtenus par l'étude dans les classes où ces méthodes ont été appliquées par rapport à ceux des classes à méthodes d'enseignement traditionnelles.

11. Modèles de scénario pour les cours d'enseignement de la philosophie

On dit souvent que le métier d'enseignant est créatif. C'est généralement vrai. Si l'on se prend à examiner la question de la créativité dans l'enseignement, il faut commencer par étudier l'étape de préparation de l'enseignant, mais aussi des élèves, son contenu et l'organisation du cours dans sa totalité.

Pour une bonne préparation de cours, l'enseignant doit prendre en compte: les innovations dans l'enseignement et les méthodes modernes d'enseignement; c'est ainsi qu'il doit concevoir et rédiger sa préparation au cours pour pouvoir mettre en pratique les idées d'apprentissage actif dans la pratique de l'enseignement.

Cela fait partie du micro-plan qui doit permettre d' «observer la réalisation d'une unité de cours de façon détaillée, sur le plan du contenu, de la technique, de l'organisation, sur le plan pédagogique, psychologique, didactico-méthodologique» (Jukić, S., 2005.).

Pour que cette étape, élaboration du micro-plan, puisse aider à la réalisation des idées sur l'apprentissage actif, il faut se défaire, ou du moins franchir, certains obstacles présents dans la pratique de notre enseignement scolaire:

- en premier lieu, l'enseignant n'est pas censé projeter, ce n'est pas ce qu'on attend de lui, des innovations indépendantes dans son travail,
- en second lieu, à cause du système existant de rédaction des préparations de cours (provoquant une automatisation appliquant des modèles) les enseignants ne peuvent se rendre compte de l'importance de cette étape dans le processus de l'enseignement,
- troisièmement, la spécificité de la philosophie en tant que matière à enseigner,
- et enfin, la communication entre l'élève et l'enseignant, etc...

Dans les modèles suivants (I et II), nous donnons des exemples de réussite, grâce à une bonne préparation de base, quant à la création de

situation provoquant l'activité de l'élève, une interaction pédagogique entre les élèves eux-mêmes d'une part, et les élèves et le professeur d'autre part.

Dans ce cas concret, on a souligné la mise en pratique d'une méthode de recherche appliquée à un texte avec une tâche concrète pour les élèves, combinée avec une méthode de discussion et de dialogue. Les tâches données stimulent des actions concrètes et des réactions – une activité plus importante des élèves, une réflexion critique- d'un processus d'apprentissage à travers la structure du contenu enseigné prévu pour un cours.

Cette approche a été choisie car elle est considérée être la plus efficace dans le processus de réalisation des buts de l'enseignement définis à l'avance, avec la mise en pratique des méthodes modernes d'enseignement ayant pour résultat une plus grande activité des élèves et un apprentissage actif.

Modèle I

Ville et lycée: Novi Sad, Lycée professionnel d'Économie

«Svetozar Miletić»

Classe: terminale

Matière étudiée: Philosophie

Unité étudiée: «Critique de la raison pure»-Kant (Théorie de la connaissance)

Type de cours: Traitement de nouvelles connaissances

Buts du cours:

a) éducationnels: prise de connaissance des élèves avec les bases de la Théorie de la connaissance-sensualisme, la raison, l'esprit, ainsi que de l'importance et de la spécificité de la manière d'expression de Kant

b) fonctionnels: formation des élèves à vivre et comprendre les pensées philosophiques de Kant, développement des capacités d'observation, d'expression, de jugement critique indépendant des élèves

c) pédagogiques: développement des activités et de l'indépendance des élèves, de leurs capacités et de leurs habitudes de travail, développement de l'approche critique à l'initiation philosophique et à leurs regards critiques sur le monde

Forme de travail: enseignement frontal et travail individuel

Méthodes de cours: monologue, entretien à dialogue et heuristique

Moyens utilisés: thèses sur le tableau, manuel

Littérature:

a) pour les élèves: Savić M., Cvetković V., Cekić N.: Filozofija, za IV razred gimnazija i stručnih škola (Philosophie, pour les terminales de lycées), Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2001

b) pour les enseignants: Savić M., Cvetković V., Cekić N.: Filozofija, za IV razred gimnazija i stručnih škola (Philosophie, pour les terminales de lycées), Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2001

- spécialisée: Perović M, *Istorija filozofije (Histoire de la Philosophie)*, Odsek za filozofiju, Filozofski fakultet, Novi Sad, 2003/2004.
- méthodologique: Marinković J., *Prilozi metodici nastave filozofije (Des méthodes pour l'enseignement de la Philosophie)*, Zavod za izdavanje udžbenika, Sarajevo, 1968.
Marinković J., *Metodika nastave filozofije (Méthodologie de l'enseignement de la Philosophie)*, Školska knjiga, Zagreb, 1983.

Lieu de travail:classe

Structure globale du cours:

Partie I: Annonce du sujet – unité d'enseignement (3 minutes)

Partie II: Présentation de l'unité d'enseignement (à l'aide de communications, si possible) et établissement de synthèse avec annotation au tableau des notions-thèses fondamentales(30 minutes)

Partie III:Récapitulation sous forme de communication (7 minutes)

Partie IV: Annonce pour le cours suivant la «Critique de la raison pratique» de Kant (5 minutes)

Organisation du cours:

Étapes:Contenu:

Partie I:Annonce du sujet – de l'unité d'enseignement

Présentation orale Aujourd'hui nous travaillerons sur la Théorie de la connaissance de Kant, «Critique de la raison pure»

Notes sur le tableau KANT-THÉORIE DE LA CONNAISSANCE-«CRITIQUE DE LA RAISON PURE»

Partie II:

Présentation orale *La question philosophique principale dans la «Critique de la raison pure» est Que puis-je connaître?*

Notes sur le tableau *Quelle est la limite de notre raison?*

Méthode de dialogue *L'homme peut-il tout connaître ou non?*

(questions puis réponses-élève-Oui, car l'homme développe ses connaissances, des élèves) et leur quantité.

Si c'est possible, peut-il prendre un café avec Dieu?

-élève-Non.

Conclusion: il ne peut pas et les connaissances sont limitées.

Méthode de présentation

Kant considère que notre connaissance du monde se fait par les sens et par la raison, il se demande si une connaissance, indépendante de l'expérience et des sens, précédant l'expérience peut exister. Il considère que la raison a des formes de connaissance innées qui influence la manière dont nous percevons le monde, il est à leur recherche. Ce sont les jugements synthétiques-a priori, les jugements qui développent notre connaissance. Pour parvenir aux jugements synthétiques-a priori étant valides en général et par besoin (valides pour tous et pour

toujours) il divise le pouvoir de la connaissance en 3 parties:

Notes sur le tableau 1. sens – formes pures: espace et temps

2. raison – formes pures: catégories

3. esprit – formes pures: idées de Dieu, éternité et liberté

Méthode de présentation

Notre connaissance commence par les sens, et par la raison parvient jusqu'à l'esprit. Dans toutes ces étapes de la connaissances il cherche ce qui donne la généralité et le besoin à la connaissance – son universalité c-à-d. «ses formes pures» - formes sans contenu.

La connaissance qui ne s'occupe pas d'objets, mais de notre connaissance sur les objets si elle doit être a priori, Kant la nomme la connaissance transcendante – nous acquérons la connaissance de ce qui est possible par l'expérience c-à-d. le phénomène. Donc, Kant nomme la connaissance de ce qui est hors de l'expérience, c-à-d. des objets «les choses par elles-mêmes», connaissance transcendante. Par l'observation de la perception il établit que les formes pures de la perception sont l'espace et le temps. Donc, l'espace et le temps son des formes de la connaissance humaine c-à-d. des caractéristiques de la raison existant a priori, elles existent avant l'expérience. L'espace et le temps ne se constatent pas dans les objets dont nous acquérons la connaissance. Nous entendons tout ce que nous voyons comme des phénomènes dans l'espace et le temps, c'est à dire que le monde apparaît à notre conscience comme un ensemble de phénomènes dans le temps et dans l'espace.

Notes sur le tableau

- sens et raison – connaissance transcendante

- connaissance de phénomène

- esprit -connaissance transcendante

-«chose par elle-même», objet

Méthode de présentation

Les formes pures de la raisons sont des catégories et elles sont données à la raison a priori. Elles sont de 4 sortes: la qualité (jugements affirmatifs, négatifs et limitatifs), quantité (jugements universels, particuliers et individuels), relation (jugements catégoriques hypothétiques et disjonctifs) et modalité (jugements problématiques, assertoriques). Grâce à elles la raison arrange, classe et forme en des objets tout ce qu'elle perçoit par ses sens. C'est pourquoi Kant considère que nous ne pouvons pas connaître le «monde pour le monde» mais nous connaissons le «monde pour nous» - comme un phénomène, comme quelque chose de possible par l'expérience.

Elles se trouvent dans l'esprit de l'homme avant et indépendamment de toute expérience, comme si , par exemple, on nous aurait mis des lunettes à verres rouges, et que nous voyions tout, pendant notre vie entière, à travers cette couleur rouge.

Méthode de dialogue-élève- Comment notre connaissance est-elle limitée puisque nous (question de l'élève et la développons continuellement?)

réponse du professeur)

Kant distingue les notions de la raison et celles de l'esprit.

La raison connaît ce qui peut se vérifier par l'expérience, l'esprit connaît ce qui dépasse la frontière de l'expérience, c'est-à-dire les idées. Les formes pures de l'esprit sont les idées.

Méthode de l'exposé
Notes sur le tableau

Ce sont les idées sur Dieu, l'éternité et la liberté
- la limite de notre esprit est «la chose en elle-même»
c'est-à-dire l'idée de Dieu, l'éternité et la liberté
- quand l'esprit essaie de leur donner réalité, il se trouve dans une impasse, une antinomie
- d'après Kant nous connaissons les désignations des choses mais ce qu'elles sont «par elles-mêmes»

Méthode de l'exposé

L'esprit se trouve dans une impasse quand il se pose des questions sur ces idées car on peut tout aussi bien les démontrer que les contester. Kant nomme ces controverses des antinomies. Ces idées ne peuvent se connaître et ce sont des «choses par elles-mêmes», ne faisant pas partie d'idées pouvant se rationaliser elles ne peuvent trouver leur place dans la science. Kant conclut que la métaphysique, traitant de ces idées, ne peut être considérée comme une science.

Méthode de dialogue *Qui peut prouver que l'âme est immortelle?*
-élève- Personne.

Partie III:

Présentation orale et méthodes Les thèses au tableau, le professeur aide les élèves à comprendre et répéter la théorie de la connaissance de Kant.

IV deo:

Annonce du sujet pour Au cours suivant nous travaillerons sur la « Critique de la le cours suivant raison pratique» de Kant.

Après mon exposé vous recevrez tous le même test, vous devrez le lire et vous répondrez tous à trois questions- les questions sont les mêmes pour tous les élèves, puis nous aurons une discussion.

T A B L E A U

KANT «CRITIQUE DE LA RAISON PURE» - THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

- Que puis-je savoir?
- Quel sont les limites de notre esprit?
- Il distingue les pouvoirs de connaissance en:
 1. sens – formes pures: espace et temps
 2. raison – formes pures: catégories
 3. esprit – formes pures: idée de Dieu, éternité, liberté
- sens et raison --- connaissance transcendante
 - connaissance de phénomène
- esprit --- connaissance transcendante
 - «chose par elle-même», objet
- les limites de notre esprit sont les «choses par elles-mêmes» c-à-d. l'idée de Dieu, de l'éternité et de la liberté
- quand l'esprit essaie de leur donner réalité il se trouve dans une impasse, ANTINOMIES
- d'après Kant nous apprenons à connaître les désignations des choses mais pas les choses «en elles-mêmes»

1. KANT "CRITIQUE DE LA RAISON PURE" – Préparation du cours

La "Critique de la raison pure" est la théorie de la connaissance de Kant. Il considère que nous *apprenons à connaître le monde par les sens et la raison*. Kant se demande si une connaissance indépendante de l'expérience et des impressions des sens existe, tout en précédant l'expérience.

Il considère que la raison a *des formes de connaissance innées* influençant *la manière* dont nous apprenons à connaître le monde.

Ce sont les jugements *synthétiques a priori* – jugements qui développent notre connaissance. Pour parvenir aux jugements a priori ayant une validité *générale et nécessaire* (ils sont valides pour tous et toujours) il divise le pouvoir de connaissance de l'homme en trois parties: *sensualisme, raison et esprit* (notre connaissance commence par les sens, puis, par la raison elle s'élève à l'esprit).

Dans chacune de ces étapes de la connaissance on cherche ce qui lui donne la généralité et la nécessité (*universalité*) c-à-d. "les *formes pures*" (formes sans contenu).

La connaissance n'ayant pas pour objet les choses, mais notre connaissance de celles-ci, si elle doit être a priori KANT la nomme *connaissance transcendantale* (nous connaissons ce qui est possible par l'expérience c-à-d. le phénomène).

KANT nomme *connaissance transcendantale* la connaissance qui traite ce qui est *hors de l'expérience, c-à-d. des choses, "les choses par elles-mêmes"*.

Par l'examen du sensualisme, il établit que les *formes pures du sensualisme sont l'espace et le temps*. L'ESPACE ET LE TEMPS sont des formes de la conception humaine, c'est-à-dire des facultés de la raison qui existent a priori, donc avant toute expérience.

L'espace et le temps ne se distinguent pas sur les objets dont nous acquérons la connaissance. Nous percevons tout ce que nous voyons comme des phénomènes dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire que le monde apparaît à notre conscience comme un ensemble de phénomènes dans l'espace et dans le temps.

Les formes pures de la raison sont des CATÉGORIES a priori données à la raison. Elles sont de 4 sortes: *qualité* (jugements affirmatifs, négatifs et limitatifs), *quantité* (jugements universels, particuliers et individuels), *relation* (jugements catégoriques hypothétiques et disjonctifs) et *modalité* (jugements problématiques, assertoriques, apodictiques). Grâce à elles la raison arrange, classe et forme en des objets tout ce qu'elle perçoit par ses sens. C'est pourquoi KANT considère que nous ne pouvons pas connaître le «monde pour le monde» mais nous connaissons le «MONDE POUR NOUS» (comme un phénomène, comme quelque chose de possible par l'expérience).

- A PRIORI + avant et indépendamment de l'expérience – elles se trouvent dans la raison de chaque homme

+ comme si l'on portait des lunettes à verre rouge, on perçoit toutes les choses pendant notre vie entière avec des nuances de couleur rouge

KANT *distingue les notions de raison et d'esprit*. La RAISON connaît ce qui peut être vérifié par l'expérience. L'ESPRIT connaît ce qui dépasse la frontière de l'expérience c-à-d. les IDÉES. *Les formes pures de l'esprit sont les idées*. Ce sont les *idées de Dieu, de l'éternité et de la liberté*. L'esprit se trouve dans une impasse quand il se pose des questions sur ces idées car on peut *tout aussi bien* les démontrer que les contester. Kant nomme ces controverses des ANTINOMIES. Ces idées ne peuvent se connaître et ce sont des «choses par elles-mêmes». On ne peut pas acquérir des connaissances rationnelles sur ces idées, donc elle n'ont pas leur place dans la science. KANT conclut que la métaphysique, traitant de ces idées, ne peut être considérée comme une science.

Modèle II**Ville et lycée:** Novi Sad, Lycée professionnel d'Économie

«Svetozar Miletić»

Classe: terminale**Matière étudiée:** Philosophie**Unité étudiée:** «Critique de la raison pratique»-Kant**Type de cours:** Traitement de nouvelles connaissances**Buts du cours:**

- a) éducationnels:** prise de connaissance des élèves avec les bases de la Pratique de la raison, des capacités de l'esprit, de la conscience morale de Kant, ainsi que de l'importance et de la spécificité de la manière d'expression de Kant
- b) fonctionnels:** formation des élèves à vivre et comprendre les pensées philosophiques de Kant, pratique de la démonstration argumentée, développement des capacités de jugement critique, de comparaison, systématisation et de présentation de son opinion-position ainsi que de la curiosité et de l'esprit de recherche des élèves. Développement des capacités d'observation, d'expression, de jugement critique autonome des élèves
- c) pédagogiques:** développement des activités et de l'indépendance des élèves, de leurs capacités et de leurs habitudes de travail, développement de l'approche critique à l'initiation philosophique et à leurs regards critiques sur le monde

Forme de travail: travail frontal et travail individuel**Méthodes de cours:** monologue, entretien à dialogue et heuristique**Moyens utilisés:** thèses sur le tableau, texte préparé avec des devoirs, manuel**Littérature:**

- a) pour les élèves:** Savić M., Cvetković V., Cekić N.: *Filozofija, za IV razred gimnazija i stručnih škola* (Philosophie, pour les terminales de lycées), Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2001
- b) pour les enseignants:** Savić M., Cvetković V., Cekić N.: *Filozofija, za IV razred gimnazija i stručnih škola* (Philosophie, pour les terminales de lycées), Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd, 2001
- **spécialisée:** Perović M, *Istorija filozofije (Histoire de la Philosophie)*, Odsek za filozofiju, Filozofski fakultet, Novi Sad, 2003/2004.
- **méthodologique:** Marinković J., *Prilozi metodici nastave filozofije (Des méthodes pour l'enseignement de la Philosophie)*, Zavod za izdavanje udžbenika, Sarajevo, 1968.
Marinković J., *Metodika nastave filozofije (Methodologie de l'enseignement de la Philosophie)*, Školska knjiga, Zagreb, 1983.

Lieu de travail: classe**Structure globale du cours:**

Partie I: Annonce du sujet – unité d'enseignement (3 minutes)

Partie II: Présentation de l'unité d'enseignement et établissement de synthèse avec annotation au tableau des notions-thèses fondamentales (15 minutes)

Partie III: Travail indépendant de recherche des élèves (15 minutes)

Partie IV: Discussion (10 minutes)

Partie V: Annonce pour le cours suivant (2 minutes)

Organisation du cours:

Étapes:Contenu:

Partie I: Annonce du sujet – de l'unité d'enseignement

Présentation orale Aujourd'hui nous travaillerons sur la «Critique de la raison pratique» de Kant, après la présentation vous recevrez un texte de Kant à lire, accompagné de devoirs, vous aurez tous les mêmes questions, après les devoirs nous aurons une discussion

Notes sur le tableau

KANT-«CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE»

Partie II:

Présentation orale D'après Kant, tous les hommes ont une capacité déterminée de la raison, c'est-à-dire une raison pratique, qui leur dit ce qui est juste/bien et ce qui est faux/mal. Cette raison ordonne le comportement humain, c'est donc la conscience morale qui possède en elle une loi morale donnée a priori.

Notes sur le tableau

-Conscience morale- loi morale donnée a priori
- la validité générale et nécessaire- universel

Présentation orale

Ce qui pousse l'homme à agir c'est le sens du devoir, Kant pense que la loi morale doit être de forme universelle, elle doit être généralement et nécessairement valide. C'est pourquoi il définit la loi morale comme un impératif catégorique.

Notes sur le tableau

- L'impératif catégorique: « Agis de façon à ce que la maxime de ta volonté puisse toujours servir de principe de loi générale» - sans condition
- ordre

Présentation orale

comme ordre sans condition: Agis de façon à ce que la maxime (principe) de ta volonté puisse toujours servir de principe de loi générale, donc on doit toujours se poser la question si le principe de notre action peut être universel, c-à-d. valide pour tous les humains. Après cet examen nous saurons ce qui est notre devoir et ce qui ne l'est pas, ce qui est permis et ce qui est interdit. La loi morale s'impose en nous comme un devoir (elle a une validité générale et nécessaire) et comme un impératif catégorique si l'homme est un être libre et rationnel. L'impératif catégorique est un critérium moral, le respect de ce critérium prouve que l'homme est libre, que sa volonté est libre et autonome.

Notes sur le tableau- la condition de respect de la loi morale est

LA LIBERTÉ

Présentation orale

La liberté est la raison d'existence de la loi morale et la loi morale est la raison de connaissance de la liberté. Ce qui est pour la raison pratique, se fondant sur la volonté libre, une loi de comportement, doit aussi être valide généralement et nécessairement pour tout homme. Kant démontre indirectement, dans sa «Critique de la raison pratique», l'existence de la libre volonté. La liberté est la seule idée de la raison pure que nous connaissons, car elle est la condition de la loi morale telle que nous la connaissons. Pour atteindre la perfection morale, d'après Kant, il faut croire aux postulats.

Notes au tableau

- Postulats: Dieu existe! L'âme est éternelle! La volonté est la liberté!

Présentation orale

Les postulats sur le tableau sont récapitulés. L'idée de Dieu, l'éternité et la liberté ne peut se démontrer mais elle peut être l'objet des convictions morales de l'homme. Ces idées peuvent être les principes régulateurs du comportement humain.

Partie III:

Un texte de Kant a été donné

Aux élèves avec des instructions

Travail de recherche autonome des élèves

Vous avez 15 minutes pour la lecture du texte et les devoirs, il sera peut-être plus facile de commencer par la deuxième question – quand vous aurez déterminé, à partir du texte, quelle est la priorité de Kant, l'universel-général ou l'individuel.

Partie IV:

Discussion

-élève- Un suicide est quand quelqu'un se précipite vers un danger de mort certain.

Qu'est-ce qu'un suicide?

Ces personnes sont-elles toujours en dépression, labiles, ou des personnes ne trouvant pas de solutions à leurs problèmes?

-élève- C'est une personne malade psychologiquement; Ce sont des personnes ne voyant pas d'issue à leurs problèmes.

Si une personne se suicide est-ce moral ou non?

-élève- si cette personne est malade psychologiquement, pour elle, c'est un acte moral, car elle ne réfléchit ni sur le moral, ni si cela va faire du mal à ses proches; Une personne saine pense que ce n'est pas moral; C'est l'affaire de chaque individu.

-élève—Est-ce un suicide si je paye quelqu'un pour me tuer?

Ce n'est pas considéré être un suicide. Seul si la personne fait l'acte elle-même, c'est un suicide.

Donc, le penchant pour le suicide, est-ce les circonstances-extérieures objectives le déclencheur ou le penchant-subjectif en nous-mêmes?

-élève- C'est en nous, quelque chose en nous, notre entourage peut avoir un peu d'influence si nous-mêmes nous le permettons; Oui, si on est fort, sain l'entourage ne peut pas nous influencer; Je ne réfléchis pas à de tels sujets.

Conclusion

Que dites-vous du texte de Kant «Du suicide»?

-élève- Il est difficile; Oui, difficile, à la première lecture nous ne l'avons pas compris.

Eh bien, c'est un des textes philosophiques plutôt faciles, quand vous lisez un texte, ne faites pas que le lire, il faut que la lecture s'accompagne d'un travail de réflexion sur le texte.

Partie V :La prochaine fois nous feront un Test de contrôle.

T A B L E A U
<p>KANT «CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE»</p> <p>-CONSCIENCE MORALE ---- LOI MORALE DONNÉE A PRIORI</p> <p style="text-align: center;">VALIDITÉ GÉNÉRALE ET NÉCESSAIRE---</p> <p>UNIVERSELLE</p> <p>- IMPÉRATIF CATÉGORIQUE: «AGIS DE FAÇON QUE LA MAXIME DE TA VOLONTÉ PUISSE ÊTRE UN PRINCIPE DE LOI GÉNÉRALE»</p> <p style="text-align: center;">SANS CONDITION ORDRE</p> <p>- LA CONDITION DE RESPECT DE LA LOI MORALE EST LA <u>LIBERTÉ</u></p> <p>- POSTULATS: DIEU EXISTE! L'ÂME EST ÉTERNELLE! LA VOLONTÉ EST LIBERTÉ!</p>

2. KANT "Critique de la raison pratique" – Préparation du cours

d'après Kant, tous les hommes possèdent une capacité déterminée DE LA RAISON donc une RAISON PRATIQUE

- qui leur dit ce qui est juste/bien et ce qui est faux/mal.
- qui met de l'ORDRE dans le comportement humain,
- cette CONSCIENCE MORALE possède en elle une LOI MORALE donnée A PRIORI.

- C'EST LE SENS DU DEVOIR QUI FAIT AGIR L'HOMME SELON LA MORALE

- KANT PENSE QUE LA LOI MORALE DOIT ÊTRE DE FORME UNIVERSELLE

donc elle doit avoir une validité GÉNÉRALE et NÉCESSAIRE

- c'est pourquoi il définit la loi morale comme un IMPÉRATIF CATÉGORIQUE (un ordre sans condition):

»Agis de façon à ce que la maxime (principe) de ta volonté puisse toujours servir de principe de loi générale«

- nous devons donc toujours nous demander si le principe de nos actions peut être valide universellement, pour tout homme

- après cet examen nous saurons ce qui est et ce qui n'est pas devoir, ce qui est permis et ce qui est défendu

- la loi morale s'IMPOSE À NOUS COMME UN DEVOIR (elle a une validité générale et nécessaire) et comme un impératif catégorique si tant est que l'HOMME EST UN ÊTRE DE RAISON ET LIBRE

- L'impératif catégorique est le CRITÉRIUM MORAL et le respect de ce critérium démontre que l'homme est LIBRE, c'est-à-dire que la volonté de l'homme est libre et autonome

- la liberté est la RAISON de l'existence de la loi morale, et la loi morale est la RAISON DE LA CONNAISSANCE de la liberté

- ce que la raison pratique peut se poser, se fondant sur la volonté libre, comme loi morale CELA DOIT ÊTRE VALIDE DE FAÇON GÉNÉRALE ET NÉCESSAIRE POUR TOUS LES HOMMES

- Kant démontre indirectement, dans sa «Critique de la raison pratique», l'existence de la LIBRE VOLONTÉ

- la liberté est la seule idée de la raison pure que nous connaissons, car elle est la condition de la loi morale telle que nous la connaissons

- pour atteindre la perfection morale, d'après Kant, il faut CROIRE AUX POSTULATS:

- Dieu existe! L'âme est éternelle! La volonté libre!

- l'idée de Dieu, de l'éternité et de la liberté ne peut se démontrer mais elle peut être l'objet des convictions morales de l'homme

- ces idées peuvent être les principes RÉGULATEURS du comportement humain

Texte pour les élèves

DU SUICIDE

Porter atteinte à sa vie de sa propre volonté ne peut être appelé suicide (homocidium dolosum) que si l'on peut prouver qu'il s'agit bien d'un crime qui est perpétré sur notre propre personne ou bien, par l'intermédiaire de ce suicide, sur d'autres (par exemple, quand une femme enceinte se suicide).

a) Se donner la mort est un crime (meurtre). En réalité, il peut être considéré comme une transgression par l'individu de son devoir envers

d'autres hommes (les époux, les parents envers les enfants, le sujet envers l'autorité ou ses concitoyens, et enfin envers Dieu, l'homme abandonnant sans y avoir été autorisé le poste qui lui a été assigné en ce monde); en fait il n'est question ici que de la violation d'un devoir envers soi-même, pour établir si, même si je laisse de côté toutes ces autres considérations, l'être humain est cependant obligé de rester en vie simplement par sa qualité de personne et s'il faut reconnaître là un devoir (et même un devoir strict) envers soi-même.

Que l'homme puisse s'offenser lui-même, cela semble absurde (volenti non fit injuria). C'est pourquoi le stoïcien considérait comme un privilège de sa personnalité (de sage) de pouvoir quitter la vie quand bon lui semble (comme d'une pièce enfumée) l'âme en paix, sans être contraint à le faire par un mal présent ou à venir, parce qu'il ne pourrait plus y être utile à quoi que ce soit. – Mais c'est justement ce courage, cette force de l'âme capable de ne pas redouter la mort et de connaître quelque chose que l'on peut estimer plus que sa vie, qui aurait dû constituer pour lui un motif d'autant plus fort de ne pas se détruire, lui qui est un être d'une si grande puissance, supérieure aux mobiles sensibles les plus puissants, et par conséquent de ne pas porter atteinte à sa vie.

L'homme ne peut aliéner sa personnalité aussi longtemps qu'il est question pour lui de devoirs, par conséquent aussi longtemps qu'il vit, et ce serait une contradiction pour lui que d'être autorisé à se libérer de toute obligation, c'est-à-dire d'agir aussi librement que s'il n'avait besoin d'aucune autorisation pour agir. Anéantir le sujet de la moralité en sa propre personne équivaut à extraire du monde, autant qu'il dépend de soi, la moralité dans son existence même, laquelle est pourtant une fin en soi; par conséquent, disposer de soi comme d'un simple moyen en vue d'une fin quelconque, c'est rabaisser l'humanité en sa propre personne (homo noumenon) à laquelle l'être humain (homo phaenomenon) était confié pour sa conservation.

S'enlever une partie intégrante de soi-même, tel un organe (se mutiler), par exemple donner ou vendre une dent pour qu'elle soit implantée dans la mâchoire d'un autre, ou se laisser castrer pour pouvoir mener une vie plus aisée comme chanteur, etc..., cela correspond au suicide partiel, mais le cas n'est pas le même si l'organe est gangrené ou si l'on ampute un organe menaçant de se gangrener et mettant ainsi la vie en danger, pareillement, on ne peut parler de crime envers sa personne lors de la décision de se séparer de ce qui, tout en étant une partie de notre corps, n'est pas un organe, par exemple les cheveux; quand bien même, dans ce dernier cas, l'acte n'est pas totalement innocent s'il tend à obtenir un gain extérieur.

Questions casuistiques

Est-ce un suicide que de se précipiter dans une mort certaine (comme Curcius) pour sauver sa patrie? – ou bien faut-il considérer le martyr volontaire consistant à se sacrifier pour le salut de l'humanité en général, tout comme dans le cas précédent, comme un acte héroïque?

Est-il permis de prévenir par le suicide une injuste condamnation à mort prononcée par son supérieur – et même dans le cas où celui-ci permettrait de le faire (comme Néron à Sénèque)?

Peut-on imputer comme dessein criminel à un grand monarque, récemment décédé, le fait d'avoir porté sur soi un poison à effet rapide, vraisemblablement pour ne pas se trouver forcé, au cas où il serait fait prisonnier lors de la guerre qu'il menait personnellement, d'accepter pour sa libération des conditions qui pourraient être préjudiciables à son État; car on peut lui supposer ce dessein sans nécessairement y voir un simple orgueil?

Un homme souffrait déjà d'hydrophobie, par suite de la morsure d'un chien enragé, et il a expliqué son geste disant qu'il n'avait encore jamais vu que quelqu'un puisse en guérir, il s'est donné la mort pour éviter, comme il le dit dans une lettre laissée par lui, de faire lui aussi, dans des crises de rage (dont il avait déjà ressenti les accès), le malheur d'autres hommes; se demande si, ce faisant, il a agi injustement.

Celui qui décide de se laisser vacciner met sa vie en danger, bien qu'il agisse assurément pour la conserver, et il se trouve de ce fait dans un cas qui est, quant il est question de la loi du devoir, largement plus douteux que le navigateur, qui du moins, ne fabrique pas la tempête à laquelle il s'expose, alors que le premier s'attire lui-même une maladie qui le met en danger de mort. En ce sens la vaccination est-elle permise?

Emmanuel Kant »Métaphysique de mœurs«,
Ed. (en serbe) par Zoran Stojanović,
Novi Sad, 1993., p. 222-224.

DEVOIR À FAIRE:

1. D'après ce texte, est-ce que Kant justifie le suicide?

2. D'après Kant, quel est la relation entre l'individuel et l'universel?

3. Quelle est Ton opinion sur le suicide (arguments POUR et CONTRE)

Merci de votre coopération!

**TEST DE CONTRÔLE:
GROUPE I**

1. Qu'est-ce que la connaissance transcendantale?
2. Quels sont les trois questions que pose Kant et pourquoi?
3. Explique les formes pures de la raison.
4. D'après Kant qu'est-ce que la conscience morale a en soi?
5. Pour atteindre la perfection morale, en quoi devons-nous croire – d'après Kant?

GROUPE II

1. En Quoi Kant critique-t-il les rationalistes et les empiristes?
2. Quel est l'impératif catégorique de Kant?
3. Explique les formes pures de la raison.
4. La métaphysique est-elle, d'après Kant, une science? Pourquoi?
5. Pouvons- nous savoir comment est le monde, d'après Kant?

P R O T O C O L E

Pour le suivi et l'évaluation du cours

I

Ville et école _____
 Classe _____
 Matière enseignée _____
 Type de cours _____
 Enseignant _____

II

PRÉPARATION DU COURS DE L'ENSEIGNANT

1. La préparation du cours de l'enseignant:
 - a. est sous forme écrite et complète
 - b. a simplement un schéma-esquisse
 - c. est de date ancienne exclusivement
 - d. n'existe pas sous forme écrite

2. Pour préparer son cours, l'enseignant a utilisé les sources suivantes (cocher ou ajouter la réponse):
 - a. manuel

- b. le programme d'enseignement et les instructions méthodologiques l'accompagnant
- c. revues et littérature spécialisée (arts, sciences-populaires)
- d. littérature de didactique et de méthodologie
- e. émission TV et radio
- f. encyclopédies et dictionnaires
- g. autres (à indiquer) _____

III

FONDEMENT DIDACTICO-MÉTHODOLOGIQUE DU COURS

A. PRÉPARATION ET PRISE DE CONNAISSANCE DE L'ÉLÈVE AVEC LA MATIÈRE ENSEIGNÉE

1. Pendant la première partie/l'introduction de son cours, l'enseignant a effectué une préparation des élèves sur le plan:
 - a) des connaissances (cognitive) OUI/NON
 - b) des émotions (affective) OUI/NON c) de la motivation (volitivo-conative) OUI/NON
 - d) de la motricité OUI/NON

2. La préparation des élèves est effectuée de façon suivante (entourer, souligner ou écrire la réponse):
 - a. contrôle des devoirs effectués
 - b. révision et renouvellement des connaissances acquises antérieurement
 - c. discussion sur les devoirs de préparation
 - d. lecture du texte (extrait), des feuilles de cours et autres
 - e. écoute d'enregistrement vidéo
 - f. visualisation d'émission télévisée ou de film
 - g. à l'aide de démonstration d'objet, tableau, phénomène, processus, modèle
 - h. présentation de données intéressantes sur l'histoire de la science, l'art, la culture et sur la vie de l'auteur
 - i. création de situation à problème que les élèves pourront résoudre à l'aide de l'acquisition de nouveaux contenus
 - j. actualisation de l'expérience des élèves
 - k. _____

3. Le but du cours est

a) présenté
OUI
NON

4. Si le but est annoncé, de quelle manière l'est-il?

- a. énoncé oral
 - b. annoncé et écrit au tableau
 - c. annoncé, écrit au tableau et argumenté
 - d. le but n'est pas énoncé
5. Quand le but du cours est-il annoncé?
- a. dans l'introduction du cours
 - b. au milieu du cours
 - c. dans la partie finale du cours
 - d. il n'est pas énoncé
6. Comment est effectuée la préparation technico-matérielle du cours?
- a. L'équipement nécessaire au cours est prêt et son fonctionnement a été vérifié
 - b. la préparation de l'équipement nécessaire s'est effectuée pendant le cours
 - c. il y a eu des problèmes avec le fonctionnement de certains moyens techniques

B. MATÉRIEL DE L'ENSEIGNEMENT, MÉTHODES ET FORMES DE TRAVAIL

7. Quel équipement, matériel didactique est utilisé par l'enseignant pendant son cours?

- a) verbal _____
- b) textuel _____
- c) visuel _____
- d) audio-visuel _____
- e) électro-automatique _____
- f) accessoire _____

8. Le choix du matériel de cours est en accord avec les besoins didactiques:

Niveau de réussite

- a) adéquat aux contenus enseignés 5 - 4 - 3 - 2 - 1
- b) selon l'âge et les connaissances des élèves 5 - 4 - 3 - 2 - 1
- c) adapté au processus d'acquisition 5 - 4 - - 3 - 2 - 1
- d) correspond à la formation de l'enseignant pour leur emploi 5 - 4 - 3 - 2 - 1

9. L'utilisation du matériel d'enseignement est:

- a) correspondante temporellement (à temps juste) OUI NON
- b) adéquate (de juste manière) OUI NON
- c) rationnelle et économique (minimum d'énergie)

et de temps – effet maximum) OUI NON

10. Le matériel d'enseignement est utilisé en cours:

- a) par l'enseignant uniquement
- b) par l'enseignant et les élèves
- c) par les élèves uniquement
- d) _____

11. Le matériel didactique suivant a été utilisé en cours:

- a) manuel
- b) feuilles de cours
- c) fiches pratiques
- d) matériel programmé
- e) _____

12. Quels méthodes d'enseignement ont été utilisées en cours?

- a) exposé oral – quelle forme? _____
- b) dialogue – quelle forme? _____
- c) méthode textuelle – quelle forme? _____
- d) méthode d'illustration – laquelle? _____
- e) méthode de démonstration – laquelle? _____
- f) méthode d'expérience – quelle expérience? _____
- g) méthode de laboratoire – pour faire quoi? _____

13. Quelle forme d'enseignement a été appliquée en cours?

- a) frontale
- b) individuelle avec les mêmes devoirs de travail
- c) individuelle avec des devoirs différents
- d) en groupe, avec les mêmes devoirs
- e) en groupe avec de devoirs différents
- f) un tandem avec les mêmes devoirs
- g) un tandem avec des devoirs différents

C. PARTIE PRINCIPALE DU COURS ET SITUATION (ACTIVITÉ) DE L'ÉLÈVE DANS CELLE-CI

14. Les contenus planifiés sont travaillés à l'aide de:

- a) cours théorique
- b) travail d'acquisition programmé
- c) cours à problèmes
- d) apprentissage demi-programmé
- e) cours heuristique
- f) _____

15. Par le traitement de nouvelles connaissances les élèves ont:

- pris connaissance des faits de manière
claire et suffisante OUI NON
- b) formé des notions de manière logique, établi des
conclusions et autres OUI NON
- c) acquis de nouveaux contenus, pensées acquises,
prises de conscience et autre OUI NON
- d) mis en rapport des nouvelles connaissances
avec celles de sciences, arts, cultures,
du domaine du travail et de la vie OUI NON

16. Dans la majeure partie du cours, les activités d'élèves ont dominé:

- a) auditives
- b) visuelles
- c) auditives et visuelles
- d) cognitives – (observation, analyse, synthèse, comparaison,
description, énumération, induction, déduction, classification,
recherche d'exemples personnels, formation autonome d'hypothèse,
formulation autonome de définitions, modèles, conclusions)
- e) pratiques (écriture, dessin)

17. A été mis en pratique en cours:

- a) révision courante de reproduction
- b) révision courante de production
- c) systématisation de production
- d) systématisation de reproduction
- e) le plus souvent, les élèves tirent les conclusions
- f) l'enseignant tire toujours les conclusions

18. La majorité des élèves, pendant le cours, est:

- a) créative et active, donc les connaissances sont acquises de façon
autonome (présentation, notes, utilisation de manuels, de livres et oeuvres
littéraires, travail pratique, présentation graphique, illustration, recherche,
découverte, devoirs résolus, conclusion etc...)
- b) en train de porter attention à l'exposé de l'enseignant (qui explique,
lit, note, démontre, conclut etc...)
- c) passive – non-intéressée pour le travail (assise sagement,
s'ennuyant)
- d) _____

19. À la fin de son travail de présentation de l'unité, l'enseignant a-t-il
fait de sorte à relier l'expérience de l'enseignement avec celle de la vie
quotidienne? OUI NON

20. Pendant le cours, a été réalisée:

- a) l'individualisation du contenu (différents contenus – devoirs pour chaque individu, pour les paires ou les groupes d'élèves)
- b) l'individualisation du rythme d'acquisition des connaissances (plus de devoirs pour ceux qui acquièrent plus rapidement)
- c) l'individualisation des approches pour l'instruction et l'aide des élèves
- d) _____

21. Les élèves avaient l'occasion pendant le cours de:

- a) travailler à leur manière et selon leur rythme OUI NON
- b) choisir et utiliser diverses sources d'informations OUI NON
- c) juger et évaluer les résultats de leur travail OUI NON
- d) évaluer les résultats du travail des autres (groupes et classe)
OUI NON
- e) _____

22. Pendant le cours les élèves:

- a) posaient des questions au professeur
OUI NON
- b) demandaient des explications supplémentaires
OUI NON
- c) discutaient des contenus et exprimaient leurs opinions
OUI NON
- d) engageaient une polémique entre eux et avec le professeur
OUI NON
- e) _____

D. PARTIE FINALE DU COURS

23. Le professeur a-t-il fait une récapitulation (résumé) du cours
OUI NON

24. Si oui, comment l'a-t-il faite?

- a) par reproduction simple
- b) par un résumé des contenus à récapituler
- c) par des questions
- d) _____

25. Un devoir à faire à la maison a-t-il été donné? OUI NON

26. Si oui, de quelle manière?

- a) le professeur a choisi un devoir du livre
- b) le professeur a donné un devoir oralement
- c) le professeur a écrit un devoir sur le tableau
- d) _____

27. A-t-on donné aux élèves les instructions nécessaires pour un travail autonome à faire à la maison?

OUI NON

28. Le devoir à domicile respecte-t-il les critères didactiques?

- a) par sa forme
- b) par son niveau de difficultés
- c) par son sujet
- d) il n'était pas nécessaire

29. Le devoir est de caractère:

- a) reproductif
- b) créatif (produit de la pensée)
- c) _____

E. REMARQUES SUR LA RÉALISATION DU COURS

30. Pendant le cours, le professeur a créé des situations de travail:

- a) coopératif
- b) compétitif
- c) individuel
- d) _____

31. Le professeur se comporte avec ses élèves de façon à:

- a) diriger – donner des ordres
- b) entraver – déranger
- c) motiver la création – donner des occasions
- d) encourager l'initiative
- e) encourager et motiver
- f) _____

32. Les réactions du professeur et ses réponses aux questions des élèves:

- a) donne des réponses types ou ne répond pas à la question
- b) donne peu d'informations diversifiées
- c) donne des réponses claires
- d) répond de diverses manières et respecte les questions des élèves
- e) _____

33. La communication, en cours, est principalement orientée dans ce sens:

- a) enseignant – élève
- b) élève – élève
- c) élève – enseignant

34. En posant des questions, le professeur:

- a) exige la reproduction de la chose apprise
- b) incite l'élève à la réflexion
- c) crée une situation à problèmes
- d) _____

35. Questions classées selon leur qualité:

I. QUESTIONS ET DEVOIRS QUI DÉVELOPPENT PERCEPTION, RÉFLEXION ET IMAGINATION	II. QUESTIONS ET DEVOIRS DÉVELOPPANT LA MÉMOIRE
<ol style="list-style-type: none"> 1. Description autonome 2. Nouvelles idées des élèves 3. Découverte de la causalité, des relations cause-conséquence 4. Comparaison 5. Définition autonome 6. Conclusion autonome 7. Classification autonome 8. Analyse autonome 9. Synthétisation autonome 10. Analogie 11. Jugement, évaluation, opinion 12. Corrélation avec d'autres matières 13. Résolution de problèmes 14. Changement, ajout, restructuration 15. Recherche d'hypothèses 16. Représentation graphique 17. Note autonome 18. Recherche dans le texte 19. Pour et Contre 20. Explication, argumentation 21. Reconstruction libre, élargie, résumée, par analogie, avec transformations 22. Parler – se basant sur l'imagination, l'humour, les mots donnés, les images, continuation de l'histoire, avec de la musique, des fables résumées, des titres 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Reproduction des règles, définitions, lois 2. Mise en application habituelles des connaissances pour résoudre les devoirs ou les exercices 3. Répétition des faits constatés avec l'aide de l'enseignant ou du livre 4. Révision de la description 5. Répétition mot à mot 6. Réponse à une suggestion 7. Réponse à une alternation 8. Narration d'événements – de choses vécues 9. Note – dictée 10. Récitation du texte appris

36. Réaction de l'enseignant aux idées des élèves:

- a) ne motive pas les élèves à dire leurs idées
- b) ne porte aucune attention aux idées des élèves
- c) ne fait que répéter l'idée d'élève
- d) développe l'idée d'élève

e) _____

37. L'enseignant motive l'activité des élèves pendant le cours:

a) de façon formelle avec des «oui», «bien», et autre

b) souligne et argumente la louange faite à l'élève

c) utilise une louange comme moyen de motivation pour les autres élèves

d) _____

Remarques éventuelles sur la réalisation du cours:

Littérature

- Aćimović, M. (1994.) *Prilog metodici nastave logike*, Nastava i vaspitanje, Beograd, broj 1-2,
- Aćimović, M. (1999.) *Uvod u logiku*, Filozofski fakultet, Novi Sad,
- Aćimović, M. (2004.) *Elementi logike*, Savez pedagoških društava Vojvodine-Novi Sad i Viša škola za obrazovanje vaspitača-Vršac,
- Bakovljević, M. (1982.) *Misaona aktivizacija učenika u nastavi*, Beograd, Prosveta,
- Bruner, J. (1966.) *Toward a Theory of Instruction*, Harvard University Press,
- Bruner, J. (1990.) *Tok kognitivnog razvoja*, u: Zborniku »Kognitivni razvoj deteta«, Savez društva psihologa Srbije, Beograd, br. 3,
- Despotović, M. (1996.) *Znanje i kritičko mišljenje u odrasloj dobi*, Institut za pedagogiju i andragogiju Filozofskog fakulteta u Beogradu, Beograd,
- Đorđević, D. (1980.) *Pedagoška psihologija*, Gornji Milanovac, Dečije novine,
- Đorđević, J. (1981.) *Savremena nastava*, Naučna knjiga, Beograd,
- Filozofija* (1964) Filozofsko društvo, Beograd, br.2
- Filozofska istraživanja* (1986.) Hrvatsko filozofsko društvo i Savez filozofskih društava Jugoslavije, God. 6.,Sv. 4, Zagreb,
- Filozofska istraživanja* (1986.) Hrvatsko filozofsko društvo i Savez filozofskih društava Jugoslavije, Zagreb, Sv.4, str.977-1328.
- Filozofski pogledi* (1955.) Srpsko filozofsko društvo, Beograd, broj 3-4
- Filozofski pregled* (1954.) Srpsko filozofsko društvo, Beograd, broj 1-2.
- Gleser, E. M. (1941.) *An Experiment in the development of Critical Thinking*, Teacher College – Columbia University, New York,
- Janjušević, M. (1960.) *Nastavne metode*, Beograd,
- Jukić, S. (2001.) *Nastava u kojoj učenik misli*, Viša škola za obrazovanje vaspitača, Vršac,
- Jukić, S. (1997.) *Učenje učenja u nastavi*, Savez pedagoških društava Vojvodine, Novi Sad,
- Jukić, S. (2005.) *Didaktičko-metodički fragmenti*, Izabrani radovi, Viša škola za obrazovanje vaspitača, Vršac, str.231,
- Knežević-Florić, O. (2005.) *Pedagogija razvoja*, Filozofski fakultet, Odsek za pedagogiju, Novi Sad,
- Kvaščev, R. (1977.) *Razvijanje kritičkog mišljenja kod učenika*, ZZUINSS, Beograd,

- Kvašćev, R. (1980.) *Sposobnost za učenje i ličnost*, ZZUINS, Beograd,
- Marinković, J. (1968.) *Prilozi metodici nastave filozofije*, Zavod za izdavanje udžbenika, Sarajevo,
- Marinković, J. (1983.) *Metodika nastave filozofije*, Školska knjiga, Zagreb,
- Mužić, V. (1962.) *Granice i područja primjene eksperimenta u pedagoškom istraživanju*, Savremena škola, Beograd,
- Opšte pedagoško-didaktičko uputstvo za ostvarivanje sadržaja programa u srednjim školama* (1998.) Osnove programa vaspitnog rada u srednjoj školi, »Službeni glasnik«, Beograd,
- Pedagoška enciklopedija* (1989.) knjiga 1 i 2, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd; IRO Školska knjiga Zagreb; SOUR Svjetlost, itd.;
- Pedagoški leksikon* (1966.) Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd,
- Perović, M. (2003/2004.) *Istorija filozofije*, Odsek za filozofiju Filozofskog fakulteta, Novi Sad,
- Perović, M. (2004.) *Praktička filozofija*, Odsek za filozofiju, Filozofski fakultet, Novi Sad,
- Polić, M. (1993.) *Odgoj i svije(s)t*, Hrvatsko filozofsko društvo, Biblioteka filozofskih istraživanja, Zagreb,
- Poljak, V. (1982.) *Didaktika*, Školska knjiga, Zagreb,
- Potkonjak, N. (1988.) *Vaspitavanje kritičkog mišljenja kod učenika*, Pedagoška stvarnost, Novi Sad, 6, 405-414.
- Potkonjak, N. i Trnavac, N. (1998.) *Instrumenti za rad školskog pedagoga*, Pedagoško društvo Srbije, Beograd,
- Roksandić, D. (1986.) *Metodika u sustavu znanosti i obrazovanja*, Institut za pedagoška istraživanja, Zagreb,
- Savić, M.; Cvetković, V.; Cekić, N. (2001.) *Filozofija za IV razred gimnazije i stručnih škola*, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, Beograd,
- Službeni glasnik RS – Prosvetni glasnik* (1991.) Beograd, br. 4,
- Šimleša, P. (1969.) *Metodika elementarne nastave*, Pedagoško-književni zbor, Zagreb,
- Vilotijević, M. (1999.) *Didaktika*, Organizacija nastave, Zavod za udžbenike i nastavna sredstva/Učiteljski fakultet, Beograd,
- Vilotijević, M. (1995.) *Didaktičke efikasnosti nastavnog časa*, Centar za usavršavanje rukovodilaca u obrazovanju, Beograd,
- Vilotijević, M. (1995.) *Evaluacija časova nastavnog rada u školi*, Centar za usavršavanje rukovodilaca u obrazovanju, Beograd

SINNLICHKEIT UND REFLEXION. ERKENNTNISTHEORIE BEI
RUĐER BOŠKOVIĆ

Mirko AĆIMOVIĆ

Philosophische Fakultät, Novi Sad

Abstract:

Die erkenntnistheoretischen Grundlagen von Boškovićs Naturphilosophie werden gewöhnlich nicht in jenem Ausmaß untersucht wie dies mit seiner Philosophie des dynamischen Atomismus der Fall ist. Das ist auch verständlich, zumal Boškovićs atomistische Theorie jene Lehre ist, mit der er sich für immer einen Platz in der Weltgeschichte der Wissenschaft und Philosophie gesichert hat. Doch es ist nicht möglich, die Physik und Philosophie des Bošković'schen Atomismus adäquat zu verstehen, wenn man nicht die Grundsätze seiner Erkenntnistheorie kennt, die ihn allererst zu seinem eigenen naturphilosophischen System geführt hat. Der folgende Essay ist nur ein hinführender Beitrag zur Rekonstruktion der erkenntnistheoretischen Grundlagen der Theorie der Naturphilosophie.

Wenn man sich die logische Struktur der *Theorie der Naturphilosophie* von Ruđer Bošković etwas genauer anschauen möchte, muss man mit ihren theoretischen Ausgangspunkten beginnen, die gleichzeitig die Ausgangspunkte der Lehre von den Grundlagen der Naturerkenntnis sind. Sie sind durch Newtons, Leibnizens, Descartes' und Lockes philosophische und wissenschaftliche Ideen, aber auch durch gewisse Strömungen der patristischen und scholastischen Denkweise fundamentierte. Bošković befolgt das Newton'sche Verständnis der Philosophie als einer experimentellen Erforschung der mathematischen Prinzipien der Natur, so wie sie in dem

berühmten Werk *Philosophiae naturalis principia mathematica* durchgeführt worden ist, doch er ist andererseits der Meinung, dass sich Philosophie nicht auf die experimentelle Philosophie reduzieren lässt, da die Naturphilosophie vor allem kontemplative Philosophie ist, deren Gedankengang mit der Berührung und Sinnlichkeit anhebt und sich in Richtung der Reflexion in der wissenschaftlichen Naturerkenntnis entwickelt. Dieser Erkenntnishorizont ist die „kontinuierliche Folge von Überlegungen“, mit der Bošković nach eigenen Worten „die neue Art der gesamten Naturphilosophie“ zu begründen sucht. Er zeigt seinen Schritt über Newton und Leibniz hinaus mit der Aussage an, dass sich seine eigene Naturphilosophie „in vielerlei Hinsicht von den bisherigen Standpunkten und Meinungen unterscheidet, obwohl sich manche der wichtigsten Theorien, die in unserer Zeit am meisten gefeiert werden, in sie auf merkwürdige Art und Weise einfügen und mit ihr zufällig verbinden lassen, wie etwa Leibnizens Theorie der einfachen und unausgedehnten Elemente oder wie Newtons Kräfte ... Ich sagte, dies sei zufällig. Doch ich habe nicht aus dem Streben nach Versöhnung heraus aus diesen Theorien nur dasjenige nach eigenem Gutdünken herausgenommen, was ich untereinander zusammenfügen und verbinden könnte, sondern ich habe mich ohne jegliches Vorurteil, von den sicheren und allgemein akzeptierten Prinzipien ausgehend, des logischen Überlegens bedient, sodass ich über eine ununterbrochene Kette von Schlussfolgerungen zu einem einzigen, einfachen und ununterbrochenen Gesetz der in der Natur bestehenden Kräfte gelangt bin, das mir durch seine Anwendung die Beschaffenheit der Elemente der Materie, die Gesetze der Mechanik und die allgemeinen Eigenschaften der Materie an die Hand gibt ..., was ich nicht aus willkürlichen Voraussetzungen und ausgedachten Erklärungen, sondern allein aus einer kontinuierlichen Folge von Überlegungen abgeleitet habe“.¹

Worin besteht das Wesen dieser Folge der Überlegungen (*ratiocinatio*), welches sind die Wege und die Weisen des Schlussfolgerns in der Methodologie der wissenschaftlichen Entdeckung der Natur und wo liegen die Grenzen des menschlichen Erkenntnisvermögens, wenn es um das komplexe Naturreich geht?

Bošković differenziert zwischen dem logischen Weg der wissenschaftlichen Forschung und der Art und Weise der Explikation und Beweisführung der Theorie. Seine Theorie der Naturphilosophie, die sich nach eigenem Bekunden in der Mitte zwischen Leibnizens und Newtons System befindet, expliziert und demonstriert er mittels der analytischen Deduktion, obwohl er zu seiner Theorie des Systems der Natur vorwiegend auf induktivem, aber auch auf reflexivem Wege gelangt ist. *Die Theorie der Naturphilosophie* ist deduktiv strukturiert: Im ersten Teil werden die Grundlagen der Theorie vorgestellt, welche das allgemeine Schema der Naturphilosophie ausmachen, und darauf folgen die Gebiete, in denen die

¹ Ruđer Bošković: *Theoria philosophiae naturalis*, redacta ad unicum legem virium in natura existentium, Venetiis (1763), kroatische Übersetzung, Liber, Zagreb 1974, X f. [Die Zitate sind im Folgenden vom Autor ins Deutsche übersetzt – M. A.]

Theorie angewendet wird, nämlich die Mechanik (zweiter Teil) und Physik (dritter Teil). Es folgt schließlich der Anhang zur Metaphysik, wo der Begriff der Seele und der Gottesbegriff untersucht werden (Gott wird als Vorsehung und Weisheit begriffen, deren Existenz gerade mittels dieser naturphilosophischen Theorie bewiesen wird).

Die deduktive Explikation der Theorie der Naturphilosophie beginnt Bošković mit der Bestimmung der allgemeinen und wesentlichsten Grundbegriffe, welche er dann mit jenen Ansichten, die Leibniz und Newton von ihnen hatten, vergleicht. Boškovićs allgemeinste und fundamentalste These liegt in der Aussage, dass die gesamte Natur aus Elementen der Materie besteht, welche „völlig unteilbare und unausgedehnte Punkte [sind], die so im unendlichen Vakuum zerstreut sind, dass jeweils zwei von ihnen in solch einem Abstand voneinander entfernt sind, der sich unendlich vergrößern und verkleinern lässt, aber keineswegs für immer verschwinden kann, ohne der gegenseitigen Kompenetration dieser Punkte“.² Eine ähnliche Idee hatte Pierre Gassendi, nämlich die, dass die Atome die ersten Prinzipien der Dinge sind, deren Eigenschaften Bewegung, Undurchdringlichkeit und Unteilbarkeit sind. Auf der Grundlage der Erfahrung kann man von den Punkten der Materie zwar nichts wissen, aber dessen ungeachtet sind die Atome als Punkte Etwas und nicht Nichts, obwohl sie keine räumliche Bestimmtheiten haben, weswegen sie nur im räumlichen Sinne Nichts sind. Atome werden erst in Gedanken als etwas gesetzt, das überall und jederzeit existiert (räumlich-zeitliche Bestimmtheit), und erst in Gedanken kommt man zur Gewissheit, dass das materielle Ding aus unzähligen Elementarteilchen, Atomen, als realen und nicht eingebildeten Gebilden besteht, welche keine Teile haben und keinen Raum einnehmen. Die Erfahrung gibt uns nicht Rechenschaft über die Tatsache, dass jedes unausgedehnte Atom seinen im physischen Sinne eigenen Raumpunkt hat, in dem ein anderer Punkt der Materie weder jemals gewesen ist noch jemals sein wird. Das bedeutet also, dass keinerlei empirische Rechenschaft darüber möglich ist, wie jeder physische Körper durch eine endliche Anzahl von Atomen und den Entfernungen zwischen ihnen bestimmt wird. Aber wenn bei realen Dingen die Grenze der Anzahl von Atomen immer bestimmt ist, da alle Dinge ihrer Beschaffenheit gemäß endlich sind, dann ist die Möglichkeit der Dinge immer unendlich, denn in Gedanken ist es möglich, noch eine Menge an Punkten hinzuzufügen, ohne dass der Abstand gleich Null wäre. Die mathematische Berührung ist weder im Falle potentieller noch im Fall realer Dinge möglich, denn es gibt nicht eine so große Zahl, von der es nicht eine größere gäbe, aber auch nicht eine solche Grenze, die nicht überschritten werden könnte. Aber im Falle von realen und konkreten materiellen Dingen ist diese Zahl immer bestimmt und endlich.

Die Idee der Existenz der Atome und der Entfernungen zwischen ihnen ist eine reine Gedankenkonstruktion, aber die Naturgesetze können dennoch nicht mittels einer deduktiven Analytik und solcher Gedankenkonstruktionen

² Ebd., Nr. 7/S. 4.

abgeleitet werden: „Vor allem dort, wo die allgemeinen Naturgesetze untersucht werden, hat die Induktion die allergrößte Kraft und für ihre Entdeckung verbleibt kaum ein anderer Weg.“³ Mithilfe der Induktion kam man zur Erkenntnis des Raumes, der Form, der Undurchdringlichkeit, Trägheit und allgemeinen Gravitation und gegen diese Erkenntnisse spricht kein einziger Grund. In der Erforschung der Natur und ihrer Gesetzmäßigkeiten ist zu Boškovićs Zeiten die Induktion die führende wissenschaftliche Methode, wobei Bošković die Induktion ähnlich wie Bacon begreift, nämlich als Weg, auf dem man vom Besonderen und Einzelnen zum Allgemeinen und Universellen schreitet. Für Bacon ist die Induktion die Einheit von Experiment und Verstand, also der Weg der Erkenntnis von der Sinnlichkeit zum Verstandesdenken. Für Bošković ist die Induktion erst dann so richtig beweiskräftig, wenn sie alle Einzelfälle dessen, was untersucht wird, überprüft hat. Ist es überhaupt möglich, angesichts der unendlichen Vielfalt der Naturerscheinungen alle Einzelfälle anzuführen, um auf deren Grundlage einen allgemeineren Schluss in Form eines Naturgesetzes ziehen zu können? Natürlich ist dies nicht möglich, weswegen eine vollständige Induktion bei der Feststellung der Naturgesetze fehl am Platz ist: Erst die unvollständige Induktion hat einen wahrhaft logischen Erkenntniswert, weil sie unser Wissen erweitert, auch um solche Fälle, die nicht in den Prämissen vorkommen, was aber nicht ausschließt, dass diese Art von Induktion zu Fehlern verleiten kann. Ihr Grundmangel liegt darin, dass sie nicht immer Evidenz und absolute Gewissheit bietet, sondern nur Gewissheit, deren Grad von der Zahl der beobachteten Fälle abhängt, die beim Schlussfolgern als Prämissen dienen. Die Gewissheit des induktiven Schlusses hängt also davon ab, in welchem Maße ein beobachteter Fall die Eigenschaften anderer Fälle derselben Klasse repräsentieren kann, wenn man seine eigenen zum Maßstab nimmt, beziehungsweise in welchem Maße wir uns auf seinen eigenen repräsentativen Charakter verlassen können, wenn wir wissen, dass man alle Eigenschaften eines beobachteten Falles nie völlig erkennen kann.

Bošković bemerkt des Weiteren, wie oft es dazu kommt, dass die induktiven Schlüsse den Zeugnissen der Sinne widersprechen, was keineswegs ein gewichtiger Grund dafür wäre, die unvollständige Induktion gering zu schätzen. Die Induktion nimmt sinnliche Daten auf, aber sie bleibt nicht dabei, sondern schreitet weiter zur Reflexion. Die Entdeckung des Naturgesetzes ist nichts anderes als die Entdeckung seiner inneren Geltung, die außerhalb der Macht der Sinne existiert. Dieser innere Grund kann nur mittels der Reflexion begriffen werden, denn darüber können wir keine anderen Erkenntnisse haben.

Es ist nicht ganz klar, was Bošković unter Reflexion versteht, aber auch nicht wo die Grenze liegt, die die Kontinuität des induktiven Denkens von der Reflexion als einer höheren Form des erkennenden Denkens trennt. Seiner Meinung nach wird mit der Induktion das Gesetz der Undurchdringlichkeit und das Kontinuitätsgesetz bewiesen: Über die Sinne

³ Ebd., Nr. 40/S. 17.

kann man bemerken wie sich in vielen Fällen die Undurchdringlichkeit großer materieller Körper geltend macht, wenn sie miteinander in Kontakt geraten, obwohl es auch solche Fälle gibt, in denen es so scheint, als ob die Körper durchdringbar wären, was freilich einer Sinnestäuschung zu verdanken ist. Nachdem also die Daten über die Durchdringbarkeit der materiellen Körper nur das Ergebnis von Sinnestäuschungen sind, wird aufgrund der Mehrheit der Tatsachen die Schlussfolgerung gezogen, dass die Undurchdringlichkeit der materiellen Körper das universale Gesetz der Natur ist. Die Wahrscheinlichkeit dieses Gesetzes ist umso größer, als kein einziger Fall bekannt ist, der das Vorbringen eines „positiven Grundes“ gegen diese Erkenntnis rechtfertigen würde.

Durch die Induktion wird auch das Kontinuitätsgesetz bestätigt, von dem Bošković behauptet, dass es das erste induzierte, natürliche, rationale und fundamentale Gesetz sei, aus dessen logischem Grund alle anderen Gesetze in der Theorie der Naturphilosophie abgeleitet werden. Über das Gesetz der Kontinuität hat unmittelbar vor Bošković Leibniz geschrieben: Seine Behauptung ‚Die Natur macht keine Sprünge‘ (*Natura non facit saltus*) beweist Leibniz vermittels des logischen Prinzips vom ausreichenden Grund, das – wie sich später zeigen wird – Bošković aus den theoretischen Grundlagen der philosophischen Naturerkenntnis aussortieren wird. Doch bereits Aristoteles hat bemerkt, wie in der Natur der Kontinuität die Verknüpfung des Vorhergehenden mit dem Nachfolgenden liegt, wodurch gerade die Unteilbarkeit als die Eigenschaft der gemeinsamen Grenze dieser Verknüpfung bestimmt wird. Diesen Standpunkt vertritt auch Bošković. Er versteht dieses Gesetz als Prinzip jeglicher Induktion und jeglicher Forschung: In der Formulierung des Kontinuitätsgesetzes verfügt die Induktion über sich selbst, denn nur sie nimmt den Weg von dem Einzelnen zum Allgemeinen. Die kognitiv-induktive Grundlegung des Kontinuitätsgesetzes hebt mit der sinnlichen Wahrnehmung an, wonach diese Welt auf den ersten Blick unendlich ist und aus voneinander getrennten und unverbundenen Dingen besteht. Aber auf induktivem Wege schlussfolgert man gerade umgekehrt, entgegen den Sinnen: Durch die Erforschung verschiedener Erscheinungen und Prozesse in der Natur kommt man zur Tatsache, dass in ihnen eine ununterbrochene Kette ihrer Abläufe existiert, sodass es keinen plötzlichen Sprung von einer bestimmten Größe zur anderen gibt. Durch die Erforschung der Quantität, der Linie, der Ebene, des Raumes, der Zeit, der Bewegung, der Geschwindigkeit o. dgl. wurde diese ununterbrochene Folge von Geschehnissen und Existenzen materieller Dinge in der Natur ausfindig gemacht. Es gibt kein einziges Beispiel, welches das Prinzip der Kontinuität in Frage stellen würde und ebenso widerspricht kein einziger „positiver Grund“ der abgeleiteten logischen Schlussfolgerung von der universalen Gültigkeit des Gesetzes der Kontinuität. Wenn man also von der Vielheit der unmittelbaren sinnlichen Erscheinungen ausgeht, kann man nur mittels der Induktion ein einfaches Naturgesetz entdecken, dessen innerer Grund wiederum nur mit Hilfe der Reflexion begriffen werden kann.

Erst mittels der Reflexion lässt sich begreifen, dass sich die Kontinuität auf die gesamte materielle Wirklichkeit erstreckt, nachdem die Zeugnisse der Sinne über die Kontinuität sehr begrenzt sind.

Mit der These, dass mittels der Reflexion die Universalität des Kontinuitätsgesetzes bewiesen wird, wendet sich Bošković gegen Leibnizens These, wonach der Grundsatz, dass die Natur keine Sprünge macht, nur mittels des Satzes vom zureichenden Grunde bewiesen werden kann. Dieser Grundsatz besagt, dass es für alles, was existiert, einen Grund seiner Existenz geben muss, ferner dass der letzte Grund aller Dinge in Gott als der notwendigen und ewigen Substanz liegt. Den auf diese Weise vorgebrachten Beweis hat Bošković nicht akzeptiert und zwar deswegen, „weil uns nicht alle Gründe bekannt sind, die uns bekannt sein müssten, damit wir uns dieses Grundsatzes bedienen könnten“, d. h. wie kann man behaupten, dass irgendein Grund gegenüber anderen Gründen mehr oder minder ausreichend sei, wenn wir von vornherein wissen, dass man alle denkbaren Gründe für das Dasein einer Erscheinung gerade nicht wissen kann.⁴

Das induktiv festgestellte Gesetz der Kontinuität ist die Grundlage des deduktiven Schlussfolgerns. Bošković hat sein System einer dynamischen atomistischen Theorie der Naturphilosophie aus den Naturgesetzen deduziert, die vorher induktiv abgeleitet worden sind. Die Deduktion der gesamten Theorie der Naturphilosophie bestätigt nach Bošković vor allem die Richtigkeit der Induktion, die danach durch die Deduktion ergänzt wird. Die Induktion wird über die Deduktion geprüft, denn indem sie auf die einzelnen und besonderen Dinge und Tatsachen zurückgeht, beweist und bestätigt sie jene allgemeinen Gesetze, die in der Natur herrschen und die ihrerseits induktiv aus der Beobachtung der Dinge und Tatsachen der Natur gewonnen worden sind. Es bleibt jedoch die Frage, was der innere Grund des induktiven Denkens sei, wenn das Wesen der Induktion in der Kontinuität liegt, welche nur mittels der Reflexion verstanden werden kann, und ferner, auf welche Weise die Induktion reflexiv ein Wissen von sich selbst habe, wenn sie es bei der Erkenntnis des Kontinuitätsgesetzes und jedes anderen Naturgesetzes, nur mit sich selbst zu tun hat.

Letztendlich hat Bošković die Grundgesetze der Natur, welche durch ein universales Gesetz der attraktiv-repulsiven Kräfte zwischen den Punkten der Materie fundiert sind, aus der Beobachtung einzelner Fälle, welche gewisse gemeinsame Eigenschaften haben, abgeleitet, um dann „durch eine logische Folge von Überlegungen“ zur Allgemeingültigkeit dieser Eigenschaften in allen Naturdingen und -erscheinungen vorzudringen. Ferner hat er aus der Allgemeingültigkeit des Gesetzes der Kontinuität und der Undurchdringlichkeit, das aus dem ersten und einzigen Gesetz der attraktiv-repulsiven Kräfte hervorgeht, konkrete Deutungen der Eigenschaften der Materie abgeleitet, womit er logisch und methodologisch die Struktur seines Systems in der *Theorie der Naturphilosophie* auf induktiv-deduktiver Basis etabliert hat.

⁴ Vgl. ebd., Nr. 93/S. 42.

Nach der Untersuchung der logischen Struktur der *Theorie der Naturphilosophie* stellt sich die Frage nach ihrer Durchführung des Verständnisses der Ursprünge, Grenzen und Möglichkeiten der menschlichen Naturerkenntnis überhaupt. Bošković hat diese Ansichten durch seine Kritik der Lehre von den eingeborenen Ideen fundiert, die er bereits in seinen Notizen zum ersten Heft von Benedikt Stays Werk *Philosophiae recentioris ...* (1755) begonnen und in seinem Hauptwerk fortgeführt hat. Diese Kritik erinnert stark an Lockes Descartes-Kritik, obwohl ihre Ansichten über die Wege der Erkenntnis von den Sinnen zur Reflexion ziemlich differieren. Denn Locke verwirft vor allem die Lehre von den eingeborenen Ideen und behauptet, dass die über Sinne vermittelten Empfindungen (*sensations*) die ersten Quellen unserer Ideen seien. Die nächste Quelle unserer Ideen befinde sich in der Wahrnehmung der Handlungen unseres Geistes, d. h. der Selbstbeobachtung, der Reflexion. Daher sei unsere Erkenntnis die Wahrnehmung der Beziehungen und der Verträglichkeits- bzw. Unverträglichkeitsverhältnisse zwischen den einfachen und komplexen Ideen, die nie die Grenzen der Erfahrung überschreiten. Ähnlich wie Locke fragt sich auch Bošković, wie man zu den ersten Ideen kommt, aber im Gegensatz zu jenem, findet dieser die ersten Ideen in der Welt der sinnlichen Berührungen: „Bereits im Mutterleibe haben sich viele Dinge mittels der Berührung angeboten, bereits bevor wir durch andere Sinne in den Besitz der Idee des Geschmacks, oder des Duftes, oder des Tons, oder der Farbe kommen konnten. Um uns herumtastend oder aber zufällig uns stemmend, haben wir den Widerstand erfahren, der von unseren oder den mütterlichen Gliedern herrührte.“⁵

Falls der Widerstand auf die Sinne ohne irgendwelcher Unterbrechung und irgendeinem räumlich-zeitlichen Abstand wirkte, dann nahmen wir die Idee von der Kontinuität und Undurchdringlichkeit dessen, was sich ausdehnt, wahr. Wenn dieser Widerstand in einer Richtung aufhört und in einer anderen zu wirken beginnt, dann werden die Grenzen und die Gestalt dessen, was Widerstand leistet, erfahren. Auf diese Weise kommt bereits das ungeborene menschliche Wesen im Mutterleibe in den Besitz mancher Ideen, wenngleich diese unvollkommen sind. Die Berührung ist also der Anfang der menschlichen Erkenntnis, das ist jener zaghafte und unsichere Schritt, mit dem das menschliche Denken seinen Lauf nimmt. In dieser Berührung „in der Dunkelheit des Mutterleibes“ offenbart sich die Kontinuität als erstes Prinzip der Erkenntnis; sie ist das Resultat des ununterbrochenen Widerstrebens der Außenwelt gegenüber der Welt des Mutterleibes. Hier ist die Außenwelt als Resistenz, als Widerstand erfahren, als etwas, mit dem man sich zeit seines Lebens auseinandersetzen muss. Von dieser Auseinandersetzung legen uns Zeugnis alle bisherigen Menschengenerationen, die an der Erweiterung des Erkenntnishorizonts Anteil hatten.

⁵ Ebd., Nr. 161/S. 74.

Der Prozess der menschlichen Erkenntnis verbleibt nicht auf der Ebene der Sinnesdaten. Die Zeugnisse der Sinne täuschen, deren Gewissheit ist unsicher und trügerisch, auf ihrer Grundlage kann man in manchen Fällen zu keiner Idee gelangen. So kann beispielsweise keine einzige Idee von den Grundelementen der Materie aus den sinnlichen Eindrücken gewonnen werden, denn es ist nicht möglich Sinnesdaten von etwas Unausgedehntem, Unteilbarem und Dimensionslosem zu haben. Solche Elementarteilchen lassen sich nicht einmal vorstellen, denn jede Vorstellung hat selbst eine Gestalt. Deshalb kann man von ihnen nur vermittels der Reflexion wissen, d. h. auf einer höheren Stufe der gedanklichen Erfassung der Dinge. Bošković meint, dass man mittels der Reflexion den Sinn der Dinge nicht innerhalb der Dinge selbst, sondern außerhalb ihrer, im denkenden Subjekt sucht. Die Reflexion ist jene Erkenntnisart, welche nicht die Dinge der natürlichen Außenwelt prüft, sondern welche über das Denken selbst nachdenkt, welche sich dem Denksubjekt zuwendet, in dem sie den Sinn dessen findet, was auf der Grundlage anderer Methoden der Erkenntnis nicht zugänglich war. Die Begriffe des Unteilbaren und Unausgedehnten können ebenfalls nur durch Reflexion erfasst werden, denn die Sinne legen uns nur von jenem Zeugnis ab, was sich aus Teilen zusammensetzt und was Raum einnimmt. Aber wenn wir die Idee der Teilbarkeit und der Ausdehnung mit Hilfe der Sinne erfasst haben, so bekommen wir die Ideen der Unteilbarkeit und der Unausgedehntheit nur durch die gedankliche Negation jener Ideen. Gerade diese gedankliche Negation ist die Reflexion, es handelt sich also um einen gedanklichen, aber nicht realen Prozess, der sich im Denksubjekt selbst abspielt. Viele Ideen würden unentdeckt bleiben, wenn der Mensch nicht über die Fähigkeit des Reflektierens verfügen würde, andererseits würde die Reflexion ohne die Zeugnisse unserer Sinne leer bleiben, in Anbetracht dessen, dass wir die Ideen der Ausdehnung und Teilbarkeit in den Gedanken nicht negieren könnten, wenn diese Ideen nicht bereits in unserer sinnlichen Erfahrung existent wären.

Laut Bošković gelangt man dementsprechend zur Idee der Materie so, dass zunächst die Materie mittels ihrer ununterbrochenen Bewegung auf die menschlichen Nervenfasern einwirkt und in ihnen ebenfalls eine Bewegung veranlasst, welche bis zum Gehirn vordringt, und dann eigentlich ein Bewusstsein davon entstehen lässt, dass ein materieller Körper die Nervenbewegung in Gang gebracht hat. Die Fähigkeit der Materie, in den Nervenfasern eine Bewegung zu erzeugen, stammt aus ihrer eigentümlichen Undurchdringlichkeit; nichtsdestotrotz kann man auf der Grundlage der Sinne nie ein völlig zuverlässiges Wissen von den inneren Eigenschaften der materiellen Dinge bekommen: Erst mit Hilfe des Verstandes, des Verstandesdenkens, dabei die Tatsachen der unmittelbaren Erfahrung verwendend oder widerlegend, werden die Grenzen des Erkenntnisvermögens erweitert und vertieft. Die verstandesmäßige

Durchdringung der Sinnesdaten führt zur größeren Wahrscheinlichkeit dessen, was wir erforschen.

Für Bošković liegt also in der Einheit des Empirischen und des Rationellen die Macht der Erkenntnis, daher besteht der gesamte Prozess der menschlichen Wirklichkeitserkenntnis aus der Einheit der Sinnesdaten, des Nachdenkens und der inneren Mächtigkeit des Gedankens, sich selbst zu denken, was letztlich die Reflexion ausmacht. Auf keiner dieser Stufen kann man verbleiben, denn dann wäre die Erkenntnis unvollständig und unsicher. Das Wahrheitskriterium liegt in der reflexiven Besinnung auf die Zeugnisse unserer Sinne, in der Beziehung zwischen dem Subjekt und Objekt der Erkenntnis. Deshalb kann man nicht sagen, dass die Reflexion eigentlich der Verstand sei, der sich selbst versteht, indem er über sich selbst nachdenkt, beziehungsweise die Erkenntniskraft des unmittelbaren und abstrahierten Erfassens des Wesens der Dinge, die den Schlussstein des Gebäudes der menschlichen Erkenntnis bildet.

Die Totalität der Welt kann nicht erkannt werden und das Feld, das sich dem menschlichen Denken entzieht, ist wesentlich größer als jener Bereich der Wirklichkeit, der dem menschlichen Wissen zugänglich ist. Selbst dasjenige, was wir wissen, wissen wir nur mit Wahrscheinlichkeit und relativer Gewissheit. Nachdem es nichts Absolutes gibt, ja nachdem es gar nicht existieren kann, kann auch die Erkenntnis der relativen Welt nur relativ sein. Dies kann nur mit Hilfe der Bošković'schen These von der ununterbrochenen Beweglichkeit, Veränderung alles irgendwie Existierenden verstanden werden: Alles wandelt sich ständig, bewegt sich, entsteht und vergeht, die Welt erscheint immer von neuem und wiederholt sich nicht, denn alles, was geschieht, geschieht einmal und nimmermehr. Eine wesentliche Bestimmung dieser Welt ist also ihre Relativität und hier tut sich eine Parallele zwischen Bošković und der ursprünglichen Einstein'schen Relativitätstheorie auf. Bošković und Einstein halten das durch Galilei begründete Relativitätsprinzip für ein allgemeingültiges, universelles Prinzip der Natur, differieren aber in einigen Punkten in ihren Meinungen: Denn für Bošković ist dieses Prinzip vor allem ein intuitives Erkenntnispostulat und als dieses hat es nicht jene Konkretheit, die durch physikalische und mathematische Untersuchungen verbürgt wird, und gerade in diesem strengen wissenschaftlichen Sinn begreift Einstein dieses Prinzip als Postulat. Aber nach Bošković ist nicht nur die Welt relativ – relativ ist auch ihre Erkenntnis. Dieser gnoseologische Relativismus ist durch Boškovićs Ansicht markiert, dass die sinnliche Erkenntnis bloßer Schein ist, wenn man nicht zur Vernunft und zu logischen Verstandesüberlegungen vordringt, falls also die Theorie nicht mit der Erfahrung übereinstimmt.

Dennoch, dass Ding an sich kann nicht mittels des Denkens und der Reflexion erkannt werden: „Wir können nämlich nicht alle Vollkommenheiten erkennen, denn wir erfassen nicht das innere Wesen der Dinge, sondern erkennen nur einige äußere Eigenschaften, ja auch das Ziel, das sich der Schöpfer der Natur hätte setzen können oder das er sich gesetzt hat, als er

die Welt schuf, können wir weder sehen noch gänzlich erkennen.“⁶ Im Menschen existiert keine Macht des intuitiven Eindringens in den verborgenen inneren Sinn der Dinge. Ferner vermag der Mensch nicht eine völlig gewisse Erkenntnis von Raum und Zeit zu besitzen; es ist nämlich möglich, dass sich die Welt vor uns ausbreitet oder dass sie schrumpft, ohne dass dies irgendwelche Veränderungen und Ideen in unserem Geist verursacht. Wir können einzig die Differenz zwischen dem neuen und dem alten Zustand nach irgendeiner Veränderung erkennen, und zwar erst in ihrer äußeren Gestalt. Völlig wahre und absolute Ideen von Raum und Zeit könnten wir nur dann haben, wenn es irgendwelche von vornherein festgestellte Konstanten für die Messung räumlicher und zeitlicher Dimensionen gäbe. Nachdem es aber solche Konstanten nicht gibt, so ist unsere Erkenntnis von Raum und Zeit relativ, aber auch Raum und Zeit sind als physikalische Kategorien relativ.

Die menschliche Vernunft kann nicht den Rahmen dieses relativen Weltbilds (soll heißen: des Bildes von dieser relativen Welt) verlassen. Außer den Sinnen, dem Verstand und der Reflexion gibt es keine andere Quelle, aus der man eine totale Naturerkenntnis schöpfen könnte. Denn jener, welcher die Natur in all ihren Erscheinungen erkennen und begreifen möchte, müsste mit jedem individuellen Punkt der Materie vertraut sein, mit einer jeden ihrer Gestalten, mit allen wirklichen und möglichen Kurven ihrer Attraktions- und Repulsionskräfte, ferner auch mit allen wirklichen und möglichen Wegen ihrer Bewegung. Freilich liegt dies nicht in der Macht der menschlichen Vernunft, denn sie vermag nur allgemeine Eigenschaften, die allen Materiepunkten gemeinsam sind, abzuleiten, denn sie denkt sich ferner mit Hilfe der Abstraktion die Natur auf der Grundlage aus ihr abgeleiteter allgemeiner Gesetze und Prinzipien. Die Vernunft begreift, dass die unendliche Vielfalt der materiellen Welt in der Tatsache besteht, dass alles in ihr vom Übrigen abhängt, sodass nichts völlig losgelöst und unabhängig von allem anderen ist. Daher hat für die Vernunft das Bild der Welt nur die Bedeutung eines Schemas.

Boškovičs gnoseologische Konzeption einer Theorie der Naturphilosophie lässt sich wie folgt zusammenfassen: Die Stufenfolgen der Erkenntnis sind die Sinnlichkeit, der Verstand und die Reflexion. Nur jenes wird erkannt, was durch seine Bewegung in der Natur in unseren Nerven eine entsprechende Bewegung verursacht. Nachdem es keine eingeborenen Ideen gibt, wird die Quelle einer jeden Erkenntnis in der objektiven Welt gefunden, die wir als Resistenz erfahren. Jegliche Erkenntnis über die Welt ist relativ, damit ist auch diese Welt selbst relativ. Damit sind bereits manche der Gedanken einer relativistischen Erkenntnistheorie angedeutet, die über Stewart Einfluss auf Poincarés und Einsteins gnoseologische Einstellungen haben wird. Vielleicht handelt es sich hierbei um die Übereinstimmung des Denkens über die Relativität der Welt und ihres Erkennens, doch es ist gewiss, dass Stewart Boškovičs Theorie der atomistischen Philosophie,

⁶ Ebd., Nr. 125/S. 56 f.

damit wahrscheinlich auch die relativistische Erkenntnistheorie fortsetzt, obwohl in seinen relevanteren Werken keine besondere Originalität im Vergleich zu Boškovičs naturphilosophischem System vorzufinden ist.⁷ Mit etwas mehr Sicherheit weiß man davon, dass Priestley seinen Materialismus in Anlehnung an die Grundstützen der Boškovič'schen Philosophie der Materie entwickelte, wenngleich Boškovič selbst nicht damit einverstanden war, dass seine Lehre als Materialismus bezeichnet wird.⁸

In theoretischer Hinsicht befindet sich Boškovič zwischen Lockes und Leibnizens Lehre von den Wegen und Grenzen des menschlichen Erkenntnisvermögens, aber auf solche Weise, dass man den Eindruck bekommt, Lockes Empirismus komme – vermittelt über Boškovič – Leibnizens Rationalismus entgegen. Die Idee der Reflexion, die sich auch bei Locke findet, entspricht Leibnizens Bestimmung des Verstandes; Boškovič versteht nun unter diesem Begriff nicht wie Locke nur die Wahrnehmung eigener seelischer Zustände, sondern auch das Selbstverstehen, das Selbstdenken des Verstandes. Boškovičs Erkenntnistheorie ist relativistisch, aber nur auf jenem Problemgebiet, wo jene Fragen gestellt werden, die den Wert und die Grenzen der menschlichen Erkenntnis betreffen. Im Bereich der genealogischen und methodologischen Fragen ist Boškovič ein Befürworter der induktiv-deduktiven Methode der naturwissenschaftlichen Forschung, was auch durch die logische Struktur der *Theorie der Naturphilosophie* bezeugt wird.

Ruđer Boškovič war nicht nur mit der materialistischen Philosophie seiner Zeit, sondern auch mit den Grundlagen der Theorie der Naturerkenntnis überhaupt bestens vertraut. Er hat in der Tat sehr deutlich den Ausgangspunkt und die Tragweite der philosophischen Systeme Descartes', Leibnizens, Lockes, Newtons, dann der scholastischen Philosophen, vor allem Thomas von Aquins, eingesehen und hat die Rezeption dieser Systeme den theoretischen Leitsätzen seines Systems der Naturphilosophie angepasst. Deshalb kann nicht gesagt werden, dass sein naturphilosophisches System samt der mit ihr übereinstimmenden Erkenntnistheorie ein eklektisches System, eine unselbständige und unoriginelle Theorie der Natur sei.

Seinerzeit kam Boškovič wegen seiner philosophischen und wissenschaftlichen Ansichten in einen Konflikt mit d'Alembert, der ihm daraufhin den Beitritt zur Französischen Akademie der Wissenschaften verwehrte. D'Alembert hat in einem Brief an Lagrange geschrieben, dass er einen Jesuiten kenne, der um jeden Preis Mitglied der Akademie werden will, obwohl es dort keine Plätze mehr gibt. Dann war Boškovič auch mit Laplace im Streit, doch den dynamischen Atomismus seiner Theorie der Naturphilosophie haben u. a. Lalande, Mendelejew, Bohr, Heisenberg, Einstein, Maxwell hoch geschätzt. Interessant ist, was Nietzsche über

⁷ Vgl. Dugald Stewart: *Elements of the Philosophy of the Human Mind* (1792) und ders.: *Philosophical Essays* (1810).

⁸ Vgl. dazu Joseph Priestley: *Disquisition relating to Matter and Spirit* (1777).

Bošković gedacht hat: Indem er dem „Dalmatiner Bošković“ das Verdienst zuschrieb, die Kritik der materialistischen Atomistik vorangetrieben zu haben, betonte er, dass Bošković zusammen mit Kopernikus der geniale Gewinner über den Schein der Sinne sei, ferner, dass seine Theorie „der größte Triumph über die Sinnlichkeit“ sei, nachdem er uns davon überzeugt hat, den Glauben an den Stoff, die Materie und das winzige Atom aufzugeben.⁹

⁹ Friedrich Nietzsche: *Jenseits von Gut und Böse*. Vorspiel einer Philosophie der Zukunft, Kröner, Stuttgart 1930, S. 6 f.

L'HABITUDE. UN DES THEMES DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE

Ghizela HORVATH

L'Université «Partium» Oradea

Resume

Dans la philosophie française il arrivait souvent, que les philosophes partaient d'une expérience particulière et par son analyse ils aboutissaient à une conclusion largement générale. Dans le courant philosophique, que Ravaisson appelle positivisme métaphysique ou spiritualiste, et qui commence par Maine de Biran et culmine par Bergson, l'habitude est cette expérience particulière possédant une large signification métaphysique. Le motif de l'habitude apparaît dans la méditation philosophique comme l'attribut inévitable de l'empirisme mais dans les écrits des philosophes français spiritualistes elle se transforme en preuve contre l'empirisme.

La question de l'habitude touche la conception professée sur l'homme, sa place et son rôle dans le monde. D'ici-là, l'habitude gagne une importance méthodologique puisqu'elle fait possible la séparation des forces actives et passives du moral (Maine de Biran), la conception qui projette mécanisme de la nature et liberté réflexion sur le même arc (Ravaisson), l'explication des échecs de la raison et la nécessité de l'intuition (Bergson). Les approches et les solutions diffèrent mais en ce qu'ils tombent d'accord c'est qu'elles laissent voir « l'habitude » des philosophes français : édifier, à partir d'une expérience particulière et distincte, tout un monde entier.

« Nous sommes tous restés, bon gré mal gré, des cartésiens qui s'ignorent ou qui s'affirment¹ » soutient sur les philosophes français Denis Huisman dans l'introduction de son *Histoire de la philosophie française* apparue en 2002. Selon lui, Descartes est l'archétype de la philosophie française dès le début jusqu'à nos jours. L'auteur y renvoie au bon sens qui selon Descartes, se répartit le mieux parmi les hommes et qui se manifeste par les indices de style, tels que : l'affectation pour l'explicite, la limpidité d'un langage quotidien mais brillant et la cohérence d'une conclusion logique. Même si on accepte la description de Huisman, on ne peut pas faire abstraction du fait que le siècle qui suit Descartes, du point de vue de la doctrine, n'est plus cartésien, plutôt anticartésien.

Cette mention ne se rapporte pas uniquement à ce qu'au 18^e siècle c'est Locke qui est à la vogue parmi les penseurs français et non pas Descartes. Ceux qui venaient après lui, ne suivaient plus la proposition de Descartes de donner une priorité au procédé déductif : une bonne partie d'entre eux choisissait la voie anglaise en se basant sur l'expérience. Dans ce sens, c'est une recette spécifiquement française qui se formait : il faut chercher l'expérience qui est originelle, qui a la force éclaircissant et qui pourrait être le point de départ pour tout le procédé de réflexion. En telle façon, l'expérience signifie, en priorité une expérience intérieure, même une expérience distinguée : qu'on appelle « fait primitif ». Tel est chez Maine de Biran la sensation de l'effort d'où s'élève la philosophie du *moi* ou bien chez Bergson *la durée* qui devient le principe métaphysique du monde. Ce qui se passait souvent, les philosophes partaient d'une expérience particulière et par son analyse ils aboutissaient à une conclusion largement générale. Chez Bergson, il est pareil, par exemple, le phénomène du déjà-vu par lequel il réussit à esquisser le fonctionnement complet de l'esprit.

Dans le courant philosophique, que Ravaisson appelle positivisme métaphysique ou spiritualiste, et qui commence par Maine de Biran et culmine par Bergson, l'habitude est une expérience particulière possédant une large signification métaphysique. En 1802 c'est Maine de Biran qui ouvre le rang des écrits sur l'habitude par son traité *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, ce thème étant suivi par l'écrit de Ravaisson *De l'habitude* en 1838. Bergson n'a pas d'ouvrage spécial qui s'en occuperait séparément, mais ses remarques sur l'automatisme peuvent être interprétées comme les conséquences de ses réflexions sur le pouvoir de l'habitude. Au 20^e siècle, comme répercussion, apparaissent encore deux ouvrages consacrés au thème de l'habitude : *L'Habitude* de Jaques Chevalier et *Les habitudes et la vie de l'esprit* de Louis Lavelle. Jean Lefranc, de même, met en relief l'importance du motif de l'habitude : « le

¹ *Histoire de la philosophie française*. Sous la direction de Denis Huisman, Perrin, 2002, 19

spiritualisme du 19^e siècle sera, de Maine Biran à Bergson y compris : une réflexion ; une méditation sur l'habitude² ».

Le motif de l'habitude apparaît dans la méditation philosophique comme l'attribut inévitable de l'empirisme et dans les écrits des philosophes français spiritualistes elle se transforme en preuve contre l'empirisme. Si, au début, on voit dans l'habitude la condition du progrès spirituel, plus tard on la considèrerait de plus en plus l'obstacle de celui-ci.

Condillac.

Les philosophes français du 18^e siècle résolvaient la question de l'origine des connaissances dans l'esprit de Locke et non pas dans celui de Descartes. L'ouvrage de Locke sur l'intelligence humaine était déjà traduit en français en 1700, dont l'influence ne se manifestait qu'au milieu du siècle où le rôle de vulgarisation de Voltaire était considérable. L'adepte français de Locke est Condillac dont le *Traité des Sensations* apparaissait en 1754 en déterminant la manière de perception des philosophes jusqu'au début du siècle suivant quand Maine de Biran compromettait le sensualisme justement par son écrit sur l'habitude.

Locke appelait « idée » tout objet de la perception et du penser. Condillac renonçait à cette appellation générale et il désignait comme source de toute connaissance la sensation. Par cela, il abandonnait l'empirisme estompé de Locke pour la formule plus simple du sensualisme : tout contenu psychique est une sensation transformée. Pour la prouver il exposait sa célèbre expérience imaginaire de la statue vivante : on a une statue vivante dont la constitution est identique avec celle de l'homme mais, d'une part, son âme est une page blanche, de l'autre part, sa couverture de marbre l'empêche de pouvoir utiliser ses sens. Condillac, en un nouveau et analytique Pygmalion, dégage le sens le plus passif : son organe olfactif. Le premier arôme d'une rose que la statue perçoit, suffit à ce que la statue éprouve bonheur ou douleur ou qu'il le fixe dans sa mémoire. Si à cette première sensation de senteur s'ajoute une autre, alors il sera capable de les comparer, formuler un jugement, de projeter dans l'avenir. Condillac conclut : il faut arriver à la conclusion que même en possession d'un seul sens l'intelligence a les mêmes facultés comme si elle utilisait tous les cinq sens³.

Voilà comme il est simple l'explication de l'âme humaine. Condillac met deux sensations dans son chapeau d'illusionniste et en sort, à peu près, toutes les facultés de l'esprit humain : l'attention, la mémoire, la comparaison, le jugement, l'imagination. On n'a pas besoin d'idées innées, ni à ce que Dieu règle chaque fois notre esprit à notre corps (ou inversement). Tout est expliqué par la nature de la sensation et par le principe du bonheur et de la douleur. Si on suit les gestes de notre illusionniste, on

² Lefranc, Jean : *Le XIX-e siècle*, In : *Histoire de la philosophie française*. Sous la direction de Denis Huisman. Perrin, 2002, 429

³ Voir Condillac : *Értekezés az érzetekről (Traité des Sensations)*. Trad. en hongrois Erdélyi, Ágnes. Magyar Helikon. 1976, 70-71

aperçoit qu'il a encore introduit en fraude quelque chose dans son chapeau : l'habitude.

Comment s'explique que l'attention, la mémoire, le jugement fonctionnent de plus en plus mieux ? Pourquoi notre statue peut-elle mieux faire la distinction des odeurs si elle y était soumise plusieurs fois ? Ce n'est pas dû aux sensations parce qu'elles sont identiques avec elles-mêmes, indifféremment si la statue se rencontre avec elles une fois ou plusieurs fois. L'âme vide de la statue, non plus, ne peut pas être la cause du changement. La seule explication en est l'habitude : si on se sert plusieurs fois des aptitudes, elles deviennent compétences dont l'essentiel est : on fait plus aisément une chose qu'on a répétée plusieurs fois. Le processus de l'instruction lui-même se compose des répétitions dont l'effet psychologique est l'habitude qui rend plus facile le fonctionnement de nos aptitudes.

Il est difficile de comprendre l'enthousiasme des contemporains pour cette arithmétique psychologique qui soutient le plus sérieusement que toutes les facultés de l'âme sont des sensations transformées. Cette transformation n'est pas un changement qualitatif : la mémoire, elle aussi, est une sensation, mais plus faible, l'imagination est une plus vive mémoire, l'envie n'est que la comparaison de deux sensations, la tendresse et la haine ne sont que les cas inférieurs du désir. Même si l'entreprise de Condillac paraît puérile, elle est grandiose : il veut dériver la nature humaine d'un seul principe qui n'est ni transcendant, ni mystérieux, ni abstrait, mais ce qu'on remarque au sens le plus strict autour de lui, jour après jour. Au siècle des Lumières, si assoiffé de s'instruire, il paraît, Condillac trouvait la voie de la nature humaine en lui dressant la carte. Il ne fallait que dessiner les détails de la carte, et pour ce travail s'attellent les représentants de l'idéologie.

Les idéologues

Au 18^e siècle et dans les dernières décennies de l'épistémè classique la philosophie française était dominée par les idéologues, les adeptes de Condillac. L'« idéologie » est le terme général se rapportant à l'étude des idées. Ses méthodes sont l'analyse et la combinaison : il faut défaire les phénomènes psychiques à ses composants les plus simples, puis les assembler de nouveau. Le but est de dessiner le tableau des représentations et d'y trouver la place de tous les phénomènes. Cabanis veut résoudre les questions de la philosophie à l'aide de la physiologie, Garat et Volney insistent sur les problèmes de la moralité et de l'histoire, Destutt de Tracy, cependant, voudrait reconstruire toute la structure de nos connaissances. Tous ont une prémisse commune : la connaissance, soit-elle extrêmement abstraite ou complexe, par l'analyse peut être retournée à la sensation.

En 1796 Cabanis présentait à l'Institut de France sa communication *Rapports du physique et du moral de l'homme* où il s'occupait, entre autres, de l'habitude aussi. Peut-être, dû aussi à son instruction médicale, il était convaincu que les observations physiologiques expliquent les processus psychiques. Il écrit sur l'influence de l'habitude que le retour fréquent des impressions les rend plus exactes, la répétition des mouvements les rend

plus dégagées et plus exactes : c'est une des lois constantes de la nature vivante. Selon lui, il est aussi constante et générale la loi, selon laquelle, si les impressions sont trop vives, trop fréquemment répétées ou en trop grand nombre, elles s'en affaiblissent. La capacité perceptive a des limites qu'on ne peut pas dépasser⁴. Donc, Cabanis voit déjà l'effet double de l'habitude : certaines impressions deviennent plus précises et d'autres faiblissent par suite de l'habitude. Il ne perçoit pas, par contre, le paradoxe qui se cache dans cette observation : si dans le moral tout est considéré une sensation transformée, c'est-à-dire tout dérive du même principe, comment peut-on expliquer l'effet contraire ? Ce problème sera résolu par Maine de Biran par l'introduction d'un nouveau principe, celui du « moi ». Cabanis, pour le moment, essaie d'expliquer le paradoxe de l'habitude par une barrière intérieure : il remarque qu'il y a des seuils de perception qu'on ne peut pas dépasser, c'est-à-dire les processus psychiques ne sont pas déterminés uniquement par des effets extérieurs mais par la nature intérieure de la perception aussi. Par cela, l'esprit vide de la statue de Condillac reçoit une détermination intérieure, même si cela, pour le moment, n'a qu'un rôle de frein. Le sensualisme pur recevait une brèche.

La manière de voir de Destutt de Tracy présente un pas en arrière, le chef de file spirituel des idéologues considère l'effet de l'habitude à sens unique. Destutt de Tracy divise la faculté sensitive en quatre facultés fondamentales : la perception proprement-dite, la mémoire, le jugement et la volonté. L'habitude y touche uniquement les jugements qui seront plus précis et se formeront plus aisément.

L'éclaircissement de l'effet de l'habitude était indispensable pour l'analyse sensualiste. L'Institut de France étant dirigé par les idéologues il n'est pas surprenant qu'on a mis à un concours le thème : L'influence de l'habitude sur la faculté de penser. Surprenant est, quand même, que le lauréat du concours était Maine de Biran, totalement inconnu jusque là, et qui, grâce à son ouvrage couronné, était accueilli dans le club des idéologues, quoique son ouvrage ait rejeté l'idée de fond de l'idéologie : la sensation – étant le principe de tout le contenu psychique.

Maine de Biran

Le traité de Maine de Biran sur l'habitude est son premier ouvrage juvénile où on ressentit encore l'influence des contemporains. Suivant encore Cabanis, l'auteur remarque que la physique sera, sans doute, capable de faire le jour sur les parties encore nébuleuses de l'être pensant et il essaiera d'unir l'idéologie et la physiologie⁵. Avec le temps, l'influence de Cabanis et des autres idéologues faiblit et Maine de Biran s'acquiert la

⁴ Voir Cabanis : *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris Charpentier, 1843, 150.

⁵ Voir Maine de Biran : *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, in : *Œuvres philosophiques de Maine de Biran, publiées par V. Cousin*. Paris, Librairie de Ladrance, 1841, tom I, 16

solution méthodologique dont il se servira toute sa vie : étant donné que dans l'homme, à côté de son aptitude de perception il y a aussi, indépendamment de lui, *le moi*, ainsi l'étude de l'organisme ne peut pas aider l'éclaircissement des phénomènes spirituels. C'est uniquement par la réflexion qu'on peut étudier le moral de l'homme.

Vers la fin de sa vie Maine de Biran se rapporte assez critiquement à son premier écrit, il le considérait un ouvrage présomptueux à cause de son manque de connaissance, en échange, il reconnaissait que dans ce traité il a réussi : « à tracer une ligne de démarcation assez exacte entre ce qu'il y a de passif et ce qu'il y a de vraiment actif ou de libre dans notre nature⁶ ». Cette idée est pleinement suffisante à ce qu'il mette en ruine le sensualisme qui ne reconnaissait pas du tout l'activité de l'esprit. Maine de Biran commence son traité en accentuant les difficultés du thème. Sous l'influence de l'habitude les obstacles disparaissent du devant l'étude et l'effort faiblit. Par contre, la réflexion a besoin d'opposition. On ne réagit pas aux choses accoutumées, on ne les aperçoit pas sous l'effet de l'habitude. Comme ça, dans le domaine de la science des idées, selon lui : toute découverte est une victoire sur l'habitude⁷. Au fait, c'est l'habitude elle-même qui se laisse plus difficilement s'analyser.

On ne peut pas expliquer la double influence de l'habitude – des fois elle renforce, d'autres fois elle faiblit les impressions, et encore, dans la connaissance elle fait valoir soit le principe du perfectionnement, soit celui de la destruction – si on tient à ce que tout s'engendre des sensations, respectivement de leurs répétitions. Pour cela il est nécessaire de discerner les sensations – qui se forment en nous, mais sans nous – des perceptions auxquelles s'ajoute la faculté motrice. La présence de la faculté motrice est importante parce que la sensation de l'effort qui est l'expérience accompagnant tout mouvement, pour Maine de Biran est *le fait primitif* prouvant que l'homme est *duplex in humanitate* : il a deux principes composants, le principe passif et le principe actif, son physique qui s'oppose et le moi qui déploie l'effort. En acceptant ce nouveau principe, le penseur français sera capable d'établir une anthropologie plus nuancée où l'homme sera le lieu du combat du physique et du moral. Ayant en vue les phénomènes de la maladie et du vieillissement, rien ne peut assurer la victoire de l'esprit.

La première influence différenciée de l'habitude signifie que les sensations s'estompent, se dégradent, par contre, les perceptions deviennent plus claires. Le contraste des habitudes passives et actives aussi s'édifie sur cette différence. 1^o La différence entre les habitudes passives et

⁶ Maine de Biran : *Journal*, tome II. Édition intégrale publiée par Henri Gouhier, Éditions de la Baconnière, Neuchâtel 1955, 400.

⁷ Voir Maine de Biran : *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, in : *Œuvres philosophiques de Maine de Biran, publiées par V. Cousin*. Paris, Librairie de Ladrange, 1841, tom I, 13

actives est que les habitudes actives supposent la contribution du langage (comme sous-espèce de la motricité).

On rencontre, pareillement, des habitudes passives sur le plan des sensations, de l'imagination et des jugements. Au niveau des sensations, on pourrait appeler l'influence de l'habitude une adaptation sensitive : si un stimulus agit sur nous assez longuement, nous le percevons de plus en plus faiblement, s'il est fort, et de plus en plus mieux s'il est faible. L'explication est de nature physiologique : chaque organe possède un ton qu'il tend à rétablir. On saisit facilement l'influence de Cabanis dans cette explication. Sur ce plan l'effet de l'habitude est plutôt positif : elle facilite le passage d'un état à l'autre. Pourtant, si nous sommes habitués aux impressions puissantes et elles cessent, nous éprouvons une envie, un embarras. L'habitude faiblit les sensations, pendant que les passions deviendront de plus en plus fortes.

Les perceptions, par contre, deviennent plus claires sous l'influence de l'habitude. Les mouvements qui s'associent à elles – langage, écriture – deviennent automatiques. Le danger se cache justement dans la facilité obtenue par cette habitude : l'effort devient invisible, et il paraît que tout dépend de l'excitation extérieure. La partie de la conscience devient transparente et on ne peut pas la regagner qu'à l'aide de la réflexion. Même la connexion des signes peut devenir automatique et grâce à l'habitude la pondération, les associations seront affolées et superficielles. On voit revenir ici l'ancienne crainte de l'empirisme concernant la connexion arbitraire des signes : les signes de l'habitude ouvrent, à la fois, les cercles de la connaissance et de l'erreur⁸. La formation des idées se caractérise par une telle hâte qui est l'ennemi de tout examen.

L'analyse de Maine de Biran précise une observation antérieure : il y a des impressions qui s'affaiblissent et se dégradent (ce sont les sensations), d'autres deviennent plus précises et plus claires. Le problème est que le second processus ne peut pas être catégoriquement considéré un progrès ou perfectionnement, s'il suspend la réflexion. L'emploi du langage facilite la cognition, en échange, les paroles fréquemment entendues s'usent, se vident de sens et rendent possibles les erreurs.

L'effet exercé sur la mémoire et la réflexion est toujours à deux tranchants. L'habitude lubrifie la mémoire mécanique et le fonctionnement basés sur l'imagination, mais parallèlement – puisqu'elle fait disparaître l'effort – il augmente la possibilité de la bévue et du glissement. On peut, uniquement, s'appuyer sur la mémoire qui se retourne sans cesse au fait primitif, celui-ci, par contre, avance dans le contre-fil de l'habitude.

Les dernières pages du traité contiennent un véritable réquisitoire à l'adresse de l'habitude⁹ : les sensations répétées disparaissent, les

⁸ Ibidem, 124.

⁹ Voir Drevet, Antoinette : *Maine de Biran*. PUF, Paris, 1968, 33.

mouvements répétés deviennent automatiques, la réflexion s'habitue à ce qu'elle pense sur les substances et causes qui n'ont pas de fond dans l'expérience, l'usage du langage aussi devient agité. Si nous voulons un vrai savoir, alors, il faut démolir, décomposer ce que l'habitude a édifié. Il faut contraster l'effort sentant la sueur au confort de l'habitude. Maine de Biran finit son écrit par un appel paradoxal : tâchons que la réflexion, elle-même devienne notre habitude.

Sous le titre de l'habitude Maine de Biran traitait plusieurs domaines des phénomènes psychiques : l'accommodation sensorielle, les compétences, des passions, même certaines formes de la mémoire et de la réflexion. Tous-là supposent une sorte de répétition et instruction mais pas absolument le perfectionnement de la connaissance. On ne peut pas considérer progrès n'importe quel ramassis de connaissance, chose qui chez Cabanis était encore incontestable. La cause en est qu'on passait dans une nouvelle épistémè : on n'a plus comme but de dresser le tableau des représentations mais de comprendre les processus profonds et cachés des choses qui se passent dans le temps et ils sont exposés au temps. L'analyse et l'addition cédaient la place à la réflexion. Dans ce nouveau cadre, l'habitude est non seulement l'objet de la recherche, mais, parallèlement elle est la méthode aussi de la recherche : l'effet différencié de l'habitude est ce qui aide à distinguer dans l'homme ce qui est passif de celui qui est actif, c'est-à-dire spirituel. Ici, Ravaisson fête la renaissance du spiritualisme : « Sous la passivité des sensations, qui, depuis Hume semblait tout expliquer : retrouver l'activité ; c'était, sous le matériel retrouver l'esprit même¹⁰ ».

Ravaisson

L'exposé de Félix Ravaisson sur la philosophie française du 19^e siècle, rédigé en 1867, est prophétique : l'auteur décrit en détail la direction positiviste avec ses stations importantes marquées par Comte et Taine. Il considère que la grande tendance de la réflexion française, de même l'évolution de certains penseurs chemine en passant par le positivisme, l'empirisme, le matérialisme vers le spiritualisme. Il le juge un phénomène déterminant en l'appelant « un réalisme ou positivisme spiritualiste », dont la source, selon lui est Maine de Biran, s'y comptant lui aussi. Quelques années plus tard s'y adhère Henri Bergson aussi, professeur du lycée de Clermont-Ferrand. On tient que l'écrit le plus intéressant de Ravaisson est *De l'Habitude* apparu dans sa jeunesse. Quant au thème, l'inspiration biranienne est évidente, par contre, pour le maniement du thème il élaborait un point de vue totalement original. Si chez Maine de Biran l'habitude aidait à faire exploser et élaborer la philosophie du moi, chez Ravaisson elle laisse ouvrir des perspectives plus larges en envisageant la nature dans sa totalité.

Le traité de Ravaisson commence par la fixation des trois acceptions de l'habitude. Le premier sens : « L'habitude, dans le sens le plus entendu,

¹⁰ Ravaisson : La philosophie en France au XIX-e siècle, in : *l'Habitude*. Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française, Fayard, 1984, 66.

c'est la manière d'être générale et permanente ». Le deuxième sens : « L'habitude acquise est celle qui est la conséquence d'un changement ». Dernièrement : « L'habitude est donc une disposition à l'égard d'un changement, engendrée dans un être par la continuité ou la répétition de ce même changement¹¹. Ici, l'habitude prend des formes encore plus surprenantes. La première définition de Ravaisson est tellement large qu'il coïncide avec la nature d'une chose. La deuxième est, peut-être, la signification qu'on emploie en général. La troisième ne se rapporte plus à un simple attribut mais à une attitude d'esprit, à une vertu, cette dernière, peut-être au sens de jadis, où la vertu paraît être apparentée avec l'efficacité et la puissance. Cette triple charpente n'est pas fortuite. Elle reflète la préoccupation de Ravaisson qui conçoit la nature en continuum, dont les pôles sont, d'une part la Fatalité mécanique, de l'autre part la Liberté Réflexion. L'habitude est le fil à l'aide duquel on peut enfile sur l'arc unitaire de la clémence divine la polychromie de la nature vivante.

L'habitude est la particularité des créatures animées : l'habitude n'a aucun effet sur les objets physiques et elle ne produit pas en eux des préférences et des inclinations. Nous voyons que nous sommes déjà entrés bien loin dans l'épistémè moderne où se manifestent les particularités du corps vivant. On pourrait dire que c'est le corps vivant qui s'acquiert des habitudes. L'habitude est une inclination qui ne disparaît pas pendant le mouvement, en telle façon elle est parallèlement une détermination passive et active. L'inclination conduit aisément au désir, à la loi fondamentale de la nature. Quel est l'effet le plus évident de l'habitude ? La suspension de l'effort. Ce qui reste après, on éprouve un désir sans effort et sans souffrance.

Ravaisson était mécontent de la solution de Maine de Biran parce qu'il expliquait les deux effets contraires de l'habitude par deux principes différents. Selon lui, au fond de la dualité doit se cacher une unité. Le même principe explique la légèreté des mouvements, l'affaiblissement des impressions, notre exigence pour les choses accoutumées, etc. C'est foncièrement le désir qui se dirige en-haut, vers la source de la spiritualité. Si nous étudions la sensibilité passive des êtres, nous constatons que : l'habitude faiblit les passions, mais laisse derrière soi un sentiment de lacune, un désir insatisfait. Du côté de l'activité, outre le fait que l'habitude rend plus exactes, plus alertes nos mouvements, elle baisse aussi notre conscience en les menant dans la direction de la spontanéité. On peut observer cela très bien aux moraux où les habitudes suivent le même mécanisme. Le but et le mouvement coïncident.

Le principe commun est le désir – qui se forme à la suite de la répétition – et « une sorte d'activité obscure qui prévient de plus en plus ici le

¹¹ Voir Ravaisson : *De l'Habitude*. Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française, Fayard, 1984, 9-10.

vouloir, et là, l'impression des objets extérieurs¹² ». Cette activité secrète, en réalité, est un désir : « Une spontanéité passive et active tout à la fois¹³ ». Ainsi dans la continuité de la nature, l'habitude est la force de liaison entre la fatalité mécanique et la liberté réflexion.

Peut-être, dû à l'intérêt esthétique de Ravaisson qu'il joignait le principe de l'habitude avec la grâce, qui est à la fois charme et clémence. Il concevait l'habitude comme le don de la nature quand l'effort serait trop fatiguant. Si la liberté réflexion est encore loin, il nous vient à l'aide l'habitude et nous pouvons atteindre aisément ce que sans clémence nous pourrions faire au prix de grandes souffrances ou pas du tout. Le mouvement charmant est l'autodémision de l'action consciente, et la clémence est la descente de Dieu à sa créature. On peut comprendre le phénomène de l'habitude comme autodémision de la liberté réflexion d'une haute tension. Ainsi l'habitude est le signe d'une spiritualité plus élevée. L'habitude rend visible le désir qui est l'idée du bien même « l'idée du bien qui descend dans ces profondeurs, y engendre et élève à soi l'amour¹⁴ ». Quelques années plus tard, dans l'étude introductive de la revue récemment refondée, « Revue de Métaphysique et de Morale », il formule ainsi le principe de l'odyssée de la spiritualité : « En tout, d'abord le parfait, l'absolu, le Bon, qui ne doit son être qu'à lui-même ; ensuite ce qui est résultat de sa généreuse condescendance, et qui par la vertu qu'il y a déposé, remonte de degré en degré jusqu'à lui¹⁵ ». Toutes les fois que nous formons une habitude, dit Ravaisson, nous répétons, en mesure du possible, le geste créateur de Dieu en renonçant de sa plénitude et en descendant à sa créature en un geste de grâce divine. Le panorama spiritualiste de Ravaisson rayonne dans son entière splendeur : « La nature est tout dans le désir, le désir dans le bien qui l'attire (...). C'est Dieu caché par cela seul qu'il est trop au-dedans, et dans ce fonds intime de nous-même, où nous ne descendons pas¹⁶ ». Par cela le principe de la connaissance philosophique aussi est donné : « Dieu sert à entendre l'âme, et l'âme, la nature¹⁷ ». Si le traité de Maine de Biran finit par le réquisitoire de l'habitude, l'écrit de Ravaisson est l'apothéose de l'habitude.

¹² l. m. 29

¹³ l. m. 32

¹⁴ l. m. 45

¹⁵ Ravaisson : *Métaphysique et Morale*, in : *Revue de Métaphysique et Morale*, 1893, 25.

¹⁶ Ravaisson : *De l'Habitude*, Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française, Fayard, 1984, 45.

¹⁷ Ravaisson : *La philosophie en France au XIX-e siècle*, in *l'Habitude*, Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue Française, Fayard, 1984, 300.

Bergson

Selon Henri Bergson « l'intuition primitive » de sa propre philosophie est « la durée¹⁸ ». Toute expérience de compréhension échoue si elle ne part pas de durée et ne s'y retourne tout le temps.

Si nous examinons, de ce point de vue, la question de l'habitude, on peut constater que la durée est le fond de la spontanéité de l'esprit que l'habitude nous cache. Bergson juge dangereux l'effet aliénant de l'habitude juste au niveau de la raison parce que la pseudo-activité, au fait, ne provient pas de spontanéité de l'esprit mais c'est la matière qui lui impose son mécanisme.

Dans le déploiement de l'élan vital l'habitude se situe catégoriquement du côté contraire. Le change de perspective de Bergson accentue qu'en dépit de l'acception du penser traditionnel européen, le savoir n'est pas un but en soi, il est soumis à des buts bien pratiques. La connaissance sans intérêt est un mythe ou exception. La connaissance est au service de la vie, entend-t-on de plus en plus catégoriquement. L'élan vital peut rester soutenue seulement s'il emploie la matière avec la plus grande efficacité. C'est pour cela que prennent formes les habitudes et les automatismes de la cognition qui essaient d'atteindre, au cours de la progression de l'homme, l'exactitude et la rapidité des mouvements qui au monde animal sont assurés par l'instinct.

La base de toute la vie psychique est la mémoire qui, selon Bergson contient absolument tout ce qui se passait avec nous. Le cerveau n'a pas la fonction d'extraire les rappels mais d'empêcher le jaillissement à la surface des souvenirs qui, du point de vue de la vie, ici et maintenant, sont dispensables, inutiles. La mémoire subsiste en deux formes : en mécanismes moteurs et en souvenirs indépendants. Ici, et, d'ailleurs souvent, Bergson emploie une comparaison : il faudrait mettre face à face les leçons apprises par des répétitions monotones et le souvenir d'une lecture où l'on garde l'atmosphère unique du texte. Il est évident, l'auteur considère plus authentique ce dernier.

Il est visible que l'automatisme s'incorporait dans l'étoffe de la vie psychique. La réaction naturelle est automatique, donc elle favorise le mécanisme de la matière et non pas la spontanéité de l'esprit. En manière paradoxale, il faut lutter pour la spontanéité, il faut écorcer la couche pétrifiée de l'habitude pour toucher la pulsation vive de la durée.

Le « plan » de l'élan vital est de vaincre la matière en utilisant la matière. Le problème est que dans cette lutte les forces de la connaissance – la raison, le langage – empruntent les usages de la matière. Ils s'assimilent à la matière si bien qu'on a peur qu'ils augmentent non pas la force de l'esprit, mais celle de la matière. « C'est pourquoi l'intelligence se comporte invariablement comme si elle était fascinée par la contemplation de la

¹⁸ Voir Jaque Chevalier, *Bergson*, Ed. Plon, Paris, 1926, 73.

matière inerte^{19, 20} ». L'intelligence opère avec des corps, il réfléchit en espace. Il traite le temps comme une dimension de l'espace. Il est incapable de concevoir la nature hétérogène de la durée, son cours incalculable. Le langage proportionne le continuum de la réalité, fait disparaître ce qui est spécifique et volatil dans l'impression. Le langage est incapable d'embrasser le penser dans sa totalité. Nos concepts sont des habits prêt-à-porter que nous pouvons mettre sur toutes les expériences, mais au vrai, ils ne conviennent à aucune d'elles. Tout ce que nous gagnons, grâce à l'habitude, sur le plan de l'efficacité, ne récompense pas le danger que le sens-même de toute l'évolution s'oublie : faire entrer le plus de liberté dans le processus de l'existence. Notre seule chance est de raviver l'intuition qui sommeille dans les domaines nébuleux de la raison et de l'instinct, étant un modèle de cognition directe et sensible à la vie, quand même évident et limpide. La vie peut être comprise seulement de cette façon selon Bergson : l'esprit est en mesure de concevoir l'esprit, uniquement, s'il monte et s'achemine sur l'arc que les habitudes exécutent au cours de leur contact avec la matière ; ces habitudes, en général, sont appelées des tendances intellectuelles²¹.

La vie exige une attitude permanente de vigilance et d'attention. Il est, bien entendu, plus facile à céder à l'automatisme mais, en même temps, il est plus dangereux. Juste pour cela, la société punit cette défaillance, et elle le fait encore par le rire. Dans son analyse frappante Bergson relève que le comique est présent alors quand l'individu réagit avec le mécanisme d'une machine là, où l'on attendrait la flexibilité de la créature vivante. Il conclut : Le comique est la rigidité elle-même, et le rire est sa punition.

La lutte contre l'habitude est le moyen d'assurer la survie de la spiritualité dans le monde. On doit vaincre ses habitudes, les démolir pour que la matière n'engloutisse pas la force spirituelle cosmique.

Le motif de l'habitude a parcouru une voie intéressante dans la philosophie française. On peut concevoir comme un arc qui passe de l'empirisme au « spiritualisme positiviste » comme un laboratoire inévitable où l'on peut opter pour le principe de la constitution psychique humaine. De l'autre part, l'habitude est l'expérience qui se laisse dépasser d'où, enfin, toute une métaphysique pourrait ramifier. Dans le domaine du spiritualisme français, ce développement paraît comme s'il était l'illustration du schéma évolutionniste de Hegel : chez Maine de Biran l'habitude est relevante pour le sujet, Ravaisson la traite dans le cadre de la nature, enfin, Bergson est qui projette l'expérience le plus intime de l'individu à des dimensions universelles.

La question de l'habitude, au début, se posait dans son sens spécial (notamment, quelle influence exerce l'habitude sur les facultés cognitives)

¹⁹ Bergson : *L'évolution créatrice*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1937, 175.

²⁰ Bergson : *Teremtő fejlődés*. Trad. Dienes, Valéria, Akadémiai Kiadó Reprint sorozata, Budapest, 1987, 150.

²¹ Bergson, Henri : *La pensée et le mouvement*, vingt-septième édition, PUF, Paris, 1950, 85.

mais peu après, il se dégagait que la mise est plus grande : il touche la conception professée sur l'homme, sa place et son rôle dans le monde. D'ici-là, l'habitude gagne une importance méthodologique puisqu'elle fait possible la séparation des forces actives et passives du moral (Maine de Biran), la conception qui projette le mécanisme de la nature et liberté réflexion sur le même arc (Ravaisson), l'explication des échecs de la raison et la nécessité de l'intuition (Bergson). Les approches et les solutions diffèrent mais en ce qu'ils tombent d'accord c'est qu'elles laissent voir « l'habitude » des philosophes français : édifier, d'une expérience particulière et distincte, tout un monde entier.

ION BARBU'S NEW HUMANISM

Florin OPRESCU

West University, Timisoara

Assuming Ion Barbu's classification that refers to the distinction between "mathematic humanism" and "classical humanism", Basarab Nicolescu postulates that the new humanism would be characterised by "an active and elaborate coexistence of the man with the surrounding world, with the material reality on one side and of the man with his spiritual existence, through a rigorous evolution, on the other side" (Nicolescu, 2004:105). Such a re-contextualization of the man in space and in self is a constant feature of Barbu's poetry and not only, a soteriology that guarantees a privileged position for individuality, in time and space.

In this "ultimate Greece", which will constitute itself "into a model and ideal norm, beyond space and time, for the morals and civilisation of the entire humanity" (Cheie-Pantea, 1982:168) we also witness the transcendence of the category of the individual, as in the case of Nichita Stănescu, a sign of "Barbu's new humanism" (Nicolescu, 2004). In *Isarlîk*, the poet reconstructs another post-Renaissance anthropocentric model, setting himself in the middle of the world, or even determining its becoming. The becoming of the world is given an imperative shade, the lyrical self imposing this fact: „Must flourish / The white, / The right / *Isarlîk!*”

In a surprising similarity with Lucian Blaga the self in Barbu's poetry implies itself, functions as a catalytic factor of germination, thus of becoming. In "The Amazing Seed", Blaga constructs such a "territory" "of the shapes not well undone from their sleep", where the self jubilees ecstatically faced with

„such power, in shape of grains, / when I face the tiny gods, waiting to be thrown / on March days into the furrows of ploughed land”.

“The Amazing Seed” has the magic meaning of activating germination in Eutopia. Blaga’s Eutopia has a similar function to that of Isarlîk or Hiperboreea, being the absolute solar area of the ultimate initiation. But, in Eutopia, natural germination signifies an anticipation of the germination of the being. If, in Blaga’s poetry, the self is the mediator of the germinative act in the garden of Eutopia, having mostly a function exterior to the process of marriage, in Barbu’s and Stănescu’s poetry the self catalyses from the interior the becoming, the birth. Barbu submits himself and submits Isarlîk which is his “heart” (“Isarlîk, my heart...”), the generator of the poetic affect, while for Nichita Stănescu the self is born through a maternal process, transposed from Eros to Hiperboreea, and before this birth it has been a latent seed in the fertile and yet compelling land of poetry, as it is written in “The First Elegy”: „I flip my wings and sleep – / here, / in the perfect inside, / which begins with itself / and ends with itself.”.

Recreator of the poetic word, as the great anterior creators, Eminescu, Arghezi, Barbu, or, even as “Daedal, the father of the famous family of artists, of daedalids”, the poet, “a nucleus of latencies, this germinative self, a seed in the promising fertile soil of the word, is not a stranger to the nocturnal regime of the romantic imagery, as seen by Blaga: the sleep, “the depth of being”, “the God-like state” (Pop, 1980:42). Therefore, Ion Pop established precisely the fact that “The First Elegy” has, in Nichita Stănescu’s creation, the place of “The Dogmatic Egg” in Ion Barbu’s lyrics: one of cosmic nature, “inclosing in itself infinite virtualises” (Pop, 1980:43). We could also consider a poetical scheme representable both in Barbu’s space and in that of Stănescu, as Isarlîk and Hiperboreea are the worlds of “The Dogmatic Egg”, which are placed between “the plus pole” and “the minus pole”, as possible representations of the increate. “Time inscribes in us a wheel / Such as the dogma”, therefore these worlds, balkanic or borealic, return in the two poets universe through a permanent actualization of the atemporal unconscious essence.

As in the case of Ion Barbu, in Nichita Stănescu’s poetry conceptualization does not become a dominant factor, as the poet goes beyond the world of glass in which the elementary essences of the universe float, departing from the restrictive forms of logical correlation language – thought. Marian Papahagi’s observation, referring to the volume **11 Elegies** is relevant in this particular direction, as “surrealism and experiment join conceptual poetry, the poetic image does not submit to the concept and this poetics of the rough sensation allies itself with the reason of communicating beyond words” (Papahagi, 1976: 180).

The access to the world “crumbled in dream”, Barbu’s absolute ideal, is realised through the mathematic foundation which forms the basis of literary creation in Nichita Stănescu’s poetry as well. Even though such a foundation

is not of such importance in Stănescu's poetry, as in that of Ion Barbu, the cultural formation of the poet is based on multiple affinities with mathematics. The rigorousness of the mathematic formula (scientific, in general) becomes, for a certain direction of modern poetry, the supreme way of purifying language and the lyrical message from the atavic sentimental burden, purification realised through the apollonian filter of the rational.

Preferring mathematic symbols, Nichita Stănescu's admits, in an interview given to Nicolae Prelipceanu, that: "one of the books that had a great impact on me was **Postulates** by Euclid which I had read in a very old edition, texts translated from Greek." The experience of these readings gives him a literary conscience articulated by the geometrical equilibrium, similar to that of Barbu. Nichita Stănescu says, referring to the **Postulates**: "I considered them geometry texts, having no idea that they would have such a fantastic poetical influence on me later on" (Prelipceanu, 1983:8).

Plato's adage, "Nobody should come in unless he is a geometer", motto chosen by Ion Barbu for the frontispiece of the wished magazine with a mathematical name, has a special significance for some poets of the 20th century. The choice of this maxim, used as an elementary postulate by Barbu, justifies the triad Poet – Einstein – Euclid in the literary context, as "We are Einstein's contemporaries who compete with Euclid in imagining abstract universes" (Barbu, 200:135). Further more, in "Mathematical Formation" Barbu talks about his humility as he did not know Greek, which would have been useful in reading "The hymns to Demeter", Eschyl's tragedies or Teocrit's verses. As a compensation, Greek geometry, "a larger entrance, from which the eye can see a more austere, but essential landscape" (Barbu, 2000:315) is an essential element in his debate with "classical humanists". These would have "to declare immediately that they perceive the lack of knowledge of Euclid's **Elements**, Appollonius of Perga's **Stoics** and Pappus' **Mathematical Collection** with an equal and guilty humiliation" (Barbu, 2000:315). He foresees the birth of the new modern humanism this way, anticipating the rationalist movement of the century. "May we speak of a modern humanism, Barbu asks himself rhetorically, of a complete system of knowledge capable of shaping the man, based on mathematics? I am certain we may" (Barbu, 2000:316). Such as Pindar who was referring to those initiated in the "Eleusinian Mysteries", Barbu is in awe of the one who will accede to mystery, having "geometry on his side".

Placing himself in the avant-garde of the scientific, rationalist theories of modernity, Ion Barbu makes a major distinction between classics and moderns, as what differentiates mathematic humanism from classical humanism is "a certain modesty of spirit and a submission towards the object" (Barbu, 2000:317). For Barbu, "mathematical formation, even though valued literarily, brings a certain respect for the conditions created outside us, for the collaboration with the given material" (Barbu, 2000:317).

In such a context, the constant return to Euclid's axiomatic system in which all the sentences regarding geometrical rapports can be systematically

deduced from a restricted number of axioms and postulates, proves the fact that "Euclidian geometry has become a standard example for the way a correct science should be built" (Hügli, Lübcke, 2003:138) in the 20th century. Geometry, contributing decisively to the literary construct, will prove to be "a formal axiomatic system", a reason for which "it would be confusing to say that geometry would describe, respectively explain, features of reality" (Hügli, Lübcke, 2003:139). Barbu proves just the contrary: geometry applied to the literary act has the demiurgic chance of representing probable worlds, purified of the material burden of reality.

A similar explanation is created by Gaston Bachelard. As Ion Barbu, he will start from Hilbert's nominalism in defining the mathematic premises of human thinking.

"Let us accept for a moment, states Bachelard, the absolute formalism; let us erase from our memory all those beautiful geometrical objects, all those beautiful shapes, things are nothing more than letters! Let us submit to an absolute conventionality: all those clear realities are nothing more than syllables which are associated in an illogical way! And here it is, the entire mathematics, summarised, symbolised, purified! But here it is, then the poetic effort of the mathematicians, the creative, constructive effort: sudden, through a revelatory inflexion, the associated syllables form a word, a real word, which speaks to Reason and which finds Reality a thing to evoke" (Bachelard, 1986:178-179).

This is an elementary meeting point with Ion Barbu, but also with Nichita Stănescu, Barbu being convinced that "there will be more to be found in the hidden reality than in the evident given one" (Bachelard, 1986:178). The premise of Barbu's new humanism refers to the capacity of revealing and representing the hidden real filtered through the prism of the eye which is determined geometrically.

As a consequence of this fact, "euclidism remains the ingénue thought which will be the basis of generalisation" (Bachelard, 1986:179), a fact also confirmed by Lucian Blaga in "Experiment and the Mathematical Spirit". He understands the Euclidian system in Plato's manner of seeing mathematics as "a superior way of knowledge". For the Greeks, said Blaga,

"Geometrical figures were considered ideal existences, always given. Unlike the Greeks, we, moderns, tend, on the contrary, to see the geometrical figures in full process of construction. In his demonstrations, Euclid avoided the means deriving from the construction of the figures, from the activity or the movement of the geometer. Only in connection to the 4th theorem (**The Elements**) he saw himself constrained to adopt a demonstration through movement (the juxtaposition of some figures), which was for himself an unwanted deviation from the criteria" (Blaga, 1998:65-66).

This major difference, analysed by Blaga, between the Greek antiquity and the modern scientific spirit, illustrates the eternal conflict between tradition and modernity, between the latent conservatism of the antics and the expansive evolutionism of the moderns.

In his poetic practice Nichita Stănescu starts from one of Euclid's postulates in the construction of the text "Scolding Euclid". The postulate "No object can occupy the same space with another object at the same time" proves to be "A false quotation from Euclid" and the text tries to develop a non-Euclidian poetic system, or, better said, anti-euclidian, functioning on the principle of recognition through negation.

As a consequence of Stănescu's ultramodern poetic spirit, we witness an overturn of principles, the poet replacing the Euclidian elements with reflexive elements, subjective ones. His anti-Euclidian system is based on a poetics of the world re-semantised through the poet's sensitive structure. "The poet, as the soldier / has no personal life" ("The Poet as the Soldier"), as the poet assumes his internal emotions from the hidden reality of the world. Its reinvestment with new principles takes place in an acute reflexivity of the self who denounces the Euclidian model only as a consequence of world poetization. Through "Scolding Euclid" Nichita Stănescu observes, at the same time, that mathematics, rigorously deductive, may be in contradiction with the being who is open to experimentation, in a process of explanatory movement, in contradiction to Euclid's model. Even Cornelius Castoriadis noticed that mathematics "does not owe anything to experience, but it may be falsified through an experience" (Castoriadis, 1978:154). Barbu's reflexive-poetical experience comes to complete his own poetical-mathematical system. "Scolding Euclid" evolves between demonstrative and rhetorical, recurrent in Nichita Stănescu's lyricism.

Between the real world and the "simultaneous world" sleep mediates, "custom officer of life" and the poet oscillates constantly between the two worlds, finding its existence, as the one of the real elements in Plato's possible simultaneous worlds. Through Euclid the poet reaches, after a complicated quest, the idea of the arbitrariness of the linguistic sign and even of the world.

The poet's "illusion of liberty" in the real world is amplified and sustained by the surrounding elements, by the veracity of the real, as he sees himself "on a sphere", seen as "space/lacking generosity". The sphere is the concrete representation of Stănescu's euclidianism as, in a world based "on economy", thus dominated by static and not movement, this figure containing "Maximum of content/minimum of shape". The macro cosmos seems to be built on the spherical model of the poet's concrete existence, as the earth is "a sphere, / the world is a sphere, / the sun is a sphere, / the sublime stars are spheres".

Plato's simultaneity of the worlds which are perceivable by the lyrical eye is obsessive through the angrenage of the whole in finalisation of the sphere and this succession of "A", "A's complementary / and then anti A" work together at the mentioned process. This way "the poet contemplates the Euclidian universe as an angrenage with serrated wheels which complete each other in order to compose the horrible sphere" (Petrescu, 1998:212). This is the "ontological model of an organic type" (Petrescu, 1998:212) which

starts from a reinterpreted euclidianism, accordant to the new humanism, more intensely metaphorised than that of Barbu and more abstract at the same time.

The ending of the poem sustains the sick sensitivity of the modern self and the paradoxes of his rational existence, lacking the conviction of the veracity of his own postulates, of the proposed non-Euclidian system. The last stanza works as an example of paradoxical modernity, sustaining abruptly, in a new rhetorical shape the possibility of the failure of such a construct: „And I weep on your mountainlike hand / with long tears as hound dogs / telling you: the sphere is not beautiful! / But are there any spheres?”

The traditional equilibrium of the lyrical text is suddenly broken because the mark of this poetical typology is no longer the structure (Crăciunescu, 2000:54), but “schizomorphia; as every time tensions tend to reach a limit (stasis), their internal pulsing (kinesis) projects them beyond all these, in a landscape of irreducible contradictions” (Crăciunescu, 2000:54-55). The force of the ending of the poem lies in this: a tragic schism perceived by the self who feels an irreducible alienation, as “the centre loses its cosmic attributes”. There is no doubt that this finality suggests a critical conclusion. The answer is irrevocable: “The entire poetry of the 20th century is crossed, in its depth, by the doubt which opens Stănescu’s poem” (Crăciunescu, 2000:55).

As in Ion Barbu’s poetry, transcending the objective reality becomes the unequivocal way of the poetic act (in Barbu’s terms). Its hermetisation, in Barbu’s descent, starts at Nichita Stănescu not necessarily from the poet’s hermeneutical conscience, but aims at reordering the world on the labyrinthic dimensions of the being as a daedalic process. Ștefania Mincu wrote that:

“If, for example, Ion Barbu tries to found poetry axiomatically, by finding another high place where it would be contiguous with mathematics, in Nichita Stănescu’s poetry it may be said that, on the contrary, poetry becomes the supreme human domain with which all the other domains of human manifestations will be associated or included” (Mincu, 1991:14).

The distinction between the two poets is just a formal one, as Nichita Stănescu noticed, regarding the working manner which was different from that of Ion Barbu, as, in reality, the poetic act is instituted through both poets through a conlucration of the arts and the scientific realism. Therefore, Euclid’s “Postulates”, axiomatic geometry, Cantor’s theory of numbers, David Hilbert’s or Gauss’s mathematical contribution, Einstein’s relativity etc. contribute decisively, along the European artistic paradigms, to the foundation of an authentic modern lyricism in Romanian literature.

Seeing in Leonardo da Vinci the eternal example of the happy symbiosis between art and science, Paul Valéry stated that:

“this remarkable reciprocity between fabrication and science, the first one being the guarantee of the second one, characterises Da Vinci and is opposed to purely verbal science, ending by dominating the actual epoch, to the detriment of philosophy which appears incomplete” (Mincu, 1991:14).

We assert that Ion Barbu and Nichita Stănescu function after da Vinci's model, establishing (Barbu) and continuing (Stănescu) the rationalised artistic act, reflexible in the mirror of the conlucration of poetry and science in the representation of "the possible worlds of existence" in the 20th century Romanian poetry. The transitive language becomes reflexive in poetry (paraphrasing Vianu). Starting from such a premise, of amplifying the scientific determinants in art, the artistic spirits of the two poets seem convergent.

Refusing any model (Stănescu, 1985:279) or, better said, the direct action of any model on his poetical formation, Nichita Stănescu admits a catalytic action of these influences. A similar situation will be found in the case of Ștefan Aug. Doinaș and Lucian Blaga. The necessity of "a break, traumas, alienations", cumulated with the constant rapports (declarative or poetical) to anterior poets, suggests the catalytic germination in the poet's interior artistic world. He confesses in a suggestive manner:

"It seems strange that, even though I knew Ion Barbu's "The Second Game" by heart, the influence of this work on me, as a reader, was relatively minor, more of poetic technique than of vision. But it was sufficient to hear Ion Barbu in a moment of relaxation, having the work in my conscience, so that some of his affirmations will have a fulgurate effect on me, influencing and developing my capacity of incipient penetration" (Stănescu, 1985:266-267).

In conclusion, we can state that Barbu's humanism means a new combined poetical and epistemological perspective, which restates the values in the times to come. Transcending the categories of the individual may be done by adhering to a programme and a method of Barbu's type in which the new art

"nonanthropomorphic, free from the human figure, consubstantial with pure mathematics, is not, however, less humanistic, as it is not freed from the human spirit: on the contrary, it is called to mirror it infinitely more minutely than old art, lost in the accidental and particular of the human figure" (Petrescu, 1993:34).

Just this way we know and accept "the principle of poetry as spirituality of visuality: high and saint Geometry" (Barbu, 2000:43).

References:

- G. Bachelard, 1986, *The Dialectics of the Modern Scientific Spirit (Dialectica spiritului științific modern)*, Scientific and Encyclopaedic Publishing House, Bucharest.
- I. Barbu, 2000, *Works II (Opere II)*, Univers, Bucharest.
- L. Blaga, 1998, *The Experiment and the Mathematical Spirit (Experimentul și spiritual matematic)*, Humanitas, Bucharest.
- C. Castoriadis, 1978, *Crossroads in the Labyrinth*, Édition du Seuil, Paris.
- I. Cheie-Pantea, 1982, *The Palingenesis of the Values (Palingeneza valorilor)*, Facla, Timișoara.
- P. Crăciunescu, 2000, *Eminescu – Infernal Paradise and Transcosmology (Eminescu – paradisul infernal și transcosmologia)*, Junimea, Iași.

A. Hügli, P. Lübcke, *Philosophy in the 20th Century (Filosofia în secolul XX)*, All Educational, Bucharest.

Ș. Mincu, 1991, *Nichita Stănescu. Between poesis and poiein (Nichita Stănescu. Între poesis și poiein)*, Eminescu, Bucharest.

B. Nicolescu, 2004, *Ion Barbu. The Cosmology of "Joc secund" (Ion Barbu. Cosmologia „Jocului secund”)*, Univers Enciclopedic, Bucharest.

M. Papahagi, 1976, *Reading exercises (Exerciții de lectură)*, Dacia, Cluj-Napoca.

I. Em. Petrescu, 1998, *Eminescu and the Mutations of Romanian Poetry (Eminescu și mutațiile poeziei românești)*, Viitorul Românesc, Bucharest.

I. Em. Petrescu, 1993, *Ion Barbu and the Poetics of Postmodernism (Ion Barbu și poetica postmodernismului)*, Cartea Românească, Bucharest.

I. Pop, 1980, *Nichita Stănescu – Space and the Masks of Poetry (Nichita Stănescu – spațiul și măștile poeziei)*, Albatros, Bucharest.

N. Prelipceanu, 1983, "Interview" ("Interviu"), *Tribuna*, XXVII, nb. 13, p. 8

N. Stănescu, 1985, *Antimetaphysics (Antimetafizica)*, Cartea Românească, Bucharest.

P. Valéry, 2002, *Introduction to the Method of Leonardo da Vinci (Introducere la metoda lui Leonardo da Vinci)*, Paralela 45, Pitești.

ANALELE UNIVERSITĂȚII DE VEST DIN TIMIȘOARA
SERIA FILOSOFIE ȘI ȘTIINȚE ALE COMUNICĂRII
VOL. II (XIX), 2007
ISSN 1844 – 1351 (online)
ISSN 1842 – 6638 (print)

SECTION II:
COMMUNICATION SCIENCES

POST-COMMUNIST BODY CONSTRUCTION AND GLOBAL
CONSUMER CULTURE

Jessica W. CHIN, Doctoral Candidate
University of Maryland, College Park (USA)

Introduction

Global capitalism is quickly making its way into the post-communist landscape of Romania, bringing with it a global consumer culture that is quickly infiltrating Romanian society. Consequently, a new post-communist consumer culture is developing as capitalist ideologies are taken up by a country whose socio-economic, historical and political ideologies are not in complete alignment with those currently being introduced. How are the ideologies of competition, improvement, and consumerism so valued in capitalism influencing the commodification of culture and (physical) cultural practices in Romania? Due in part to struggling economies and low levels of development, post-communist nations have developed a different historical perspective on the consumption of goods and services than their Western counterparts. Despite these differences, however, in both contexts, the body has played a central role in the growth of consumerism and the spread of capitalist values. This paper is an exploration of the shifting practices and uses of the body in post-communist consumer culture, looking particularly at the body as a symbol—a social signifier—that is controlled and used to construct individual identities.

Globalization, the imaginary and consumer culture

As capital drives beyond spatial barriers (Dyer-Witheford, 1999), the complexity and uncertainty of world events is further complicated, which calls for special attention toward the cultural, economic, social and political responses to globalization at both the local and global levels. Characterized by unprecedented levels of interconnectivity around the world and cross-border flows of information, data, capital and human resources (Held *et al.*, 2000, in Held and McGrew, p. 55), globalization has been embraced by some, mainly for its economically rewarding properties, and heavily criticized by others, particularly for its gross similarity to cultural imperialism and Americanization/Westernization. Despite the debate surrounding the positive and negative effects of globalization, it is hard to deny that globalization has led to an ever-increasing complexity of international communication networks, and human relations in general, around the world. Boundaries are being blurred and the imagination is being stretched at the local, national, and international levels, resulting in reimagined spaces, meanings, symbols and significations. In fact, the imagination as a social practice is not only new and critical in global cultural processes, but “The imagination is now central to all forms of agency, is itself a social fact, and is the key component of the new global order” (Appadurai, 1996, p. 31). Recognizing the growing significance of the imaginary is significant in that describing and understanding the full effects of globalization requires an understanding of the ways in which the world relies heavily on the construction of images in forming identity, finding meaning, and engaging the emotive. In other words, apart from the economic drive of globalization, consideration must be given to the differences in culture, language, and past experiences of different nations and communities, all of which are becoming more visible (and hence more vulnerable) with the increase in worldwide interconnectivity and the expanding world market. As Romania continues to open its markets, further exposing the post-communist landscape to capitalist ideologies and practices, what are the social and cultural implications for Romania in terms of the shifting patterns of consumption in the face of global capitalism?

Physical activity and identity

Individuals, through their physical practices, sporting choices, exercise habits, eating and dressing choices, and speech patterns, all embody a class distinction (Bourdieu, 1979). Class distinctions themselves however are not static and as opportunities to display social status are increasing—through increased opportunities to purchase newly available goods and services, for example—a new body consumer culture is consequently emerging. As Romanians continue to consume imported commercials, movies, advertisements, or electronic media, the consumption of these products (the ads themselves or the products that are advertised) turns the body into a cultural signifier itself, a marked body. The consumer in this context is thus faced with the challenge of constructing his or her identity through the

consumption of products that themselves have unfixed meanings attached to them.

The individual in postmodern society is threatened by a number of 'dilemmas of the self' (Giddens, 1991, p. 201): fragmentation, powerlessness, uncertainty, and a struggle against commodification. These dilemmas are driven by the 'looming threat of personal meaninglessness' as the individual endeavours to construct and maintain an identity that will remain stable through a rapidly changing environment. (Elliot & Wattanasuwan, 1998, p. 131)

It is in and through media and advertising that the postmodern consumer is able to confront many of these 'dilemmas of the self' while attempting to construct an identity through physical practices of the body and a visible consumption of a health and fitness lifestyle. Maintenance of the body not only creates a certain aesthetic that conveys the values and meanings associated with these practices, but also involves the negotiation of identity within specific spaces (which themselves have values and meanings attached to them). In other words, "[health] is most often a matter of the self working on the body. In the process, our bodies often become our selves" (Aldridge, 1996). The body has thus become significant insofar as:

The body 'reappropriated' in this way is reappropriated first to meet 'capitalist' objectives: in other words, where it is invested, it is invested in order to produce a yield. The body is not reappropriated for the autonomous ends of the subject, but in terms of a *normative* principle of enjoyment and hedonistic profitability, in terms of an enforced instrumentality that is indexed to the code and the norms of a society of production and managed consumption. In other words, one manages one's body; one handles it as one might handle an inheritance; one manipulates it as one of the many *signifiers of social status*. (Baudrillard, 1998, p. 131)

As a signifier of social status, the body thus has a sign value and its development is critical to the formation and expression of identity. It is at the level of appearance and image that the social world in the postmodern condition interacts; for it is at this level that symbolic exchange occurs, that cultural meanings are both encoded and decoded.

The ways in which the postmodern consumer defines himself in relation to society is evidenced in the ways physical activity and products associated with physical activity are consumed as a lifestyle choice. Looking to increase cultural capital, engaging in activities that promote a healthy lifestyle, demonstrating the capacity to endure hardship to achieve this end, and incorporating the symbolic value of sports, fitness, and exercise into one's own identity are all acts of consumption indicative of the consumers' tastes and values. In addition, consumption of a product necessarily plays a significant role in the production of that same product:

...the consumption of goods no doubt always presupposes a labour of appropriation, to different degrees depending on the goods and the consumers; or, more, precisely, that the consumer helps to produce the product he consumes, by a labour of identification and decoding.... (Bourdieu, 1984, p. 100)

In this respect, the actual product of exercise, sports, and leisure practices depends on the ways in which the participants appropriate the images and signs of the physical body and settings to the formation of their own identity. In what ways will imported images of the physical body be appropriated and to what end? How will power struggles continue to be manifested in the materiality and performativity of the body as global capitalism meets local post-communism?

Further, how now will the body be controlled and disciplined? For instance, now that women have more options in terms of exercise classes and fitness venues post-1989, how will they be limited not only by a lack of material resources and access, but also by new emerging forms of power and gender biases and expectations?

The body, identity and power

In a study on political transformation and changing forms of leisure consumption in ex-communist eastern European countries, Roberts *et al* (2005), state: "Markets allow individuals to decouple (subjectively at any rate) their own life chances from their countries' prospects" (p. 132). In other words, markets provide individuals with what they see as viable options to raise their social status, through the attainment of cultural capital for instance, despite Romania's struggle to gain status within the international community. In this manner sport and physical activity can be appropriated by individuals as a mark of rebellion against a Communist past, showing signs of progress, strength, and distinction, for example. Participating in aerobics could in some instances be used by some women to achieve these goals. But what exactly are these women aspiring to and to what degree are the opening markets, which are bringing in Western images and perceptions, going to influence the perceptions of women in the postcommunist environment? More generally, in what ways and to what degree are performative bodies interpellated (Althusser, 1971) to ideologically constructed subject positions; and how are they negotiated as cultural signifiers and vehicles of resistance?

Michel Foucault (1975) argues that self-surveillance and self-discipline have become the regulatory mechanisms by which modern forms of power are sustained. The discursive relations of power he describes includes the ways in which dominant ideologies dictate the norms and values of a society in service of those in positions of power. Proper behavior, attitudes, comportment, and styles are thus subsumed under an established code of conduct, which is reinforced in social circles, through the media, and through publications of "scientific" health and fitness guidelines, for example, such that deviance from this "code" is immediately recognized and self-corrected. In this manner, the body acts as a vehicle of control that is trained and regulated to reinforce ideologies that privilege the status of those in power while marginalizing others. Even though everybody and every body is individually unique, the fragmented and inconsistent nature of the body actually leaves it vulnerable to a variety of disciplining technologies. These

“technologies of the self” are the self-regulatory mechanisms discussed by Foucault, the bodily practices meant to contribute to the construction of a particular identity, but that have themselves been given socially and culturally constructed meaning. It is in this context that the politics of the body are of especial concern, particularly for many critical feminists.

Many feminist scholars have been influenced by Foucauldian thought and have appropriated his social theoretical contributions to their studies of the body, particularly the gendered body. One of the main ontological arguments put forward by Donna Haraway (1989) is that bodies are socialized and scientized; they are “made”, not “born”. Haraway argues that although a body is physically born (passing through a birth canal, for example), it is the world that defines who or what that body is to become through political inscriptions already in place in terms of gender, sex, race, ethnicity and other visible signs of demarcation moreso than that body’s genetic code. Hence, the (bio-) politics of the body, of the “techno-body” or what Haraway refers to as the “cyborg” body, must be critically problematized in order to comprehend, and subsequently to resist, those dominant ideologies that work to reinforce divisive lines of power.

Conclusion: Constructing bodies of resistance

For the middle and upper classes in Romania, body construction among women is becoming a key social signifier in terms of class distinction. Participating in aerobics classes, doing fitness training at a local health club, getting anti-cellulite massages, among an increasing number of other opportunities to construct a certain body type—and thus a particular identity—all require time and money that not everyone can afford. Class distinctions are thus solidified through the construction of marked bodies. In the same manner, as women increasingly enter the physical spaces of exercise and leisure practices, gender distinctions are also set in such a way that the role and status of women are defined through their ability to use their bodies in accordance with dominant gender ideologies and societal norms. For example, although health and physical appearance may be a general concern, women are not encouraged to take part in such activities such as weight lifting or soccer matches, which have traditionally been reserved as spaces for men. Technologies of the body are thus evidenced in this instance as very few women seek to challenge the gender norms through physical practices of the body, and instead seek to construct their body within the confines of the accepted gender ideologies. Although the post-communist landscape has opened new opportunities for body construction and identity formation, it seems that there is still much work to be done in terms of opening ideological opportunities that continue to limit some people while privileging others.

The politics of the body in Romania will be of notable concern with the growing democratic marketplace that promotes the power of certain marked bodies over others; but perhaps in deciphering the methods of biopower and

technological production of bodies already in place, opportunities to achieve social equality will be revealed, creating an empowering space for physical cultural resistance.

References

- Aldridge, D. (1996). Notes on the phenomenon of 'becoming healthy': Body, Identity, and lifestyle. *Advances: The Journal of Mind-Body Health*, 12 (1), 51-58.
- Althusser, L. (1971). *Lenin and Philosophy* (B. Brewster, Trans.). London: New Left Books.
- Appadurai, A. (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press. (Chapter 2).
- Baudrillard, J. (1998). *The Consumer Society: Myths & Structures*. London: Sage

Publications.

- Bourdieu, P. (1984). *Distinction: A Social Critique of the Judgement of Taste* (R. Nice, Trans.). Cambridge: Harvard University Press.
- Dyer-Witheford, N. (1999). *Cyber-Marx: Cycles and Circuits of Struggle in High Technology Capitalism*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press.
- Elliot, R., & Wattanasuwan, K. (1998). Brands as symbolic resources for the construction of identity. *International Journal of Advertising*, 17(2), 131-(LN).
- Foucault, M. (1979). *Discipline and Punish*. New York: Vintage Books.
- Held, D. *et al.* Rethinking Globalization. In Held, D. & McGrew, A. (Eds). *The Global Transformations Reader*. Cambridge: Polity Press.

MEDIA'S ROLE IN POLITICAL PARTICIPATION AND CIVIC
ENGAGEMENT: IS ENTERTAINMENT A SOLUTION FOR THE
PROBLEM OF POLITICAL PASSIVITY?

Adina BAYA

West University, Timisoara

Introduction: Media's role in deliberative democracies

Most democratic theories recognize a strong link between public communication, seen as an active interaction among citizens, and the quality of a democracy. Generally speaking, "talk is a good thing" (Dahlgren 2006, p. 10) in a democracy because it leads to the formation of collective opinions and consequently to the projection of a collective will, which will finally move the mechanism of consensual decision-making. In other words, public communication is a vital trait of a deliberative democracy. Constructed as a forum of interaction, debate and discussion of the main items on the democratic agenda, the mass-media play a major role in the facilitation of this public communication.

Considering their central position and the critical responsibility they have in ensuring the well-functioning of a democracy, a number of analysts started observing with great concern the escalating blur of boundaries between politics and entertainment in contemporary media discourse. As media is becoming one of the main (if not single) channels of political information for the masses, some critics were quick to label new entertainment-based political discourse as having a detrimental role to participation and civic engagement. For example, Putnam saw television as

triggering the isolation and gradual disengagement of individual from society. Postman went even further and presented television as a degraded medium for the facilitation of political communication, whose constant use of humor discredits serious news and lowers the quality level of political discourse. On the other hand, authors such as Norris (1997) saw things differently, contending the activating role of news media in the political engagement of the audiences. A view that was shared by Graber (1994) as well, who highlights the important role of news media in providing political knowledge and thus empowering the subjects of a democratic regime.

The aim of my paper is to analyze the arguments used by both sides and to frame the debate in the larger context of an imperative issue that Western democracies are currently confronting: political passivity. The main question I will focus on is whether the assimilation of entertainment as an intrinsic part of contemporary political discourse is beneficial in terms of political participation and civic engagement or whether it only damages the arena of public debate by trivializing issues of serious concern.

Media discourse: predominant trends

Before discussing media's role as a facilitator of political communication, I believe it is important to sketch some more general features of the discourse, as this will provide a better understanding of the aspects under scrutiny in discussing how media is influencing civic engagement and political participation. In what follows I will summarize some of the most prominent tendencies characterizing contemporary media discourse, recognized by several analysts in connection with technological evolution and changes at the level of audience (Macdonald 2003, Thussu 2006, Jenkins 2006):

- As a genre resulted from the mixture between "information" and "entertainment", "**infotainment**" is defined as a type of news reporting in which the form prevails over the content, or the mode of presentation is more important than the actual news. Some of the trademarks of this style are using eye-catching visuals, sensational headlines, an accelerated pace, and a selection of bits of news items lacking a complex-narrative structure (Thussu 2006).
- "**Tabloidization**" is described as a trend in strong relation to "infotainment", promoting the casting of marginal, yet emotional news, usually centered on celebrities and gossip. Media analyst Myra Macdonald (2006) argues that when exposed to tabloid reporting, the audiences "cease to be addressed as citizens or active participants in democracy, and are perceived instead as mere consumers, eager to be diverted by gossip or scandal" (p. 57).

- What in traditional terms was portrayed as private sphere is increasingly becoming part of public sphere performance, in a process called by Macdonald (2006) the “**publicizing of the private**”. Rethinking the terms of Habermas, new media reporting brings to surface narratives of “ordinary” people, thus making room for its own celebrities on the public arena.
- “**Personalized media**” is often described as a backlash to the uniformity of mass-oriented media products. Provided by the tools of the digital revolution and of the convergence era, this new form of media is based on the customization of content, interactivity and user participation, celebrating “a fest of niches and specialties” (Jenkins 2006, p. 245).

In what way do all these features affect political representation through media? The next section will analyze this question from a two-fold perspective. On the one hand I will look at the “supply” side and at media being a primal source of political information in society, and on the other hand I will look at the “demand” side, examining the effects of media on political participation and civic engagement.

The media society: providers and audiences

The supply side. Politics in the age of infotainment

The impact of incorporating the tabloidization and personalization tendencies, the infotainment and the exposure of private facts into political debate in the media is evaluated by analyst J. Jones (2005) as the emergence of a new genre which he calls “entertaining politics”. The term signifies how, with the aid of technological developments, politics is now approached in a variety of formats. Following the light-hearted, distracting and mood-inducing patterns of entertainment, politics is often presented as a dramatic narrative or as a comic one, potentially using the thrilling tools of a fictional “detective story”, or different satirical means. Jones claims that the term shows how “politics can be pleasurable, and [...] engaging or contemplating it need not always be the equivalent of swallowing bitter medicine” (p. 9). According to him, taking the format of political debate out of its traditional patterns and allowing people that are not necessarily experts to talk about it is equivalent to translating political debate into a familiar and accessible language for the majority of the viewers.

Transposed into the context of political debate, “personalized media” is equivalent with having the audience more and more involved into the process of political communication. One of the trademarks characterizing this process is the promotion of individually distinct contributions. Participatory media is all about moving away from the standardized frames of the mass media and creating new ones, shaped on the particular preferences, choices,

likes and dislikes of individual consumers. The result is the escalating space occupied by opinion-based media rather than fact-based media.

A somewhat formal aspect of contemporary news reporting – but which affects content in a critical way – is the proliferation of 24-hour news networks and the rise of “live television”. Confronting the pressure of permanently coming up with newsworthy information, reporters often carry out “feature” reports that would normally not qualify as “news”. In addition, even where they indeed are dealing with an urgent event, the demands of reporting “as the event is happening” rarely leaves time for thorough investigation of a story, for research or reflection. As a result, uncertain information, rumors and speculations may often pass as reliable accounts of events in the eyes of the audience (Thussu 2006).

Under the pressure of a highly competitive market and of audiences that manifest a consuming behavior dominated by the phrase “what I want, when I want and where I want it” (Putnam 2000, p. 216), political debate in the era of tabloids and infotainment is undergoing significant changes. In a comparative view on how electoral campaigns were done before and after the 1990s in the United States, Jones (2005) notices that “for decades, politics on television was largely controlled by the network oligopoly, in particular, network journalists and news bureaus” (p. 4). However, as the cable television market emerged in the 1990s and the fight for audience became fiercer, politics increasingly became the topic of shows that were not traditionally focused on news or on serious political debates, meant to attract viewers who were not necessarily engaged or aware of the current political agenda. Jones notices the 1992 presidential campaign in the United States as a critical moment in the evolution towards an “entertainmentization” of politics, as it marked the increased presence of candidates on what was initially perceived as entertainment talk shows, rather than on “serious” newscasts or political debate shows.

The demand side. Political participation and civic engagement patterns in Western democracies

In discussing the nature of the link that exists between media, deliberative democracies and civic culture, Dahlgren (2002) notes two trends that have started developing in parallel from the early 1990s, forming dominating patterns in Western democracies. First, he talks about “the stagnation of formal political systems”, the decrease in political involvement and party loyalty, the growing replacement of civic discourses with consumerist ones and the “fragmentation of publics” (p.6). Secondly, Dahlgren notices the mounting dominance of a phenomenon called “spin” in the media, brought by the advent of public relations, media communication strategies and other similar efforts of diverging the audiences’ attention into carefully planned directions. Both trends are seen in a strong connection with each other and constitute the main features characterizing the era of political passivity and civic disengagement. In what follows I will explain the

significance of the two terms and afterwards discuss their connection with overall changes in media discourse.

Political participation is mostly defined in connection with voter turnout, which in itself is one of the core features of representative democracies. An international survey undertaken by IDEA (ND) regarding the electoral behavior of citizens shows that a significant increase in voter turnout worldwide was registered the period between 1945 and 1990, but that during the 1990s the rate started declining. In many established democracies, and mostly in America, there is great concern about the decreasing participation at the ballot box. Norris (2004) undertook a study of voting behavior and participation in 32 nations and found that Switzerland and the United States have the lowest values for votes cast as a proportion of the voting age population, with only 38% in the former and 47% in the latter, whereas countries such as Iceland, Israel and Sweden have register a participation of over 83% (p. 152).

While in the case of voter turnout the figures speak for themselves, for the evaluation of civic engagement, more complex concepts need to be taken into account. For example, Putnam (2000) establishes a list of "civic activities", such as volunteering, participating in club meetings, keeping in touch and writing letters to friends, going to church and participating in community projects, which he then evaluates in correlation with other variables such as media consumption. Dahlgren (2006) sets six parameters for the evaluation of what he calls a "civic culture": values, affinity, knowledge, practices, identities and discussion (p. 20). By "civic values" he understands both substantive ones, such as liberty and justice, and procedural ones, such as openness, responsibility and accountability. "Civic affinity", "identity" and "knowledge" are a lot more volatile concepts, including the sense among citizens that they belong to the same social and political entities, and that they have several abilities and skills in common, especially regarding communication. The recurring "civic practices", routines and traditions are seen by Dahlgren as striking a delicate balance between old and new habits, to ensure that the democracy has strong roots, but also that it does not stagnate. In describing the importance of "civic discussion", Dahlgren reiterates the centrality of communication in a deliberative democracy, seen as a means of interaction in the process of opinion formation and consensus-building.

Several authors have analyzed the potential reasons that led to the escalation of civic disengagement in the past two decades in the Western world. For example, Putnam (2000) traces the following causes: increased pressure to succeed in both professional and private life, suburbanization and commuting, generational change and – with the most prominent consequences – the effect of electronic entertainment privatizing our leisure time. Other authors such as Cohen and Arato (quoted in Dahlgren 2002) underline the role of the state in promoting social and economic policies that would lead to the increase of civic engagement, thus putting more emphasis

on the political nature of the issue. In the next section I will look at a number of studies that see a strong link between the decreasing political participation, civic disengagement and the changes in media discourse.

The debate: Degrading political discourse or nourishing deliberative democracy in the era of political passivity?

Whether the increasing assimilation of entertainment into media discourse and, more importantly, into political reporting has a beneficial effect for the audiences or whether, on the contrary, it damages the quality of democracy has been a subject of debate for media analysts in the past decades.

An early insight into the debate was Postman's (1985). One of the first studies to proclaim that television "has made entertainment [...] the natural form of representation of all experience" (p. 87), Postman's work drew a worryingly set of conclusions on how the discourse of televised politics is damaging the quality of public debate. He argued that the whole exhibition of political agendas and of campaign plans that was related to the electoral period is, under the requirements of new media discourse, transformed into a confrontation of "impressions" rather than facts. Under the increased time-pressure and superficial schema of political talk shows, who do not explain extensively political matters but rather just take a selective overview of them, candidates have now a higher chance of being successful by practicing their charisma rather than by building a consistent ideology. The idea of credibility no longer refers to "the past record of the teller for making statements that have survived the rigors of reality-testing", but to the "impression of sincerity" and attractiveness that the performance of a politician manages to convey (p. 102).

Equally radical conclusions are drawn by Sartori (2005) who denounces the degradation of citizenship in the era in which television acts as a hub of political information and civic education, and the involution of the viewers into "hipo-citizens". Instead of being informed members of the society, politically engaged, capable of making sensible judgments in public matters and consciously aware of the main issues on the democratic agenda, "hipo-citizens" are less and less informed and competent in making lucid choices while electing their representatives, thus threatening the core of the democratic mechanism (Sartori 2005).

While Postman's and Sartori's contributions might be regarded as radical and somewhat speculative, because they make little use of statistical research of media effects to base their judgments, Putnam's (2000) is often regarded as a landmark-evidence of the negative consequences of media consumption on civic engagement. Using a set of quantitative research data, Putnam observes the correlations that exist between television watching and the civic behavior in the United States. Considering a number of factors related to social participation (from education, gender and demographic features to income, religion, professional profile and many others), Putnam's

conclusion is that audiences who show an increased dependence on TV are not only likely to be civically disengaged, but that he found televised entertainment to be “the single most consistent predictor” in the process (p. 231). The reasons behind this relate primarily to the individualization of entertainment consumption. Whereas a few decades ago people had to coordinate their schedules and tastes so as to collectively participate at social activities such as concerts or movies, nowadays the new technology allows for highly customized entertainment to be consumed in private. The decreasing cost of media carriers, from television sets to mp3 players, transformed entertainment into an experience that can be enjoyed completely alone. However, discovering the correlation between media usage and civic disengagement does not in itself prove the causal relation between the two. That is why Putnam establishes a set of additional pieces of evidence, including arguments such as timing – the first disquieting set of data regarding increased detachment from civic life dates less than a decade after the spreading of television affordability –, and empirical observations – studies that were undertaken in remote communities, before and after introducing television access, or studies of media effects on children.

On the other side of the debate, both Dahlgren (2006) and Kohn (2000) see communication in a deliberative democracy as a process involving a plurality of voices, in which additional framings and formats of public issues can only benefit the debate. Though most authors agree that a deliberative democracy would be impossible without the media, Dahlgren asks a very obvious and reasonable question that is often overlooked in the literature, regarding some of the “procedural” details of the process. He wonders how should we imagine a public debate? Can we really picture the social majority speaking a common languages and from equal stances? Dahlgren (2006) quotes authors such as Meehan who theorize the exclusionary role of gender or of other social traits that make public debate a space in which actors participate from unequal grounds. This is one of the reasons why he refers to communication in a deliberative society as implying multiple levels and “a polyphony of voices” (p.11). Starting from a similar assumption, Kohn (2000) moves the discussion further, analyzing contemporary cases of political passivity and lack of interest in public debates. From her perspective, public debate needs to be constantly fostered through the initiation of new ideas, formulations and strategies that refresh worn-out ideological mechanisms. In line with discourse analysts such as Bakhtin (quoted in Dahlgren 2006), Kohn claims the importance of innovation in political communication, highlighting polemics, irony and even theatricality and aesthetic performance as being vital for the health of a deliberative democracy.

A similar stance regarding the positive aspects of entertainment increasingly functioning as an assimilated part of the political discourse provided by the media is adopted by Jones (2005). He claims that the emergent genre he calls “entertaining politics” establishes the means for pluralistic social communication, encouraging engagement and interactivity

in public life. He argues that entertainment is not just a light-hearted way of looking at life, but comedy often functions as “a narrative, a story we tell each other to make sense of our common world” (p. 14). While on the one hand Jones agrees that the discourse of the “serious” media is another version of the same story, he supports the positive role of entertainment-based political communication that allows a fresh, humor-based perspective on issues found on the public agenda. In addition, he contends that in contemporary society “politics is drama” (Jones 2005, p. 8) and its whole practice is increasingly shaped through and for the eyes of the media. Therefore, trying to draw the line between media and politics would be an unfeasible effort. Besides, he notes that the genuine chance to participate offered by the new formats of media and by new technology might be the only feasible solution to the legitimacy crisis and political passivity that Western democracies are experiencing.

Similar views on the benefits of media’s efforts to convert political debate into an accessible discourse by mixing it with entertainment are adopted by Norris (1997) and Graber (1994). Both claim the activating role of news media in the political engagement of the audiences and highlight the positive role of media in terms of political knowledge and empowerment of the subjects of a democracy and their ability to make sensible choices in terms of representation.

Conclusions

In a democracy in which “citizens are less engaged than ever” and “politics as a topic of discussion is rapidly nose-diving”, the sheer mechanism of public deliberation is endangered by the less and less “talkative” public (Dahlgren 2002, p. 6). Under these terms, is the assimilation of entertainment in contemporary political discourse beneficial in terms of political participation and civic engagement? Or does it simply damage the arena of public debate by trivializing political agendas?

I believe the answer to this question must be framed in the terms of an over-arching democratic principle in democracy – pluralism. Allowing a large array of formats, modes of presentation and tones in discussing politics will only increase variety and diversity, therefore allowing for a multiplicity of voices, tones and opinions on the public arena that correspond to a heterogeneous audience. However, it is important to note that this mechanism can only work if entertainment does not become the sole source of political information, as authors such Postman and Sartori are grimly predicting. What we can say for sure is that political communication cannot take a separate stance from the dominating trends in media discourse. If the latter is assimilating entertainment, political discourse will do the same. In addition, the proliferation of entertainment is very likely to make political issues more appealing for the masses, engaging citizens and ensuring deliberative democracies continue to work. Nevertheless, this only applies in case it functions in parallel with non-entertainment media.

Bibliography

- Dahlgren P., 2002. In search of the talkative public: Media, deliberative democracy and civic culture. In: *The Public*, vol. 9, 3, pp. 5-26
- Dahlgren, P., 2006. Doing Citizenship: The Cultural Origins of Civic Agency in the Public Sphere in *European Journal of Cultural Studies*, vol. 9 (3), pp. 267-286
- Graber D.A., 1994. *Media power in politics*. Washington DC: CQ Press.
- IDEA (International Institute for Democracy and Electoral Assistance), ND. *Voter Turnout Survey*. [Online] Available from <http://www.idea.int/vt/findings.cfm> [Accessed 6 April 2007]
- Jones J., 2005. *Entertaining Politics*. Maryland: Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- Kohn M., 2000. Language, power, and persuasion: Toward a critique of deliberative democracy. *Constellations: An International Journal of Critical and Democratic Theory* vol. 7, no.3, pp. 408- 429
- Norris P. (ed.), 1997. *Politics and the press: the news media and their influences*. Boulder, Colo.: L. Rienner
- Norris P., 2004. *Electoral Engineering. Voting Rules and Political Behavior*. Cambridge: Cambridge University Press
- Postman N., 1985. *Amusing ourselves to death: Public discourse in the age of show business*. New York: Penguin Books
- Putnam R., 2000. *Bowling alone: the collapse and revival of American community*. New York: Simon & Schuster
- Sartori G., 2005. *Homo Videns. The dumbing-down effects of television and the era of post-thinking (Imbecilizarea prin televiziune si post-gandirea)*. Bucharest: Humanitas
- Thussu D.K., 2006. *International Communication (2nd edition)*. London: Arnold Publishers.

THE BATTLE OF WORDS IN IRAQ

Teodora ARTIMON

student, West University of Timișoara, Romania

Abstract

The present paper deals with problems regarding the media coverage of the 2003 invasion of Iraq and the way the war was “communicated”. This was the first war to be broadcasted live on national televisions, thus the media gaining a leading but however an under covered role. This paper tries to underline and study the arguments and the contradictions of war journalists and commentators, the differences between American broadcasts and non-American broadcasts.

“Never have the media been so influential in propagating war against innocent people” [1], says Ghali Hassan, in his article *The Media War Against Iraq*. There has been a constant propaganda for approving the war. Lies were supposedly fabricated and the media misinformation campaign against Iraq started immediately after the end of the hostilities in Afghanistan. Despite the misinformation, most people of the world, with the exception of the US, were against the war. However, it is important to mention that misperceptions of war propagated by the media played a very important role in the public opinion in the US. This way, any antiwar feeling became unpatriotic, “un-American” or “un-Australian”. “Journalists become propaganda agents” [1] and became this way “embedded” journalists. Thus, a Ministry of Defense-commissioned commercial analysis of the print output produced by embedded journalists in Iraq shows that “90% of their reporting was either positive or neutral” [2].

United States coverage

Considering the statements of The Ministry of Defense, all important American televisions followed the premise that the war was a positive and desired action. Mainstream media was efficient in removing the suffering of the Iraqi people and of the military forces from Western audience. No dead or mutilated civilians were shown, only occasionally as “collateral damage”, as civilian victims are called these days by the media. Those who fell in service to the US were hidden from the nation’s sight and rarely mentioned by name unless they qualify as “heroes”. Mary Pitt describes how “they fly home under cover of night and then are treated as baggage on commercial flights until they are taken to their home town” [3]

Symbols meant to influence the average American viewer were posted on almost every mainstream television – Fox News was waving a flag animation in the upper left corner since September 11th and MSNBC also brought the American flag on screen and regularly ran a tribute called “America’s Bravest” which showed photographs sent by family members of troops deployed in Iraq. Also, the news channels continually multiplied their “breaking news” and dramatizations - CNN suddenly interrupted its programs because “two universities were among the sites visited by the UN inspectors” [4], Fox News announced that “the American campaign to connect with the Iraqi generals via email seemed to succeed” [4]

It is said that 90 percent of viewer perceptions are based on visual stimuli, not actual content. This way, Fox News focused on visual effects by dividing its screen. Only a small window with sound was devoted to the briefing, while in a larger window military activity unfolded, tanks fired and vehicles rolled. In the upper left corner was Fox’s omnipresent American flag, and at the bottom the news ticker, which, as Russ Baker claims in one of his articles, “further distracts from serious concentration or analysis” [5]

The battle of communication was going on between the pro-war networks and the anti-war networks. Generally, the pro-war networks were the big, empire-like networks such as Fox News, MSNBC and CNN. In fact, Fox News had the widest coverage of the war and it was the most influential and supporting network of Bush’s administration as it is owned by Rupert Murdoch, a very strong supporter of the war.

The pro-war networks’ campaign started a long time before the war broke out. Two months before the invasion, on MSNBC’s nightly show “The Showdown Lowdown”, the show’s host Lester Holt went as far as posing questions to the television audience in a style that recalls “Who wants to be a millionaire?”. One of the questions asked was “How many scud missiles were fired by Iraq at Israel in 1991? Answer a: 29, Answer b: 39, Answer c: 49” [4]

There have been very few reports on the humanitarian aspects of the Iraqi war. There was no emphasis at all on the basics of a war: that people

are being killed and infrastructure is being destroyed. "None of the three major television networks' nightly national newscasts - ABC World News Tonight, CBS Evening News or NBC Nightly News - have examined in detail what long-term impact war will have on humanitarian conditions in Iraq" [6], says journalist Robert Fisk. They also didn't cover the announcement made by the United Nations' undersecretary-general for humanitarian affairs, Kenzo Oshima, that as many as 10 million people might need food assistance after the Iraq war, 50 percent of Iraq's population might be without potable water, and that between 600,000 and 1.45 million people might become refugees and asylum seekers.

In January 2003, a system of "script approval" was developed by CNN. This meant that "all reporters preparing package scripts must submit the scripts for approval. Packages may not be edited until the scripts are approved [...] All packages originating outside Washington, LA (Los Angeles) or NY (New York), including all international bureaus, must come to the ROW in Atlanta for approval" [5] The ROW was the row of script editors in Atlanta who can insist on changes or "balances" in the reporter's dispatch. The ROW had authority in rewriting although they did not know the background of a story as well as the embedded journalist who had written it. CNN was not the only network that used such filters for their stories. Other US networks also used such anti-journalistic systems.

Anti-Bush journalists working in powerful networks were subtly pushed away. Several reporters were fired or disciplined due to their actions covering the war. This was the case of liberal Phil Donahue, a critic of Bush's Iraq policy, who was fired from MSNBC. NBC fired journalist Peter Arnett saying it was wrong for him to give an interview with state-run Iraqi TV saying that the American-led coalition's first war plan had failed because of Iraq's resistance [7].

On the other hand there were the anti-war media, who were mainly independent networks that were difficult to be controlled by the government, corporations or any political party. This category includes networks such as The Media Workers Against The War or The Indymedia.

Non-US coverage

BBC and SkyNews

The British war coverage was visibly much more objective than US mainstream coverage, asking tough questions about hugely consequential events. "Compared with the BBC's studied neutrality, Fox comes across as a kind of Gong Show of propaganda" [5], says Russ Baker in his *US vs UK* article. The British networks aired much more footage of the situation inside places that coalition forces were attacking, providing a much better sense of what it is like to be a civilian caught up in the terror of the moment. BBC in particular, and SkyNews to a lesser extent, seem to encourage on-air

anchors to ask reasonably tough questions and give time to smart, blunt civilian analysts.

BBC posted and argued different polls that showed the public opinion and interest. A World Service poll was released for example in February 2006 on BBC that suggested that most people across the world believe US-led forces should withdraw from Iraq within a year. The BBC World Service commissioned the survey of 23,193 people. In the poll, Some 39% of people in 22 countries said troops should leave now, and 28% backed a gradual pull-out. Just 23% wanted them to stay until Iraq was safe [8].

The deputy director of BBC news, Mark Damazer, said that his network's coverage was clearly different from other networks' coverages, such as Al Jazeera, but it tried to stay as objective as possible. He said that BBC tries to show the reality of the war, however keeping some ethic boundaries: "The British and American publics are not used to seeing dead soldiers. Relatives, the military, politicians and regulators are not ready for it. I'm not sure viewers are ready for it" [9]

BBC also accepted to show a picture of an Iraqi victim of an allied bombing sent to the network by a spokesman for the Muslim Association of Great Britain who said that "We felt that it was right and proper that people realised there was a different side of the story that wasn't being told. What we felt frustrated about was that the true nature of what was happening was being kept from the public here" [9]

The all famous anti-American correspondent of the British *The Independent*, Robert Fisk, was also emphasizing the damages in Iraq and sympathizing with the Iraqis. He wrote a number of articles expressing great respect for the military power of Saddam Hussein's forces and he treated with great skepticism the coalition's account of the war's development. Describing the occupation of Baghdad and the collapse of the Iraqi regime, he reports that "the <liberators> were a new and alien and all-powerful occupying force with neither culture nor language nor race nor religion to unite them with Iraq" or that "tanks come in two forms: the dangerous, deadly kind and the <liberating> kind" [10].

Al Jazeera

Of all the major global networks, Al Jazeera has been alone in proceeding from the premise that this war should be viewed as an illegal enterprise. It has broadcast the horror of the bombing campaign, the blown-out brains, the blood-spattered pavements, the screaming infants and the corpses.

Al Jazeera broadcast many scenes of civilian casualties, usually referring to them as "martyrs", press conferences with Iraqi officials claiming to be winning the war and of American and British prisoners of war which US media refused to run. It was a network that didn't follow agenda. In March 2003, US softened media coverage was overtaken by images of horror labeled "Al Jazeera Exclusive". "These were scenes of a 12-year-old child

with half her head blown off in Basra. This was the sound and fury of the relatives of victims of Tomahawk cruise missile strikes in northern Iraq loudly promising their revenge. This was live coverage of a hundreds-strong posse of armed and delighted Iraqis setting fire to the bulrushes of the Tigris River in search of a Western pilot presumed hiding within" [11], stated Paul Belden in one of his articles. It was called the "Al Jazeera effect" and it produced mixed effects: Jordan's Prime Minister Ali Abu Ragheb went on to announce his country's support for a new Arab initiative aimed at ending the war through a negotiated compromise, while US Defense Secretary Donald Rumsfeld was forced to take the images into account, calling the showing of captured American troops a possible "war crime".

Faisal Bodi, an Al Jazeera news editor, argued that his station was a threat to the American media control. On one occasion, the British media has condemned Al Jazeera's decision to screen a 30-second video clip of two dead British soldiers. Bodi's reaction was condemning the British media of hypocrisy because "from the outset of the war, the British media has not balked at showing images of Iraqi soldiers either dead or captured and humiliated" [12]

Embedding journalists in Iraq

Vice President Dick Cheney stated on *Face the Nation* that journalists provide a distorted perception of Iraq because "what's newsworthy is the car bomb in Baghdad" [13], the atrocities and violence that go on in the war. Around 600 journalists were "embedded" with military units, 80% being British or American. The Pentagon established the policy of "embedding" reporters with military units. This tactic of The Pentagon had the premise that it was more likely that the journalists gave positive reports on the war whilst in Iraq with British and American soldiers, then if they were asking questions in Washington. Robert Entman, professor of communication at North Carolina State University, indicated that "there is a natural cultural bias of American journalists in favor of military troops of their own country and that journalists do like to satisfy the government upon which they rely for information, as well as the public on whom they depend commercially" [2]. He also mentioned the high number of retired generals making comments on TV, pointing out these could not be considered independent experts as they were still paid by the government.

The Pentagon's decision to allow reporters to virtually join the armed forces was a good one, though of course, it had a lot of public-relations benefits for the military.

Turning against the war and anti-war coverage

In March 2006, on the invasion's third anniversary, many journalists start asking themselves whether the war hasn't gone horribly wrong. By this time, much of the coverage was matching the public-opinion polls showing that a majority of the country has turned against the conflict.

The media coverage turned very critical and many stories framed about Iraq carry echoes of the Vietnam war. Here are some questions posed to President Bush at a press conference in March 2006, that demonstrate the journalists' opinions on the war:

ABC's Jessica Yellin: „Are you willing to sacrifice American lives to keep Iraqis from killing one another?” [13]

Bob Deans of Cox News: “Is there a point at which having the American forces in Iraq becomes more a part of the problem than a part of the solution?” [13]

Hearst columnist Helen Thomas: “Your decision to invade Iraq has caused the deaths of thousands of Americans and Iraqis, wounds of Americans and Iraqis for a lifetime. Every reason given, publicly at least, has turned out not to be true.” [13]

Journalists started to point out that the situation in Iraq has worsened, while embedded journalists complain that the dangerous conditions make it difficult to talk to ordinary Iraqis.

Paul Reickhoff doesn't complain about too much negative coverage. He says that if somebody is looking for good news in a battlefield, he is looking for it in the wrong place: “If you want good news stories, go to Disneyland. Not Iraq” [13] Reickhoff also shares an e-mail of a disillusioned soldier: “What are the good news stories? I would love to hear them. Spare me the heart warming tales of a single family or school or neighborhood that was helped. Operation Iraqi Freedom is, at this point, an abject failure. This is the most dangerous place on earth and it's getting worse, not better” [13]

Romania and the Iraqi war

In Romania, the talks concerning the Iraqi war were tackled from a different point of view. It was not so much an issue of the necessity of the war, nor of the way it should be avoided by the United Nations Council of Security, nor of the existence of an international consensus. As Romania had just been invited to join NATO, “what mattered most was the way in which it was supposed to act within this alliance” [14], says Cristian Istrate. Only three months after joining NATO, Romania had to take a stand regarding a problem of international importance: its participation alongside the United States in the war against Iraq.

The most important representatives of the mass media questioned whether or not Romania's behavior was somewhat exaggerated.

Newspapers, like the *Adevarul* for example, pointed out that “the Romanian people think the US has the greatest merit in Romania’s NATO invitation, overlooking some lacks of the political, economical and legal criteria” [15]. So it was unanimously acknowledged that Romania, just as much as Bulgaria, was obligated to the US from this point of view.

Some sources accused the Bucharest authorities of “acting like those of the Communist regime” [15] – as if NATO and the European Union were similar to the USSR and the Warsaw Pact.

The questions posed in the media were whether Romania had outdone its involvement and what is the best way for Romania to act. The president of the U.S., George W. Bush, visited Bucharest two days after Romania had joined NATO only to emphasize the American contribution for Romania’s admission. Therefore it was almost impossible for Bucharest to turn down the Washington call.

Conclusions

Mass communication produces news meant to inform the public, thus creating a public opinion. The public opinion had a particularly large role in the development of the war in Iraq. The media was used as a very effective weapon: either by the pro-war networks trying to gain supporters of the war, either by the anti-war networks meant to disapprove the war. Big media companies fed the public with sensational, pro-war news reports and “embedded” journalists gave a very one-side picture of the conflict, while other networks tried to describe a very different situation which did not approve the war.

In conclusion, Donald Rumsfeld made out a point about the reality of the war as a whole and the reality of the broadcasts: “What we’re seeing are slices of the war” [10]

References

[1] Ghali Hassan, *The Media War against Iraq*,
<http://www.informationclearinghouse.info>

[2]http://ezproxy.ithaca.edu:2239/us/Inacademic/results/docview/docview.do?risb=21_T2018361239&format=GNBFI&sort=RELEVANCE&startDocNo=1&resultsUriKey=29_T2018361242&cisb=22_T2018361241&treeMax=true&treeWidth=0&selRCNodeID=22&nodeStateId=411en_US,1,21&docsInCategory=35&csi=6742&docNo=1

[3] Mary Pitt, *Who Grieves For Them?*,
<http://www.informationclearinghouse.info/article17581.htm>

[4] Eric Leser, *American Television Channels on a War Footing*,
<http://www.globalpolicy.org/security/issues/iraq/media/2003/0131americtel.htm>

[5]http://en.wikipedia.org/wiki/2003_invasion_of_Iraq_media_coverage#U.S._mainstream_media_coverage

[6] Robert Fisk, *How the News Will Be Censored in This War*,
<http://www.globalpolicy.org/security/issues/iraq/media/2003/0225howthe.htm>

[7] *NBC Fires Arnett After Iraq TV Interview*,
<http://www.globalpolicy.org/security/issues/iraq/media/2003/0331nbcfires.htm>

[8] http://news.bbc.co.uk/2/hi/middle_east/6981553.stm

[9] <http://foi.missouri.edu/jourwarcoverage/bbcwar.html>

[10]<http://www.weeklystandard.com/Content/Public/Articles/000/000/002/548bpdrs.asp>

[11] Paul Belden, *Free Press and the Face of War*,
<http://www.globalpolicy.org/security/issues/iraq/media/2003/0324fpres.htm>

[12] <http://www.guardian.co.uk/Iraq/Story/0,2763,924494,00.html>

[13] Howard Kurtz, *A Turning Point on Iraq*, <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/blog/2006/03/27/BL2006032700367.html>

[14] Cristian Istrate, *Integrarea Romaniei in NATO: garantii de securitate si responsabilitati*, <http://www.presamil.ro/OM/2004/06/pag%224.htm>

[15] <http://www.adevarul.ro/articole/romania-in-razboi/12>

LIBRARIANS IN MEDICAL SETTINGS. THE MEDICAL LIBRARIAN
IN THE UNITED STATES OF AMERICA

Adela SALA

West University, Timisoara

The first medical libraries developed on a modest scale around book collections belonging to individual physicians or hospitals. Their “librarians” were secretaries, technicians, or often the physicians themselves. It was in 1762 that the first medical library opened its doors at the Pennsylvania Hospital. According to J.R. Chadwick, two key factors were responsible for the development of medical libraries as special libraries:

- the need of physicians to have access to continuously updated medical literature;
- the constant enlargement of the library of the Surgeons General’s Office under the leadership of John Shaw Billings, which ultimately became the core of the National Library of Medicine¹.

By 1917 there were 174 medical libraries in the United States and 22 years later medical librarianship was recognized as a distinct profession. The National Library of Medicine (NLM) database and computer system

¹ Chadwick JR. “Medical libraries. Their development and use”, *Boston Med Surg J* 1896 Jan 30;134(5):101-4, cited by Braude Robert M., “History of Health Sciences Librarianship” in: McClure Lucretia W. (ed.), *Health sciences environment and librarianship in health sciences libraries*, New York, Forbes Custom Publishing, 1999, pp. 139-186 (p. 139).

(MEDLARS=MEDical Literature Analysis and Retrieval System) developed during the 1950s. In the late 1960s the Medical Subject Headings were formulated and they became the official subject headings used to file every bibliographic entry.

Gertrude Lamb recognized in 1971 the need of information specialists as active members of health care teams. She introduced these librarians in hospitals and familiarized them with aspects of clinical medicine. Trained to provide reliable information in a very short time, the clinical librarians proved to be important pillars in clinical teams. Due to her initiative, the first clinical librarian program began 1971 at the Kansas City School of Medicine of the University of Missouri, followed by another program three years later at the Hartford Hospital of the University of Connecticut Health Center in Hartford².

Formerly, the medical librarian was customary found at a reference desk providing reference services, developing collections, or instructing health care professionals about applicable resources and services. Today, we encounter her trained in medicine and information science, capable of retrieving, analyzing, and delivering the needed information to the medical personnel increasingly faster by making use of the latest research technology³.

Modern medical librarians work in multiple settings such as academic medical libraries, health care practice environments, research, and public health. In the following, I will highlight key aspects of this profession in its different settings.

1. Academic medical libraries

The fast pace of new developments is a constant challenge to the student of medicine expected to be informed about the latest changes in medicine and research. To guide and assist this process, medical libraries in the United States provide services and information resources to help the medical students and the medical staff in their education, research, and patient care. To further facilitate and optimize this process, libraries offer a personal librarian program where every student is assigned to a librarian, with whom she can discuss and undergo literature searches, or create bibliographies. In addition to ideally real time assistance in data research, the librarian is supposed to inform the student about new technologies and resources such as CINHALL, images.MD, InfoPOEMs, MEDLINE, Scopus, Web of Science etc. This constant and reliable support makes the academic medical librarian a key player in the training and formation of new generations of medical personnel.

At the information desk, librarians give reference assistance, or directional questions about how to locate resources within the library. If

² Schacher Lorraine F, "Clinical Librarianship: It's Value in Medical Care", *Annals of Internal Medicine*, Vol.134, No. 8, 2001, pp. 717-720.

³ Shipman Jean P., "Why emerging roles for health sciences librarians?", *Reference Services Review*, Vol. 32, No.1, 2004, pp. 9-12.

needed, they offer technical support in using the online resources and the existing equipment. Reference librarians direct the medical students to the appropriate office, person, or library that can help with answering the student's question. Students can also interact with a librarian using "chat" and other real-time technology.

To help the student find her way through the library, there are also library instruction seminars, training sessions, and demonstrations held by medical librarians. They inform the students about how to use the library, the services, and the provided electronic information resources efficiently. For example, the [Harvey Cushing/John Hay Whitney Medical Library](#) of the Yale University School of Medicine offers, several times in a semester, classes in EndNote, RefWorks, PubMed, Ovid, PowerPoint etc.

Librarians are also "facilitators of technology with the goal of increasing access to quality information"⁴. They shape the existing resources and databases to fit the new devices and inform the users about how to profit from these technologies. The PDA is an ideal example.

PDA's (Personal Digital Assistant) became invaluable in the day-by-day medical practice. They allow medical students, clinicians, researchers, nurses, etc. to look for an immediate answer for their clinical or research problem. Types of electronic information resources appropriate for PDA's are drug databases, textbooks, and dictionaries. Therefore, libraries and medical librarians took up the challenge in finding and providing information about suitable electronic resources. They are involved in evaluating the quality of these resources, so the user can access reliable information⁵. Through the PDA, the user is able to transmit and receive valuable information like patient files, lab results, drug prescriptions or access the needed online databases directly at the patient's bedside. Therefore, PDA librarians support the medical staff in choosing the proper type of mobile device best suited for their need. Furthermore, they offer training seminars to teach about how to use PDA's and provide information about the best available medical resources InfoPoems, Micromedex, Mobile MDConsult etc.⁶.

2. Health care practice environments

Clinical medical librarians represent an important part of the patient care team. With the early 1970s, the medical librarians had a viable alternative to academic jobs, as the clinical setting discovered their usefulness. The role of clinical librarians is complex. They detect information

⁴ Rios Gabriel R., "PDA librarian", *Reference Services Review*, Vol. 32, no.1, 2004, pp. 16-20.

⁵ Peterson M, "Library service delivery via hand-held computers – the right information at the point of care", *Health Information and Libraries Journal*, Vol. 21, no.1, 2004, pp. 52-56.

⁶ Smith R, "Brief communications. Adapting a new technology to the academic medical library : personal digital assistants.", *Journal of Medical Library Association*, Vol.90, No.1, 2002, pp. 93-94.

needs at morning report or bedside rounds returning the retrieved information in less than 24 hours. They do literature searches on the research topic; teach how to retrieve valuable information online, or what are the best resources for different fields of study. A recent study emphasized the need of a clinical librarian also trained in medical informatics, biostatistics, clinical epidemiology, with basic medical concepts, able to find, retrieve, synthesize, and present the medical problem. The term used for this new medical librarian is an "informationist"⁷.

Clinical librarians attend the morning report and accompany the medical team during the walking rounds in the health care center. They assist with answering clinical questions that can appear during the case discussions. With the help of a laptop, a LCD projector, and a wireless connection, they can present immediate answers to possible questions by doing real time database searches. The basic medical knowledge of clinical librarians helps them anticipate the questions that could arise during the case presentations, write summaries for the medical team, and emphasize differing opinions in the literature. In those cases in which the research process is more elaborate, the librarian provides the results later that day, by posting them on the Morning Report Follow-up Page, a sort of online "diary" held by librarians to record the questions asked during morning report and bedside rounds^{8,9}.

Even patients can turn to the clinical librarian for more information regarding their medical problem. The librarian directs the patient towards the most reliable resources being also a help with questions on medical terminology.

Evidence-based medicine

The development of evidence-based medicine (EBM) represents a new and continuing challenge for the clinical librarian. What is evidence-based medicine and how can a librarian take part of it?

Evidence-based medicine is "the conscientious, explicit, and judicious use of current best evidence in making decisions about the care of individual patients."¹⁰ Practicing evidence-based medicine implies the entwining of the clinician's personal experience with the best clinical evidence resulted

⁷ Davidoff F, Florence V, "The Informationist: A New Health Profession?", *Annals of Internal Medicine*, Vol. 132, 2000, pp 996-998.

⁸ Schwing L.G., Coldsmith E., "Librarians as Hidden Gems in a Clinical Team", *Medical Reference Services Quarterly*, Vol. 24, No. 1, 2005, pp. 29-39.

⁹ Schacher L., "Clinical Librarianship: Its Value in Medical Care", *Annals of Internal Medicine*, Vol. 134, No. 8, 2001, pp.717-720.

¹⁰ Sackett DL, Rosenberg WMC, Gray JAM, Haynes RB, Richardson WS, "Evidence based medicine: what it is and what it isn't", *BMJ*, Vol. 312, No. 7023, 1996, pp. 71-72.

after a thorough search of the literature. Five essential steps are required in practicing it. These are¹¹:

1. Formulating an answerable question regarding the clinical problem;
2. Performing searches for retrieving the best evidence that answers the question;
3. Critically assessment of the found evidence for its relevance, validity, and applicability;
4. Implementing the relevant evidence into everyday practice;
5. Evaluating the performance.

The clinical informationist can intervene in the first three steps. Physicians often come across patient care problems for which they do not know the immediate answer. A recent study on a sample of 129 primary care doctors had the surprising results that family physicians come up with around 3.2 questions for every 10 patients regarding patient care. A further result was that 64 % of the questions remained unanswered due to lack of time or difficulties met during research.¹² Such statistical surveys prove the need for clinical librarians to improve patient care and the patients' safety.

Similar studies have indicated that physicians have difficulties in phrasing clear, problem-focused questions answerable by the medical literature¹³. Therefore Sackett *et al.* proposed an outline on which to construct a good clinical question. The question should start with presenting the problem or the patient (P) followed by the intervention (I) needed to solve the patients problem. This intervention can or cannot be compared (C) with a former intervention to obtain the needed outcome (O)¹⁴.

For the sake of an example: a three-month old baby is admitted to the pediatric department with viral bronchiolitis. The symptomatology of the child gets worse and the physician is wondering whether corticosteroids might help the child condition improve and shorten the hospitalization. The physician decides to use the "clinical score" as measure of improvement. Using the PICO framework the clinical question will be:

In a three-month old baby with viral bronchiolitis (patient/problem), does the administration of corticosteroids (intervention) compared with not giving corticosteroids (comparison), improve clinical score and shorten the hospitalization (outcome)¹⁵?

¹¹ Miser MF, "An Introduction to Evidence –Based Medicine" *Primary Care: Clinics in Office Practice*, Vol. 33, No. 4, 2006, pp. 811-829.

¹² Ely JW, Osherhoff JA, Ebell MH et al., "Analysis of questions asked by family doctors regarding patient care", *BMJ*, Vol. 319, 1999, pp. 358-361.

¹³ Akobeng AK, "Principles of Evidence Based Medicine", *Archives of Disease in Childhood*, Vol. 90, 2005, pp. 837-840.

¹⁴ Sackett DL, Straus SE, Richardson WS, et al., "Evidence-based medicine: how to practice and teach EBM", London, *Elsevier*, 2000.

¹⁵ Akobeng AK, "Principles of Evidence Based Medicine", *Archives of Disease in Childhood*, Vol. 90, 2005, pp. 837-840.

Once the clinical question is formulated, the physician or clinical librarian can proceed in finding the relevant evidence. To do this they need reliable EBM resources like:

- Cochrane Database of Systematic Reviews (www.cochrane.org/reviews/en),
- Clinical Evidence (www.clinicalevidence.com),
- American College of Physicians Journal Club (www.acpj.org),
- Bandolier (www.rj2.ox.ac.uk/bandolier),
- FIRST Consult (www.firstconsult.com),
- InfoPOEM's (www.infopoems.com) etc.

To begin the search the clinical librarian has to choose the appropriate database MEDLINE, EMBASE, Cochrane Library database, etc. and select the keywords from the clinical question. After running the search for each keyword separately, the results can be combined with the Boolean operators "AND"/"OR" to obtain more specific results. If the number of articles is still high, the search can be limited to publication type, year of publication, type of study, study population etc.

The finally obtained articles have to be appraised for validity and clinical usefulness. Therefore, a clinical librarian has to be trained in biomedical statistics to be able to interpret correctly the articles and to provide the physician reliable evidence. The last two steps of implementing the relevant evidence into everyday practice and evaluating the performance belong exclusively to the physicians who have to decide if the provided data can help in further treating the patient.

Clinical librarians take also part in the education of medical students, residents, clinicians, and other health professionals. They alert the staff about recently published research results by delivering subject-based awareness services. Another important role of the clinical librarian is to inform and train the medical staff about how to use the available resources facilitating the access to evidence. They give information about best practice guidelines or protocols. A clinical librarian is also an information organizer. She prepares synopses and arranges information to facilitate its localization, and negotiates access to licensed resources¹⁶.

3. Research

Medical librarians can also be very important members of a research team. Their searching skills and information management are vital in conducting research. The following case makes this evident: In 2001 at the John Hopkins Health System in Baltimore, Maryland, a literature review regarding the use of a non-FDA approved use of a medication in humans was not thoroughly conducted resulting in the death of a healthy volunteer.

¹⁶ Knight T, Brice A, "Librarians, Surgeons and Knowledge", *Surg Clin N Am*, Vol. 86, No. 1, 2006, pp. 71-90.

The non-FDA approved drug was hexamethonium, documented in the medical literature before 1966 to have side effects. However, the research team had not searched the literature before 1966 because at that time it was not searchable via the web-based version of PubMed database. It is legitimate to assume that, if a librarian had been part of the research team he would have undertaken a more accurate search of the literature and would have found the necessary evidence¹⁷.

Also pharmaceutical companies engage medical librarians in sustaining research on new drug developments and in organizing the data obtained from lab experiments.

4. Public Health

A study conducted in 2003 about the use of the on-line health resources by the public determined that over 80 % of the adult users search the internet for information regarding their health.¹⁸ Therefore, the NLM (National Library of Medicine) developed its own web site: MedlinePlus, so that the consumer could find up-to-date and correct medical information in a single database. The National Library of Medicine has supported health science libraries and community-based groups to help teach the public in basic computer skills and about how to find accurate high quality health information¹⁹.

As a conclusion, one can firmly say that medical librarians are "hidden gems"²⁰ in a patient care team. Through their knowledge and skills, they contribute to the further professional development of medical students, clinicians, and other medical staff. They also provide evidence at the point of care thus contributing to the patient's safety, and direct patients towards reliable information resources. Nevertheless, the medical librarianship, as a profession, is in constant change allowing the librarians to shape their activity according to future challenges.

¹⁷ Zipperer L, "Clinicians, librarians and patient safety: opportunities for partnership", *Qual Saf Health Care*, Vol. 13, No. 3, 2004, pp. 218-222.

¹⁸ Fox S, Fallows D, "Internet Health Resources: Health Searches and E-mail Have Become More Commonplace but There Is Room for Improvement in Searches and Overall Internet Access", *Pew Internet & American Life Project*, Washington DC, available at: www.pewinternet.org/reports/toc.asp?Report=95, last visited on 08/01/2007.

¹⁹ Shipman, J. P. "Why Emerging Roles for Health Sciences Librarians?" *Reference Services Review* 32, no. 1, 2004, pp. 9-12.

²⁰ Schwing L.G., Coldsmith E., "Librarians as Hidden Gems in a Clinical Team", *Medical Reference Services Quarterly*, Vol. 24, No. 1, 2005, pp. 29-39.

Bibliography

- Akobeng, A. K. "Principles of Evidence Based Medicine." *Archives of Disease in Childhood* 90, no. 8 (Aug, 2005): 837-840.
- Davidoff, F. and V. Florance. "The Informationist: A New Health Profession?" *Annals of Internal Medicine* 132, no. 12 (Jun 20, 2000): 996-998.
- Ely, J. W., J. A. Osheroff, M. H. Ebell, G. R. Bergus, B. T. Levy, M. L. Chambliss, and E. R. Evans. "Analysis of Questions Asked by Family Doctors regarding Patient Care." *BMJ* 319, no. 7206 (Aug 7, 1999): 358-361.
- Knight, T. and A. Brice. "Librarians, Surgeons, and Knowledge." *Surgical Clinics of North America* 86, no. 1 (viii-ix; Feb, 2006): 71-90.
- Lett R K. "Medical Librarian as Expert Witness: The Truth, and Nothing but the Truth." *Reference Services Review* 32, no. 1 (2004): 60-63.
- McClure, Lucretia. *Health Sciences Environment and Librarianship in Health Sciences Libraries*. Current Practice in Health Sciences Librarianship. Vol. 7. New York: Forbes Custom Publishing, 1999.
- Miser, W. F. "An Introduction to Evidence-Based Medicine." *Primary Care; Clinics in Office Practice* 33, no. 4 (Dec, 2006): 811-829.
- Peterson, M. "Library Service Delivery Via Hand-Held Computers--the Right Information at the Point of Care". *Health Information & Libraries Journal* 21, no. 1 (Mar, 2004): 52-56.
- Sackett, DL, SE Straus, and WS Richardson. *Evidence-Based Medicine: How to Practice and Teach EBM*. London: Elsevier, 2000.
- Sackett, D. L., W. M. Rosenberg, J. A. Gray, R. B. Haynes, and W. S. Richardson. "Evidence Based Medicine: What it is and what it Isn't. 1996." *Clinical Orthopaedics & Related Research* 455, (Feb, 2007): 3-5.
- Schacher, L. F. "Clinical Librarianship: Its Value in Medical Care." *Annals of Internal Medicine* 134, no. 8 (Apr 17, 2001): 717-720.
- Schwing, L. J. and E. E. Coldsmith. "Librarians as Hidden Gems in a Clinical Team." *Medical Reference Services Quarterly* 24, no. 1 (2005): 29-39.
- Shipman, J. P. "Why Emerging Roles for Health Sciences Librarians?" *Reference Services Review* 32, no. 1 (2004).
- Smith R. "Brief Communications. Adapting a New Technology to the Academic Medical Library: Personal Digital Assistants." *Journal of Medical Library Association* 90, no. 1 (2002): 93-94.
- Zipperer, L. "Clinicians, Librarians and Patient Safety: Opportunities for Partnership". *Quality & Safet*